

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : QUE RESTE-T-IL DES ANNEES 1968 ? ÉLÉMENTS CONTEXTUELS	13
1. La surprise, la génération, le romantisme : sur les origines de Mai	16
1.1. Une génération spontanée	16
1.2. Processus de désidentification.....	19
2. Le renversement et la prise de parole.....	21
Renversements symboliques : un phénomène généralisé	21
Appropriation de la parole.....	23
3. La Révolution et la désillusion.....	24
Regroupement	24
Réinterprétations	26
Perte de légitimité.....	28
4. Le désengagement et la mémoire des années 1968.....	30
Renaissance et travestissement.....	30
Dispersion.....	32
CHAPITRE 2 : LA MEMOIRE POLITIQUE. ÉLÉMENTS THEORIQUES	36
La mémoire collective : définition, entre individu et collectivité	38
Souvenir et anamnèse.....	38
Le groupe.....	40
Identité et idéologisation de la mémoire	41
Souvenirs, discours, récits.....	41
Identité et idéologie.....	43
Mythe, mémoire politique	45
Mémoire et mythe	45
Mythe et politique	48
La mémoire comme récit. Narrativité et déformation de la mémoire	50
Pacte de fiction, pacte de vérité.....	50
Stratégies de l'oubli.....	54

CHAPITRE 3 : REGROUPEMENT ET DISPERSION. FIGURES DE L'IDENTITE POLITIQUE	59
Le révolutionnaire et le repenté	61
La jeunesse	62
La vieillesse.....	65
La communauté	68
L'individualisme	72
La fête et l'errance.....	75
L'ivresse	76
La folie	80
Les retrouvailles	84
L'exil.....	87
CHAPITRE 4 : COSMOGONIE ET ESCHATOLOGIE. DYNAMIQUES DU RECIT POLITIQUE	94
Incursions du passé.....	97
Avant-gardes et modernité	98
Le temps des commencements.....	100
Le temps de la Fin	104
Postmodernité et fin des avant-gardes.....	105
Eschatologie	109
Entre transitivité et intransitivité	114
Paroles conflictuelles.....	114
Paradoxe et transmission de la mémoire	116
Spectres et héritiers : le regroupement des voix.....	119
Contre l'oubli : l'anamnèse comme opération transitive	121
CONCLUSION	128
BIBLIOGRAPHIE.....	138

INTRODUCTION

*Mon beau navire ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir*

Guillaume Apollinaire, « La chanson
du Mal-Aimé¹ »

À l'occasion du quarantième anniversaire de Mai 68, on a assisté en France à une pléthore de commémorations et de démonstrations publiques, accompagnées d'autant de publications, qui ont ramené à la mémoire les événements sur lesquels on a produit, pour l'occasion, une multitude d'interprétations. Incarnant tantôt la montée de l'individualisme, tantôt la dernière révolution égalitariste du xx^e siècle, Mai 68 aura en tout cas laissé sa trace. Patrick Combes commence d'ailleurs sa propre contribution au quarantième anniversaire de l'événement en citant nul autre que Georges Pompidou, fraîchement entré à l'Élysée en 1969, et qui souligne alors que « *Rien ne sera plus jamais comme avant*² ». La vague des commentaires sur Mai de 2008 semble avoir emporté dans son courant la production littéraire contemporaine. Alors que le même Patrick Combes remarquait, au début des années 1980³, que, parmi les quelque cinquante romans déjà parus sur Mai, aucun n'avait marqué

¹ Guillaume Apollinaire, « La Chanson du mal aimé », *Alcools*, Paris, N.R.F., 1920, p. 21.

² Georges Pompidou, cité par Patrick Combes, *Mai 68. Les écrivains. La littérature*, Paris, l'Harmattan, 2008, p. 5. L'auteur souligne.

³ Patrick Combes, *La littérature et le mouvement de Mai 68. Écriture, mythe, critique, écrivains, 1968-1981*, Paris, Seghers, 1984.

l'histoire littéraire⁴, Mathilde Barraband notait au contraire que, « depuis le tournant de l'an 2000[,] une production romanesque importante, portée par des auteurs en vue, a entrepris de raconter Mai 68, ou plus exactement l'espoir d'une génération, ses désillusions et ses reconversions⁵. » Les auteurs de ces romans appartiennent surtout, indique-t-elle, à la « génération 68 », mais aussi, dans une moindre mesure, à celle de ses benjamins. Tout se passe comme s'il y avait eu tout à coup, au tournant du siècle, une certaine urgence à mettre en récit les événements. Il semble en tout cas que les années 1968⁶ continuent de s'inscrire dans l'imaginaire contemporain comme si elles souffraient d'un certain inachèvement ou d'une irrésolution.

Notre réflexion naît de ce constat. La réapparition avec force, dans le discours social et la littérature, d'une période historique en partie occultée pendant des décennies met nécessairement la table à une réflexion sur ses représentations. À quarante ans d'écart environ, on ne saurait parler ni d'une période présente ni d'une période passée, ni tout à fait d'actualité ni tout à fait d'histoire. La question de la représentation des années 1968 dans la littérature contemporaine est plutôt affaire de mémoire collective et d'une mémoire collective problématique. C'est que cette mémoire subit les contrecoups des mutations profondes que traverse la société

⁴ Dominique Viart reprenait ces conclusions en 2008 : parmi ces romans des années 1970-1980 sur Mai, « aucun n'a fait souche », selon lui, et il déplorait au passage leur « constante médiocrité littéraire ». Voir Dominique Viart, « Les héritages de Mai 68 », *Écrire, Mai 68*, Paris, Argol, 2008, p. 10.

⁵ Mathilde Barraband, « Organisations secrètes. La Gauche prolétarienne dans la littérature française contemporaine », Anthony Glinoyer et Michel Lacroix (dir.), *Le travail de la référentialité. Romans à clés et romans de la vie littéraire*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2014, p. 179.

⁶ Les années 1968 désignent généralement le cycle de mobilisation qui commence vers la fin de la guerre d'Algérie et qui se poursuit jusqu'au milieu de la décennie 1970. Or, pour les besoins de notre étude, nous nous concentrons sur la séquence allant de Mai 68 à la moitié des années 1970, qui correspond à la période la plus souvent représentée dans les textes étudiés.

française – et occidentale – depuis les alentours des années 1980. Son inscription dans la littérature porte certainement les marques de ces transformations. Lionel Ruffel s'intéresse, dans *Le dénouement*, aux représentations du XX^e siècle révolutionnaire chez quelques auteurs contemporains. Il avance que la fin des révolutions et le prétendu absolutisme de la démocratie libérale autorise à penser cette époque et sa mise en mémoire : « L'époque qui s'ouvre alors est celle d'un nihilisme qui peut lui-même céder le pas à la négation. La mémoire est donc un enjeu essentiel. Il s'agit de rétablir, avant même une hypothétique vérité historique, le souvenir de l'histoire, sa consistance⁷. » Jacques Derrida, dans *Spectres de Marx*, soulevait cette problématique historique : « Il n'y aura pas d'avenir sans [...] la mémoire et sans l'héritage de Marx : en tout cas d'un certain Marx, de son génie, de l'un au moins de ses esprits⁸. »

C'est cette question de la mise en mémoire de la révolution et plus précisément des années 1968 qui nous a guidé vers l'élaboration de notre problématique. Au fil de nos lectures préliminaires, nous avons identifié plusieurs romans revenant sur les années 1968, publiés après le tournant de l'an 2000, et dont les auteurs avaient connu cette période révolutionnaire, certains comme spectateurs, d'autres comme militants. Rapidement, il nous est apparu que cette production romanesque présentait des caractéristiques communes : elle est une littérature de l'échec, celle des révolutions, mais surtout une littérature du conflit. Dans les livres d'Antoine Volodine, sur qui la critique abonde déjà, on note ainsi la représentation

⁷ Lionel Ruffel, *Le dénouement*, Paris, Verdier, « Chaoïd », 2005, p. 35.

⁸ Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993, p. 36.

d'une dualité entre les tenants du « post-exotisme », les derniers porteurs du souffle des avant-gardes du XX^e, et un monde post-apocalyptique qui n'est pas sans rappeler celui annoncé par les tenants du postmodernisme des années 1980, celui de la Fin de l'histoire. Frank Wagner, qui s'est penché sur l'étude du discours révolutionnaire chez Volodine, note que son œuvre présente une « mise en œuvre systématique de stratégies dénudantes et déréalisantes [qui vise] une radicale dissolution des frontières entre littéraire et extralittéraire [...]. On reconnaît dans cette ambition un écho de la quête surréaliste du "point suprême d'annulation des dualités"⁹ ». Les romans de Volodine sont donc, en plus d'une littérature de l'échec et du conflit, une littérature de la survie, celle de la mémoire du discours révolutionnaire conçue comme une tentative de réengagement, comme si on tentait de replacer la littérature dans l'axe des avant-gardes.

Ce détour par Volodine nous a conduit à la recherche des traces d'une telle persistance de la mémoire, sur le mode du conflit, dans les romans qui traitent plus spécifiquement des années rouges en France. Nous en avons identifié quatre qui problématisaient, tant dans leur structure que leurs thèmes, la question de l'inscription de la mémoire des années 1968 dans le contemporain : *Tigre en papier*¹⁰ (2002) d'Olivier Rolin, *Étourdissements*¹¹ (2003) de Jean-Pierre Le Dantec, *Circulaire à toute ma vie humaine*¹² (2005) de Natacha Michel et *Camarades de*

⁹ Frank Wagner, « Leçon 12. Anatomie d'une révolution post-exotique », *Études littéraires*, vol. 33, n° 1, hiver 2001, p. 195.

¹⁰ Le roman paraît d'abord dans la collection « Fiction & Cie » en 2002. Nous utilisons l'édition parue dans « Points » en 2003. Olivier Rolin, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, « Points », 2003 [2002].

¹¹ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, Paris, Seuil, « Fiction & cie », 2003.

¹² Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, Paris, Seuil, « Fiction & cie », 2005.

*classe*¹³ (2008) de Didier Daeninckx¹⁴. Dans leurs pages, s'organisent en effet tout un système d'oppositions thématiques desquelles se dégage un conflit entre deux temps : celui du passé, temps de l'engagement, et celui du présent, temps du désaveu. Ces oppositions s'articulent mieux en les concevant comme les représentations de deux topoï, le *regroupement* et la *dispersion*, qui donnent une unité aux quatre romans de notre corpus. Mais quelle signification donner à ce déploiement de l'imaginaire des années 1968 et à l'inscription d'un tel conflit dans les textes ? Autrement dit, comment la mémoire politique des années 1968 est-elle représentée dans les romans, et quels enjeux soulèvent ces représentations ?

La question de la représentation des années 1968 est en effet au cœur des romans du corpus. Il faut dire que les auteurs ont eux-mêmes vécu une forme ou une autre d'engagement durant cette période. Nés entre 1941 et 1949, ils ont côtoyé les milieux militants communistes (Daeninckx) ou maoïstes (Michel, Le Dantec, Rolin). Daeninckx, qui joint les Jeunesses communistes dès 1963, est membre du Parti communiste français jusqu'en 1981. Il écrit depuis 1977 et bâtit une œuvre dont un des thèmes centraux est le travestissement de la mémoire historique. Ses romans les plus connus sont sûrement ceux des enquêtes de l'inspecteur Cadin, un cycle de quatre romans qui débute avec *Meurtres pour mémoire* en 1984. Selon Dominique Jeannerod, « [1]a matière véritable de Daeninckx apparaît ainsi être le récit refoulé

¹³ Le roman paraît d'abord dans la collection « Blanche » en 2008. Nous utilisons celui de la collection « Folio », paru un an plus tard. Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, Paris, Gallimard, « Folio », 2009 [2008].

¹⁴ Il est d'ailleurs à noter que trois d'entre eux, les romans de Rolin, Le Dantec et Michel, ont été publiés dans la collection « Fiction & Cie », dirigée jusqu'en 2005 par Denis Roche, qui faisait partie des avant-gardes littéraires des années 1970 et était aussi proche des milieux gauchistes.

d'un passé non résolu, qui n'est pas résolu parce que ses injustices n'ont été ni punies, ni même reconnues¹⁵. » Cette résurgence du passé est l'axe narratif pris par Daeninckx dans *Camarades de classe*, qui présente un couple, Dominique et François, aux prises avec un passé irrésolu. En se faisant passer pour son mari, Dominique accède à un forum de retrouvailles d'anciens camarades et devient le témoin d'échanges entre les anciens de l'école Gabriel-Péry. Surgit alors un certain Armhur Tarpin, dont on comprend à la fin du roman qu'il n'est nul autre que François. Tarpin, qui incarne l'esprit militant des années 1968, électrise les discussions, tentant de redresser les torts causés à la mémoire, ce qui permet aux participants de retracer le fil de leurs propres expériences. *Camarades de classe* est un roman du travestissement, celui de l'histoire d'un groupe d'anciens élèves provenant des milieux communistes, mais aussi de l'identité : François, en proie à une dépression, utilise Tarpin comme une bouée de sauvetage, quant à Dominique, elle assume difficilement sa transsexualité.

Natacha Michel fut quant à elle militante maoïste durant les années 1970. Aux côtés de Sylvain Lazarus et Alain Badiou, elle rejoint, en 1985, l'Organisation politique, qui poursuit la réflexion sur le communisme après l'échec des Révolutions. Son œuvre compte des romans mais aussi des essais de critique littéraire et d'histoire. Dans *Circulaire à toute ma vie humaine*, elle convoque toute une galerie de repentis qui ont mis en bière leur passé militant. À l'occasion d'un colloque, ils se réunissent autour de Thomas Féroé, le chef de la bande, qui désire produire son autobiographie.

¹⁵ Dominique Jeannerod, « Mort du détective et fin de l'histoire chez Didier Daeninckx », dans *Australian Journal of French Studies*, vol. 44, n° 1, janvier 2007, p. 35-36.

La narratrice, Belle Lechevalier, se tient en retrait des événements et témoigne des frasques de son ex-mari, Sébastien, chez qui l'assemblée de ses anciens camarades de lutte produit une sorte de dérèglement temporel. Sébastien ne reconnaît plus les siens, sombre dans la folie, comme s'il était pris entre un passé renié et un présent qui lui échappe. Intervient alors Nour, une jeune femme qui tente, à travers Sébastien, de retrouver les traces de ce passé oublié. Selon les mots d'Alain Badiou, « [l]a thèse dépliée dans les péripéties, graves ou loufoques, du roman, peut ainsi se récapituler : *si un présent est amputé de son passé intense, il est sans avenir*¹⁶. »

Jean-Pierre Le Dantec, dont le passé militant est bien connu, fait ses armes à l'Union des étudiants communistes (U.E.C.), puis à l'Union des jeunesses communistes (marxistes-léninistes) (U.J.C.(m.l.)), une organisation maoïste qui le mène à aller constater lui-même, en 1967, les progrès de la Révolution culturelle dans la Chine de Mao. Plus tard un des noms connus de la Gauche prolétarienne, il devient le directeur de *La Cause du peuple*, la publication de l'organisation. Son œuvre, plus substantielle que celle de Michel, témoigne de l'amour de Le Dantec pour la Bretagne et l'architecture. *Étourdissements* commence d'ailleurs sur les rives de l'Atlantique. Jean y apprend la mort de David, le chef des *Davidsbündler*, qu'il a fréquentés durant les années 1968. Le roman explore, à travers une multitude d'anecdotes, le passé mouvementé de ces jeunes militants, mais aussi le temps de leur désengagement au détour des années 1980. Réunis à la fin du roman pour les funérailles de David, les

¹⁶ Alain Badiou, « Vendanges de la nuit. Sur la prose de Natacha Michel », *Critique*, n° 707, 2006, p. 366. L'auteur souligne.

Davidsbündler renouent avec l'esprit des années rouges une dernière fois, pour honorer la mémoire de leur ancien chef.

Olivier Rolin est certainement le plus connu et le plus commenté des auteurs de notre corpus. Ancien étudiant à l'École normale supérieure, il devient l'une des têtes dirigeantes de la Gauche prolétarienne, pilotant même les actions de la Nouvelle résistance populaire, connue pour l'enlèvement d'un cadre de Renault. Il se tourne vers l'écriture dès 1983, produisant des romans et des récits de voyages grandement inspirés par sa période d'engagement. Dans *Tigre en papier*, un militant gauchiste repent, Martin, rencontre Marie, la fille d'un ancien camarade de lutte décédé. Martin et Marie montent à bord de la *DS* de Martin et, en accomplissant des révolutions sur le périphérique quienserre Paris, Martin raconte à sa jeune interlocutrice les anecdotes du temps de son engagement. Alors que Marie représente la « nouvelle génération » et Martin, l'ancienne, le couple incarne un « choc du passé et du présent », ou plutôt un « choc du régime moderne d'historicité, qui donne son dernier souffle dans les années 1970, et du présentisme¹⁷. » L'écriture de *Tigre en papier* est celle des chemins houleux du souvenir, cumulant les détours et les ellipses. Comme *Étourdissements*, *Circulaire à toute ma vie humaine* et *Camarades de classe*, ce roman pose, à travers les représentations des années 1968, la question de la survie d'une mémoire politique dans le temps contemporain.

Il s'agit donc de chercher, dans les textes, les traces d'une mémoire collective, de mythes communs, sous la forme de thèmes, de figures, de topoï, que nous

¹⁷ Sylvie Servoise, *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XX^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2011, p. 251.

concevons non seulement comme des cristallisations de l'imaginaire collectif, mais aussi comme des matrices narratives qui empruntent donc fortement au discours social. Nous nous inspirons fortement de la démarche thématique de Jean-Pierre Richard mais avec une perspective sociologique et historique marquée. Nous entendons montrer la façon dont les textes sont travaillés par la mémoire collective et la travaillent eux-mêmes. Par ailleurs, notre recours aux outils thématiques est influencé par la sémiotique. En effet, les analyses de ce mémoire ont comme but d'établir les structures signifiantes des textes en étant sensibles aux jeux d'oppositions sémantiques et narratives systématiques.

Avant de procéder à l'analyse du corpus, nous avons voulu circonscrire ce qui reste des années 1968, c'est-à-dire faire l'examen de la multitude d'interprétations ou de commentaires qui ont été produits sur cette période. Il s'agissait de mieux comprendre le contexte historique où puisent les romans, de mieux saisir l'imaginaire – y compris figé – dont ils peuvent garder les traces. Dans le chapitre 1, « Que reste-t-il des années 1968 ? Éléments contextuels », nous retraçons le fil rouge des années 1968 en mettant l'accent sur les images fortes qui en ont été dégagées par les commentateurs. À partir des témoignages consignés par Hervé Hamon et Patrick Rotman sous la forme du récit historique qu'est *Génération*, et des analyses de Jean-Pierre Le Goff¹⁸ et de Kristin Ross¹⁹, nous dressons un panorama de l'imaginaire de l'époque, mais aussi des interprétations qu'en ont fait ceux qui, au cours des décennies qui suivirent, en cherchèrent la signification historique. Après un premier

¹⁸ Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68. L'héritage impossible*, Paris, La Découverte & Syros, « Poche », 2002.

¹⁹ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, traduit par Anne-Laure Vignaux, Paris, Éditions complexe, 2005.

arrêt autour des interprétations des origines de Mai, le fil chronologique marque trois scissions : d'abord Mai 68 lui-même, le temps des renversements et des grands éclats, puis sa suite, les « années de poudre²⁰ », qui correspondent à la montée, et peu après à la dissolution, des groupes radicaux comme la Gauche prolétarienne. Enfin, la troisième période est celle de la dispersion, marquée par le désengagement des militants, les reconversions et les reconfigurations de la mémoire des années 1968.

Puisqu'il n'est pas seulement question, dans les romans, d'événements mémorables, mais de l'acte de se souvenir lui-même, des rapports de force entre l'anamnèse et l'oubli, nous nous attachons donc ensuite à définir ce qu'est la mémoire collective, son fonctionnement et son importance sociale. La chronologie des anecdotes formulées par Martin dans *Tigre en papier*, la mystérieuse amnésie qui frappe Sébastien dans *Circulaire à toute ma vie humaine*, le jeu des doubles identités dans *Camarades de classe*, ou encore l'esprit soixante-huitard qui semble posséder les *Dauidsbüundler* dans *Étourdissements*, s'éclairent en effet lorsqu'on tente de mieux cerner les différents éléments associés à la mémoire collective, telle que l'identité, l'idéologie ou encore la communauté. Le premier chapitre contextuel sera ainsi suivi d'un chapitre théorique, « La mémoire politique : éléments théoriques », qui permettra de décoder dans les romans analysés certaines structures narratives qui reproduisent les mouvements mêmes de la mémoire : le souvenir et l'oubli. À partir de travaux sociologiques²¹ et philosophiques²², nous cherchons notamment à décrire

²⁰ Il s'agit du titre du deuxième tome de l'étude de Hamon et Rotman, *Génération*, Paris, Seuil, « Points », 1987-1988, 2 t.

²¹ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.

²² Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 2000.

la mémoire collective dans ses liens avec le politique. Cette réflexion nous conduit à considérer les dimensions mythologiques de la mémoire, mais aussi les liens qu'elle entretient avec la notion de récit et, partant, avec la littérature.

Les deux derniers chapitres sont consacrés à l'étude de notre corpus. Le chapitre 3, « Regroupement et dispersion. Figures de l'identité politique », commence l'analyse des représentations de la mémoire politique des années 1968 dans les romans. Il s'agit de mettre au jour des thèmes clés qui reviennent dans chacun des textes, tout en s'y inscrivant différemment, et de les relier avec ceux qui circulent dans le discours social sur les années 1968. Les thèmes à l'étude proviennent des romans mêmes mais sont analysés de manière à en éclairer les résonnances sociales. Nous montrons ainsi que quatre « figures », qui correspondent à des images-types du discours sur les années 1968 (le révolutionnaire et la fête) et sur le présent (le repentir et l'errance), s'organisent autour de deux topoï, ceux du regroupement et de la dispersion, qui témoignent du conflit qui travaille les textes entre le temps de l'engagement et le temps présent.

Dans le chapitre 4, « Cosmogonie et eschatologie. Dynamiques du récit politique », en nous inspirant des structures d'opposition dégagées au chapitre 3, nous poursuivons l'analyse des représentations des années 1968 dans les romans, en faisant apparaître un autre conflit qui structure l'opposition entre temps de l'engagement (qui appelle des récits cosmogoniques) et temps présent (qui appelle des discours eschatologiques). Si la partie précédente relevait pleinement de l'étude thématique, celle-ci plonge davantage dans l'analyse du rapport des textes aux régimes historiques et à la question de la mémoire collective. Dans la première partie du chapitre, nous

analysons les liens des imaginaires du passé et du présent aux régimes moderne et postmoderne, notamment dans leurs rapports différenciés avec la notion d'avant-garde et en étudiant la charge mythologique qui les sous-tend. Le deuxième volet du chapitre présente les aspects transitifs ou intransitifs des représentations de la mémoire collective, comme l'anamnèse et l'oubli. Cette ultime réflexion nous permet de comprendre comment les romans parviennent à discuter des notions de transmission et d'engagement littéraire. En somme, ce mémoire vise, en plus d'analyser les représentations des années 1968 dans la littérature contemporaine et les enjeux qu'elles soulèvent, à mieux comprendre les mécanismes d'écriture de l'histoire récente et à inscrire un corpus dans des considérations qui n'appartiennent pas seulement au fait littéraire mais aussi à l'interrogation du rapport des sociétés occidentales à l'Histoire même.

CHAPITRE 1

QUE RESTE-T-IL DES ANNEES 1968 ? ÉLÉMENTS

CONTEXTUELS

*Cours, camarade, le vieux monde est
derrière toi !*

Anonyme¹

Quelque quarante années après s'être produit, Mai 68 hante toujours la mémoire collective de la France comme un événement fondateur d'une nouvelle société. Au cours des ans, nombre d'écrivains, essayistes ou historiens en ont fait tantôt le chant du cygne de l'esprit révolutionnaire du XX^e siècle, tantôt le signe même du triomphe de l'individualisme. Ce qu'il reste aujourd'hui des années 1968 semble parfois n'être qu'un collage de clichés au travers duquel sont tirées maintes interprétations souvent contradictoires, là faisant fi de certaines idées incontournables qui surgirent au cours de l'événement, là renversant tout simplement le sens original de la parole des soixante-huitards. Ces images figées sont ainsi, bien souvent, plus révélatrices de la posture de celui qui les énonce que de l'époque. Néanmoins, ces représentations des années 1968, même si elles ont été déformées, permettent une incursion dans le récit collectif qui les a intégrées et, pour autant qu'elles se retrouvent dans la littérature contemporaine, elles sont une voie d'entrée dans la mythologie même du texte.

¹ Il s'agit d'un des slogans célèbres de Mai 68.

Les « soixante-huitards », qui affirmaient souvent vouloir faire table rase du passé, se sont fait contradictoirement les dépositaires d'une certaine « mémoire » dont ils ont nourri leurs idéaux. François Hartog, dans son ouvrage sur les régimes d'historicité, nomme entre autres deux des inspirations possibles de ceux qui prirent la rue d'assaut, en faisant référence à deux « images » qui ont été largement utilisées pour parler de Mai 68 : « Nés, pour la plupart, après 1940, ces jeunes révoltés d'alors pouvaient, en France du moins, se tourner à la fois vers les hautes figures de la Résistance et vers les enseignements du *Petit Livre Rouge* du président Mao² ». Bien sûr, Mai 68 n'a pas été l'affaire de quelques étudiants, et ce qu'on a appelé la « Génération 68 » est loin d'être un bloc monolithique. Ce n'est peut-être pas la plupart des soixante-huitards qui ont eu l'impression de se faire les distants camarades des Résistants ou bien les émules de Mao, il reste que ces deux images ont étayé la construction du discours sur la mémoire de Mai 68, discours tenu tant par ceux qui le vécurent que par ceux qui décidèrent d'en faire l'objet de leurs recherches. Il ne faut cependant pas oublier que Mai 68 est loin d'être un événement ponctuel ; il s'insère dans un contexte plus large et les années qui le préparèrent et le suivirent furent empreintes, en France, de cet esprit de contestation et de renversement de l'ordre établi, renversement incarné dans des organisations comme la Gauche prolétarienne. Cette époque, ses référents, son imaginaire, que nous venons d'évoquer, sont loin d'avoir été rayés de la mémoire collective. Ils refont aujourd'hui surface de diverses façons, comme autant de *vies ultérieures*³, par exemple dans les

² François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, op. cit., p. 15.

³ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit.

commémorations de l'événement ou, et c'est le cas qui nous intéresse, dans la littérature. Or cette mémoire des années 1968 peut parfois se voir renversée ou manipulée et cette période, qui n'est pas si lointaine, peut sembler à certains distante voire inaccessible. C'est pour se la réapproprier que certains, qui l'aient vécue ou non, prennent la plume. À l'instar de Virginie Linhart, fille de Robert Linhart et sociologue, qui relate en 1994 l'histoire de l'établissement en usine des maoïstes, dont fut son père, par le témoignage direct de ceux qui l'ont vécu, dans ce qu'elle qualifie de « projet simplissime – restituer une parole disparue, une mémoire oubliée, pour donner un sens à un engagement qui paraît d'un autre temps au regard des préoccupations actuelles⁴. » À l'instar, encore, des auteurs de notre corpus qui, eux, ont été les acteurs ou les spectateurs des événements eux-mêmes et qui, entre la dernière décennie du XX^e et le début des années 2000, ont fait retour sur cette période par le biais du roman et non plus de l'enquête sociologique. Leurs romans présentent des personnages profondément marqués par la période gauchiste, qu'ils soient à la recherche d'un temps perdu ou rejettent leur passé militant. Tous les romans parlent de ces années d'engagement et tous s'interrogent sur la mémoire, décrivant ses travers et les chemins inattendus de la réminiscence.

Ce premier chapitre propose d'explorer la mémoire collective des années 1968, autant à travers l'analyse des images fortes qui jaillirent lors de l'événement qu'à travers l'étude du parcours des idées et des discours – surtout le discours révolutionnaire – qui y prirent forme. Cette mise en place contextuelle, qui nous a paru nécessaire étant donné la forte référentialité des romans de notre corpus, suivra

⁴ Virginie Linhart, *Volontaires pour l'usine. Vies d'établis 1967-1977*, Paris, Seuil, 2010 [1994], p. 11.

une organisation chronologique. Elle débutera par le rappel de quelques interprétations sur les origines de Mai 68, interprétations qui sont souvent devenues des clichés, traces mnésiques les plus souvent et les plus facilement mobilisées. La seconde sous-partie s'intéressera au temps de la révolte lui-même, placé sous le signe du renversement et de la prise de parole. La troisième sous-partie reviendra sur le parcours révolutionnaire des militants gauchistes, notamment ceux de la Gauche prolétarienne, durant l'après-Mai 68. Quant à la dernière sous-partie, elle sera consacrée au processus de désengagement des militants ainsi qu'à la mise en mémoire des événements et des discours qui l'ont accompagné. Ces rappels permettront de présenter différents symboles, figures, discours, parcours types, dont les romans de notre corpus se font la chambre d'échos.

La surprise, la génération, le romantisme : sur les origines de Mai

Une génération spontanée

Chez de nombreux commentateurs de Mai 68, dont ceux-là mêmes qui en furent les acteurs, l'événement est conçu sur le mode de la surprise. Tantôt décrit comme un « coup de folie⁵ » ou une « joyeuse assumption dans l'imaginaire⁶ », Mai 68 aura laissé dans l'imaginaire collectif français l'image d'une traînée de poudre, comme s'il avait été le fruit de quelque *génération* spontanée, éclatée et sans but. Kristin Ross, dans *Mai 68 et ses vies ultérieures*, paraphrase ce discours avec une

⁵ Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération I. Les années de rêve*, Paris, Seuil, « Points », 1998, p. 582.

⁶ Jean Baudrillard, *La Gauche divine. Chronique des années 1977-1984*, Paris, Grasset, 1985, p. 75.

certaine causticité : « Mai 68 n'était rien de plus qu'un mouvement où les étudiants disaient absolument n'importe quoi, pendant que les travailleurs, eux, n'avaient rien à dire⁷ ». D'autres y vont au contraire de commentaires plus emphatiques, non sans rappeler le caractère romantique de l'événement. C'est le cas de Daniel Cohn-Bendit, figure de proue du mouvement de Mai, qui aura cette réflexion, bien des années plus tard : « Il faut accepter l'ambivalence de Mai, son archaïsme et sa modernité. C'était un mixage entre la dernière révolution du XIX^e siècle et un mouvement neuf, inédit, qui posait les problèmes de la fin du XX^e. Nous avons été, sur le coup, prisonniers de la mythologie⁸. » Mai 68 était-il donc cette surprise, cette anomalie hors du temps ? Les soixante-huitards ne furent-ils rien de plus que les victimes des aléas de l'Histoire ou d'un « coup de folie », pris entre l'ancien monde et le nouveau ? En réalité, bien qu'il ait pu bénéficier d'une violente expansion, l'événement est loin de s'être autogénéré, et ses racines s'étendent un peu partout dans la France des Trente glorieuses et même au-delà des frontières de l'Hexagone. On n'a qu'à penser aux mouvements de grève déjà répandus en France, aux comités Vietnam de base implantés dans les universités dès 1966 en soutien au régime de Ho Chi Minh, ou encore aux tumultes causés par les guerres de décolonisation, notamment celle d'Algérie. Le Mai 68 français s'insère dans un contexte géopolitique bien précis et il n'est pas un hapax : de nombreux mouvements étudiants font leur apparition à travers le monde autour de 1968, comme aux États-Unis, en Italie ou en Pologne.

⁷ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op. cit.*, p. 29.

⁸ Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération I*, *op. cit.*, p. 575.

Selon un autre stéréotype, la naissance du mouvement soixante-huitard est associée à l'idée de « génération », entendue au sens d'une sous-population d'une même tranche d'âge, ici les enfants du *baby-boom*. Hervé Hamon et Patrick Rotman, dans leur récit historique des années 1968, font coïncider la genèse du nouvel état d'esprit qui prend forme dans les événements de 68 avec les observations d'Edgar Morin sur l'apparition de l'« adolescence » : « Morin note que, pour la première fois, se constitue un "âge de transition", l'adolescence, complexe, intermédiaire, au contraire des générations précédentes qui vivaient une coupure brutale entre l'enfance et l'état adulte⁹. » Jean-Pierre Le Goff va dans le même sens : « L'adolescence prolongée recule le moment des choix, fait durer une expérience de vie particulière favorable au développement du rêve et de l'imaginaire¹⁰. » Ces constats sur l'adolescence ne suffisent bien sûr pas à expliquer l'événement – et les auteurs le reconnaissent – mais ils contribuent à perpétuer un certain cliché sur les soixante-huitards. Ces derniers seraient venus de nulle part, auraient été pris dans l'accélération de la nouvelle société de consommation, parachutés dans un monde qui leur semblait déjà dépassé, et n'auraient pas seulement rêvé de se l'approprier, mais de le transformer. Kristin Ross, quant à elle, croit qu'il faut chercher ailleurs les origines du mouvement. Mai n'est pas le fait d'une seule génération d'individus mais « semble davantage lié à un mécanisme de fuite face aux déterminations imposées par la société, qui s'enracine certainement dans une mobilité sociale exacerbée par le divorce entre subjectivité politique et groupe social¹¹. » La subjectivité politique

⁹ *Ibid.*, p. 125.

¹⁰ Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68. L'héritage impossible*, *op. cit.*, p. 43.

¹¹ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op. cit.*, p. 9.

propre aux soixante-huitards provient d'une « expérience de désidentification¹² » qui se manifeste sous la forme d'une contestation d'un ordre politique établi en partie incarné par le gaullisme, et dont la légitimité en tant que système d'organisation politique leur apparaît dépassée.

Processus de désidentification

Le rapport problématique à l'histoire de la « génération 68 » fait partie lui aussi du discours commun sur la période. Selon Le Goff, cette génération « n'a pas connu la faim et la misère, la guerre, les drames et les privations. Elle vit dans une société pacifiée et prospère¹³ ». Tout juste sortie de la guerre, la France est alors tournée vers la prospérité et la nouvelle génération tombe sous le coup d'un certain désenchantement. Le mythe de la Résistance, maintenu entre autres par le gouvernement gaulliste, les souvenirs très récents de la Deuxième Guerre mondiale et de la guerre d'Algérie, tout cela fait en sorte que, selon les commentateurs, la génération de 68 se sent en dette envers l'Histoire. Il en résulte un certain « mal du siècle » (qui n'est pas sans rappeler celui des romantiques du XIX^e siècle), une mise à distance de l'idéologie dominante qui témoigne du processus de désidentification des soixante-huitards : « Comment pouvoir encore s'identifier à ce "visage de la France" martyrisé quand on a dix-sept ans dans un pays qui a les yeux tourné vers les courbes de croissance, la réussite professionnelle, le week-end et le tiercé ? L'héritage devient

¹² *Ibid.*, p. 61.

¹³ Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68. L'héritage impossible*, *op. cit.*, p. 34.

difficile à assumer¹⁴. » Ici, « héritage » pourrait très bien se lire comme « mémoire », si bien que la « désidentification » est vécue, en quelque sorte, comme la perte d'une certaine identité de l'individu, par rapport à des récits ou des *souvenirs* collectifs, aussi bien qu'à un groupe social (par exemple « ouvriers », « étudiants » ou simplement « citoyens français ») qui en serait le détenteur. Ces nouveaux Romantiques devront alors aller chercher ailleurs de nouveaux récits collectifs, soit dans la diachronie, en réactualisant des souvenirs distants, soit dans le modèle exotique tiers-mondiste, soit, tout simplement, en faisant table rase du passé, afin de se créer une nouvelle identité, une mémoire neuve. Si l'image de la génération spontanée, celle de la jeunesse ou encore d'un nouveau romantisme constituent autant de représentations figées et contestées sur les origines de Mai auxquelles le livre de Kristin Ross, parmi d'autres, tente de faire un sort, elles n'en informent pas moins la mémoire de l'événement et sa compréhension. Nous prolongerons cette exploration de l'imaginaire de Mai en nous arrêtant à présent sur certains épisodes ou certains protagonistes marquants de cette période qui trouvent eux aussi des échos dans notre corpus. Pour ce faire, nous suivrons désormais de manière plus stricte le fil des événements, depuis les prémisses de Mai jusqu'à sa récupération par la mémoire.

¹⁴ *Ibid.*, p. 35-36.

Le renversement et la prise de parole

Renversements symboliques : un phénomène généralisé

Le 22 mars 1968 fait partie des dates mythiques des années 1968. Ce jour-là, à Nanterre, pour riposter à l'arrestation d'un étudiant nanterrois soupçonné d'avoir posé des engins explosifs à la *Trans World Airline* et à la *Bank of America*, un groupe d'étudiants occupe les bureaux administratifs dans la tour de la faculté. Les slogans et les discussions enflammés qui fleurissent ensuite un peu partout sur le campus donnent à cette occupation l'allure éclatée que l'on a souvent retenue de Mai 68. Cette image puissante dans la symbolique de Mai, si elle est bel et bien un cliché, donne l'impression forte d'un renversement de l'ordre établi, d'une décapitation, en quelque sorte, et c'est là une dimension fondamentale de l'imaginaire de Mai 68 dont il sera maintenant question.

Depuis plusieurs mois avant les événements de Nanterre, les factions gauchistes multiplient les actions contre l'ordre politique établi. Parmi celles-ci, on retrouve l'Union des Jeunesses Communistes (marxiste-léniniste), créée en 1966 par ceux qui furent exclus de l'Union des Étudiants Communistes. Avec à sa tête Jacques Broyelle, Benny Lévy et Robert Linhart, elle entend sensibiliser à « la lutte des classes à l'université et dans la jeunesse¹⁵ ». Elle accueillera dans ses rangs Olivier Rolin et Jean-Pierre Le Dantec. Alors que le mouvement de contestation grandit au printemps 1968, les militants de l'organisation, « complètement absorbés par la recherche d'une jonction avec la classe ouvrière, condamnent les vapeurs

¹⁵ « Résolution politique de la première session du premier congrès de l'U.J.C.(m.l.) », Tiré des *Cahiers Marxistes-Léninistes*, n° 15, janvier-février 1967, dans *Wikiwix*, < <http://archive.wikiwix.com> >, page consultée le 28 novembre 2013.

adolescentes, l'ébullition petite-bourgeoise¹⁶ ». Nourris intellectuellement par Althusser à l'École normale supérieure, les maoïstes de l'U.J.C.(m.l.) accompliront une sorte de parricide. Afin de vraiment embrasser l'esprit révolutionnaire, il faut vivre comme la masse, faire « feu sur l'intellectuel bourgeois », et cela, qu'il soit Sartre ou Althusser.

Mai 68, ou ce qui prend forme en mai 1968 pour devenir ce qu'on appelle les années 1968, n'est donc pas une contestation uniforme, il s'agit plutôt d'une « constellation » d'organisations politiques extra-parlementaires, de syndicats, d'associations facultaires, etc., qui s'étend bien plus loin qu'aux alentours de Nanterre ou de l'École normale supérieure ; on dénombrera, selon les estimations, entre 5 et 8 millions de grévistes¹⁷ chez les salariés pour la période de mai-juin 1968, et ce un peu partout en France. Chacune des factions a ses revendications propres, et entre elles entretiennent parfois une certaine animosité. Il est donc malvenu d'attribuer le mouvement à une contestation purement étudiante, ouvrière ou générationnelle. Kristin Ross voit dans Mai 68 un phénomène social général qui ne peut se limiter à certains groupes sociaux, encore moins à certains individus qui en sont les figures de proue :

Les étudiants cessèrent de fonctionner comme des étudiants, les travailleurs comme travailleurs et les paysans comme des paysans. Le mouvement prit politiquement la forme de tentatives de déclassification et de bouleversement dans la détermination sociale des statuts [...]. Ils ont agi de manière à remettre en cause la conception du social [...] sur laquelle l'État fondait son autorité à

¹⁶ Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération I*, op. cit., p. 433.

¹⁷ Gérard Adam, « Étude statistique des grèves de mai-juin 1968 », *Revue française de science politique*, vol. 20, n° 1, 1970, p. 105-119.

gouverner. L'ouverture politique à l'altérité a permis aux activistes de provoquer une rupture avec cet ordre¹⁸.

L'occupation des usines par les grévistes comme la prise de la tour de Nanterre par les étudiants ou encore la contestation de l'autorité des intellectuels par les membres de l'U.J.C.(m.l.) accomplissent ce renversement malgré les divergences qui opposent les protagonistes. Toutes ces actions participent d'un phénomène d'appropriation symbolique, que ce soit d'un lieu physique ou d'une autorité théorique ; d'un renversement politique au sens littéral du terme *polis*. C'est bien la Cité qui est repensée, entendue dans son acception aristotélicienne comme le choix d'une association qui prend racine dans une « parole » (*mythos* en grec, on dirait aussi « récit » ou « mythe ») partagée par les individus associés et constituée d'éléments symboliques qui vont permettre l'élaboration et la légitimation d'une multitude de pratiques sociales, par exemple les lois, les mœurs ou les rapports de production. Ce renversement est la manifestation du processus de désidentification, ou plutôt son prolongement. Si la désidentification est le *constat* d'un sujet qui se sent en décalage par rapport à un ordre politique, le renversement est *action* – le sujet agit sur le monde, tente de le transformer.

Appropriation de la parole

C'est aussi dans l'acte de prise de parole, tel que l'indique Jean-Pierre Le Goff, que s'exprime ce renversement : « La prise de parole fait sauter les clivages idéologiques, exprime un besoin primordial d'exister et de se sentir libre face à toutes

¹⁸ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, *op. cit.*, p. 32-33.

les contraintes de la société moderne¹⁹ ». La parole est multiforme en Mai 68 : les slogans ludiques parsèment les murs des universités, les assemblées des factions gauchistes multiplient les débats, les condamnations de la répression policière ou de l'État, on s'abreuve de la parole de Marx, de Marcuse. Michel de Certeau, en juin 1968, relève une analogie qui circulait déjà depuis le début des événements : « En mai dernier, on a pris la parole comme on a pris la Bastille en 1789²⁰. » Roland Barthes voit cette parole foisonner à la radio, qui sans cesse rapporte les événements, mais aussi dans les rapports de force entre les groupuscules et les partis, et ce, sous toutes sortes de formes, allant du communiqué au discours militant. La « parole étudiante », elle, a été tantôt « sauvage », « missionnaire » ou « fonctionnaliste²¹ ». Or, si elle paraît aujourd'hui dans le discours sur Mai 68 comme étant chaotique et simplement ludique, la parole de l'événement, entendue comme une parole contestataire, manifestait ce commun désir d'un renversement de l'ordre social, le désir d'établir une nouvelle *Polis* à travers de nouveaux récits ou mythes, une nouvelle mémoire à laquelle les militants pouvaient s'identifier.

La Révolution et la désillusion

Regroupement

Le 30 juin 1968, les élections législatives portent à nouveau les gaullistes au pouvoir, marquant ainsi, semble-t-il, la fin de Mai 68. Le gouvernement a déjà

¹⁹ Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68. L'héritage impossible*, op. cit., p. 69.

²⁰ Michel de Certeau, « Pour une nouvelle culture. Prendre la parole », *Études*, n° 5, 2008 [1968], p. 328.

²¹ Roland Barthes, « L'écriture de l'événement », dans *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 177.

ordonné la dissolution de onze organisations gauchistes, dont l'U.J.C.(m.l.). Or l'expérience de Mai 68 prouve à certains que le renversement de l'ordre établi est possible. Selon Isabelle Sommier, qui a étudié la violence et le discours révolutionnaires dans la France des années 1970, l'idée de Révolution « passe par une radicalité éclatée avant d'être conquête du pouvoir politique ; elle se conçoit comme une succession interminable d'actes transgressifs [...] ; elle investit l'individu et son comportement quotidien avant de prétendre être imposée aux autres²² ». Joindre la Révolution et la Vie, tel fut le mot d'ordre des maoïstes de la Gauche prolétarienne. Ce leitmotiv s'inscrit dans le prolongement du processus de désidentification, soit d'un passage à l'acte par le renversement. Il fait partie d'un *discours* non seulement révolutionnaire, mais qui s'inscrit aussi dans la réactualisation de souvenirs collectifs, dans le but de créer un nouvel ordre des choses. En riposte à chaque action du gouvernement ou du patronat qu'ils jugent inadéquate, ces révolutionnaires mettent en pratique leur discours contestataire par des actes allant du simple vandalisme à l'enlèvement. Les maoïstes furent aussi ceux qui participèrent au phénomène d'établissement en usine, dont *Volontaires pour l'usine*, de Virginie Linhart, raconte l'histoire : « En renonçant à leur statut d'intellectuel, ils choisissaient de vivre aux côtés des ouvriers et d'insuffler l'idée révolutionnaire dans les usines. Ils suivaient les préceptes du président Mao Tsé-toung qui appelait à "descendre de cheval pour cueillir les fleurs"²³. » On attend ainsi des maoïstes de la GP qu'ils vivent une vie ascétique. Isabelle Sommier dira d'eux qu'ils ont « une ferveur mystique qui fait de

²² Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998, p. 37.

²³ Virginie Linhart, *Volontaires pour l'usine, op. cit.*, p. 1.

leur militantisme un exercice permanent et cruel d'abnégation, voire d'autoflagellation de leur identité culturelle ou sociale²⁴. » Plutôt qu'une négation pure et simple de l'identité, il nous semble plus juste de dire que le discours révolutionnaire a permis une nouvelle forme d'identité collective, une nouvelle forme de *regroupement*, où, à la différence du discours dominant, la parole n'est plus seulement idéalisée, mais réalisée dans le passage à l'acte. Par exemple, en s'établissant en usine, on actualise la parole de Mao qui commande de descendre de cheval pour cueillir les fleurs.

Réinterprétations

Après l'échec de ces entreprises révolutionnaires, les militants dispersés se sont trouvés en décalage avec l'ordre dominant qui fonctionnait sous l'égide de récits et de mythes bien différents. Hors du groupe qui agissait en quelque sorte comme un support des différents discours contestataires, certains militants expriment alors un sentiment d'irréalité face à leur passé, qu'ils conçoivent dès lors comme une « fiction ». C'est le cas exemplairement de Roland Castro, ancien militant maoïste au sein du groupe « Vive la Révolution », qui pose dans les années 1980 ce constat : « Nous avons fait, dans l'imaginaire, la guerre, la révolution. Nous avons fait croire. C'était la douleur sans l'accouchement, sans le passage à l'acte. La souffrance était intérieure. Du théâtre²⁵. » Bien sûr, telle remarque pourrait tout à fait participer d'une

²⁴ Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire et son deuil*, op. cit., p. 118.

²⁵ Roland Castro, cité dans Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération I. Les années de rêve*, op. cit., p. 590.

stratégie de l'oubli qui servirait aux repentis – dont fait partie Castro – à mettre entre ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont devenus une certaine distance. Cependant, nous ne pouvons négliger ce sentiment, puisqu'il dépasse le simple constat d'anciens militants pour investir toute la « mémoire officielle » des années 1968 élaborée depuis les années 1980, qui présente les événements comme une « fête sans finalité²⁶ », un « pur psychodrame » ou une « exhibition théâtrale²⁷ ». Même s'il s'agit d'une représentation discutable, cette incompréhension affectée ou réelle d'un passé récent, ou plutôt la réinterprétation du discours révolutionnaire entendu comme discours de légitimation des actions des individus nous semble concorder avec un changement dans la représentation du monde qui aura pu se produire après les années 1968. Selon Ross, la chute du bloc communiste ainsi que le règne quasi-absolu de la société libérale avancée « ont si profondément modifié notre société par rapport à ce qu'elle était en 1968 qu'il nous est devenu difficile d'imaginer que la perception du monde ait pu, à une époque si proche, différer à ce point de celle d'aujourd'hui²⁸. » Peut-être cette perception d'éloignement par rapport à un passé somme toute proche est-elle le résultat d'une irréalisation des différents discours et événements des années 1968. Les acteurs mêmes de cette période ont intégré la mémoire des années contestataires comme autant de récits appartenant à une ère lointaine et supposément révolue. Cette problématique est centrale dans les romans de notre corpus. Par le biais de la fictionnalisation de l'histoire, les personnages tentent de recoller les morceaux du passé, jonglant avec leurs souvenirs personnels et la mémoire collective à la

²⁶ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 105.

²⁷ Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, op. cit., p. 92.

²⁸ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 28.

recherche du point de rupture entre le « soi » appartenant à un passé achevé et le « soi » du temps présent.

Perte de légitimité

Si l'éclatement de l'URSS a pu donner l'impression que le système capitaliste était la seule voie possible pour les démocraties occidentales, la perte de légitimation du discours contestataire des années 1968 s'est effectuée bien avant la fin des années 1980. En 1972, le meurtre de Pierre Overney, militant maoïste et établi, par un vigile des usines Renault, a mis les militants de la GP « au bord du gouffre » : « [l]a Gauche prolétarienne s'était fondée sur l'idée que la guerre était latente [...] que dans l'attente de l'embrasement la révolution restait idéologique, symbolique. Une balle de 7,65 a perforé l'écran d'illusion. Là s'arrête le théâtre²⁹. » *Génération*, de Hamon et Rotman, met ainsi en scène un des points tournants de l'engagement des maoïstes, la prochaine étape pour la GP aurait été les représailles armées. Mais il n'en fut rien. L'organisation ne bascula pas dans la violence meurtrière, qu'elle voyait comme un point de non-retour. L'importance de ce refus du meurtre peut être comprise en prenant en compte toute la place que la violence occupe dans le discours révolutionnaire. Isabelle Sommier parle de cette violence comme d'une « ressource immédiatement mobilisatrice » qui permet, entre autres chez les étudiants de 1968, de s'allier contre un ennemi commun : l'État incarné dans la police. Elle ajoute que la violence est aussi une « ressource identitaire » qui « semble sceller dans l'épreuve le

²⁹ Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération II. Les années de poudre*, Paris, Seuil, « Points », 1998, p. 419.

destin d'individus réunis jusque-là autour de motivations catégorielles ou confuses », ainsi qu'une « ressource organisationnelle³⁰ », dans la mesure où elle dicte la trajectoire du groupe révolutionnaire et impose un mode d'action pour y parvenir. La violence est donc par essence liée au discours contestataire des années 1968, et elle s'est maintes fois réalisée, par exemple durant les manifestations. Or, s'il ne fait aucun doute qu'il y eut des morts associées aux révoltes des années 1968, la violence est restée la plupart du temps symbolique, comme dans les doléances enflammées de *La Cause du peuple*, le journal maoïste dirigé un temps par Jean-Pierre Le Dantec, où elle est constamment invoquée et attendue, désirée, mais rarement accomplie, jamais jusqu'au meurtre. C'est qu'il y eut, en définitive, un refus d'aller jusqu'à l'assassinat par les dirigeants de la GP. Le meurtre était conçu comme la limite entre l'étape du processus révolutionnaire, où la violence est plus ou moins théorique, et celle où elle doit être réalisée et pleinement assumée. Le refus du passage à l'acte aura, chez les militants dont Sommier observe le témoignage, « la dimension d'un choc frontal, brutal, traumatisant, au point d'entraîner, avec la renonciation à l'idée de violence, la renonciation du militantisme même³¹. » L'idée de violence meurtrière était centrale dans le processus révolutionnaire et son refus participa à l'écroulement de tout un discours qui le légitime. Au cours des années 1970, la dissolution de la Ligue communiste (1972) et de la Gauche prolétarienne (1973), la traduction française de *L'Archipel du Goulag* de Soljenitsyne (1974) qui confirma au lectorat occidental l'horreur des camps de travail sous Staline, la mort de Salvador Allende (1973) lors

³⁰ Isabelle Sommier, *La violence révolutionnaire et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, op. cit., p. 78.

³¹ *Ibid.*, p. 200.

du coup d'état de Pinochet au Chili et le glissement de la Révolution cubaine dans la dictature contribuèrent encore à saper la force et la légitimité du projet socialiste. Il en résulta une « implosion » du mouvement gauchiste en France, qui força chez de nombreux militants un processus de désengagement.

Le désengagement et la mémoire des années 1968

Renaissance et travestissement

Le désengagement des militants gauchistes force leur retour dans la société, leur réinsertion dans un ordre social qu'ils avaient longtemps combattu : « D'eux-mêmes, ils achevaient leur "confession" vers ce point de bascule où l'aventure collective, diverse mais portée par le même souffle, s'étiolé en destins individuels³² », résumant Hamon et Rotman. Le discours révolutionnaire lui aussi s'étiolera et, sans le soutien du groupe social qui le portait, il sera réorganisé dans les mémoires individuelles. Beaucoup des anciens militants, en proie à la désillusion face à un passé tout récent, retourneront leur veste. Une « mémoire officielle » des années 1968 commencera ainsi de s'instituer, portée par ses principaux acteurs. Cependant, les événements y seront reconfigurés, ce que ne manque pas de noter Ross : « ce n'est plus seulement l'évaluation des conséquences des événements, mais les événements eux-mêmes qui changent. La nature de l'événement, ses contours, ses buts et ses aspirations sont sujets à la révision³³. » Mai 68 devient, pour ces repentis, le moment où tout bascule, où la société entre dans l'ère de l'individualisme qu'elle consacre.

³² Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération II. Les années de poudre*, op. cit., p. 617.

³³ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 165.

C'est alors que s'entérine la vision de Mai comme l'événement d'une génération. C'est de celle-ci que se réclament, à la fin des années 1970, les « nouveaux philosophes³⁴ » réunis par le combat contre le totalitarisme et un passé de militantisme au sein de l'extrême-gauche française. Ils font entendre leurs voix singulières à la télévision ou dans les journaux, jouant de leur autorité, dans un renversement des principes qui avait animé le mouvement de mai 1968.

Ainsi, les années 1968 paraissent-elles devenues l'affaire de repentis qui prennent les devants de la scène et se font les dépositaires, voire les propriétaires, d'un discours qu'ils pourront réorganiser à leur guise. Pour Ross, « l'apparition (ou la fabrication) d'une génération perdue [...] a permis au désenchantement de l'après-Mai de devenir un genre littéraire, avec les figures et les tropes rhétoriques que cela suppose³⁵. » Ce « genre littéraire » s'articule dans la multiplication des récits de vie, parfois sous la forme de l'autobiographie, de l'essai, ou encore du récit historique. Ces écrits nient souvent l'aspect communautaire des années 1968. Ils mettent en place l'argument, promis à un vif succès, selon lequel l'individualisme aurait été la finalité même de Mai 68. Partant, note Ross, il semble que leurs auteurs, individus désormais isolés, confondent leur propre destin avec les raisons profondes du mouvement de Mai. Parmi ces publications, Ross identifie *Génération* d'Hamon et de Rotman, que nous avons à quelques occasions cité et qui reconduit en effet bien des clichés sur Mai. Bien que le livre constitue une source d'informations importante en ce qui a trait aux années de Mai 68, Ross explique que « *Génération* (le livre et le trope du même

³⁴ Parmi eux, on retrouve Bernard-Henri Lévy et André Glucksmann, autrefois proches du maoïsme.

³⁵ *Ibid.*, p. 171.

nom) apportait [...] d'une part, une biographie hautement romancée, voire héroïque, d'autre part, un cadre sociologique déterministe qui, par un heureux hasard, coïncidait avec une vieille conception anthropologique de l'adolescence comme seuil liminaire vers l'intégration dans le monde adulte de la division du travail³⁶. » Ainsi Mai 68 aurait précipité la société française vers la « fin de l'histoire » et « l'Ère du vide » en exaltant l'individualisme ou plutôt en contribuant à créer une *culture* de l'individualisme en ce qu'il aurait forcé l'affirmation du sujet comme le centre des préoccupations existentielles par son exacerbation. Dans cette optique, il marquerait l'acceptation sans retour du système capitaliste et l'entrée dans « une postmodernité lisse et sans fracture », faisant de la génération 68 la « dernière génération³⁷ ».

Dispersion

Cette opération de décentrement du discours de l'événement a tous les traits d'une forme de censure, ou encore d'un oubli volontaire. En associant leur expérience passée à un simple écart de jeunesse, en la faisant correspondre à une grande comédie dont ils furent malgré eux les arlequins, ceux qui ont tourné le dos à leur passé militant entendent ni plus ni moins liquider la « mémoire » des années 1968. Et c'est précisément, selon Ross, cette fragmentation du récit collectif en de multiples récits individuels qui accomplit cette liquidation : « [r]éduire un mouvement social à quelques leaders supposés ou à quelques représentants accrédités [...] est une vieille tactique de confiscation ; toute politique collective, une fois amoindrie, perd

³⁶ *Ibid.*, p. 213.

³⁷ *Ibid.*, p. 194.

effectivement son autorité en devenant localisable et donc, contrôlable³⁸. » Le discours révolutionnaire appartient au collectif et ne peut faire sens que lorsqu'il est partagé. Il existe lorsque les individus sont associés par *regroupement*, alors que l'individu seul, lui, n'offre qu'un *point de vue* sur ce discours collectif, comme sur la mémoire collective. La *dispersion* des individus transforme le souvenir collectif en souvenir individuel et les anciens membres d'un groupe sont alors en mesure de s'en faire les pleins possesseurs : le discours n'appartient plus à une collectivité, il n'existe que dans la mémoire individuelle de ceux qui formèrent cette communauté. Cette appropriation ou cette possession du discours par de simples sujets dispersés facilite donc sa reconfiguration.

Ce discours réorganisé, en niant sa dimension collective, nie aussi toute sa dimension politique. Jean-Pierre Le Goff constate que « s'il est vrai que le gauchisme culturel l'a emporté, c'est au prix d'une dépolitisation de la société [...]. Ces années contestataires n'ont pas seulement amené la fin du mythe révolutionnaire, elles ont sapé les fondements éthiques et rationnels du politique³⁹. » Cette dépolitisation de la société s'inscrit dans l'avènement du postmodernisme ; la fin du discours révolutionnaire entraîne la fin de l'idée de la grande marche de l'Histoire. Car le discours révolutionnaire, comme nous l'expliquions plus haut, est un discours par essence politique qui permet la réorganisation possible des divers rapports sociaux au sein d'une Cité par de nouveaux « mythes organisants ». Il nous apparaît que cette dépolitisation perçue de la société française a été en partie sciemment opérée par une

³⁸ *Ibid.*, p. 208.

³⁹ Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68. L'héritage impossible*, *op. cit.*, p. 20.

manipulation du discours des années contestataires. Ce que l'on tente d'oublier de Mai 68 n'est donc pas tant l'engagement des sujets dans un processus révolutionnaire que tout simplement la mémoire politique en elle-même, c'est-à-dire le mythe qui permet le dépassement d'un ordre politique dominant.

*

Le discours révolutionnaire, celui du renversement de l'ordre politique dominant, a bel et bien constitué le coup d'envoi des années 1968 ainsi que sa trame de fond. Il a soutenu Mai 68 depuis le début et s'est ensuite réincarné sous diverses formes dans les années subséquentes. La désillusion des anciens militants aura ensuite contribué à sa fragmentation. Or a-t-il pour autant disparu ? Est-il concevable qu'un tel discours puisse encore exister sous des formes collectives, pas seulement dans la mémoire individuelle ? Ross rappelle les grèves de 1995 contre le plan Juppé, et même si elle ne voit pas de filiation manifeste entre les deux événements, elle conclut que « en interrompant pour un temps l'ordre établi, chacun des deux événements politiques fut un véritable événement politique qui revendiquait une nouvelle façon de formuler l'égalité, en dehors de l'État et des partis⁴⁰ ». Elle ajoute que cette contestation de l'État « a transformé l'événement de 68 en une force, à présent libre d'être déplacée et de se manifester à nouveau dans des événements très différents mais de nature semblable. [Elle] a mis fin, en d'autres termes, à la fin de

⁴⁰ Kristin Ross, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, op. cit., p. 221.

Mai, en lui offrant une vie ultérieure⁴¹ ». Il est donc probable que les romans que nous analysons puissent eux aussi, en quelque sorte, offrir une « vie ultérieure » au discours des années 1968 ; reste à voir dans quelle mesure et par quels mécanismes ils réactualisent cette mémoire trop souvent considérée perdue.

Les lignes précédentes ont permis d'identifier plusieurs thèmes appartenant à l'imaginaire des années 1968, par exemple : la fête, l'autogénération, la jeunesse (l'immaturation) ou encore l'illusion romantique. Elles ont aussi permis de faire apparaître que les phénomènes de regroupement et de dispersion s'apparentent à ceux de la mémoire. Analyser ces topoï dans les romans permettra donc non seulement de dégager la structure même des textes, mais aussi d'y observer différents états de la mémoire. Avant d'entamer notre analyse, il est crucial de réfléchir à la mémoire même, c'est-à-dire à la mémoire en tant que concept et en tant que forme de narration des événements passés, et de comprendre ses implications politiques tant pour l'individu que pour le collectif.

⁴¹ *Ibid.*, p. 222.

CHAPITRE 2

LA MEMOIRE POLITIQUE. ÉLÉMENTS THÉORIQUES

Mais l'histoire d'aujourd'hui, par ses contestations, nous force à dire que la révolte est l'une des dimensions essentielles de l'homme. Elle est notre réalité historique [...]. La révolte joue le même rôle que le "cogito" dans l'ordre de la pensée : elle est la première évidence. Mais cette évidence tire l'individu de sa solitude. Elle est un lieu commun qui fonde sur tous les hommes la première valeur. Je me révolte, donc nous sommes.

Albert Camus, *L'homme révolté*¹

Au printemps 2008, les commémorations du quarantième anniversaire de Mai 68 battaient leur plein en France et, signe des temps peut-être, les marchands mettaient à la disposition des consommateurs les derniers livres sur le sujet, vendaient des affiches et des gaminets où étaient reproduits les célèbres slogans – on alla même jusqu'à proposer, chez Fauchon, par dérision sûrement, un thé soixante-huitard « au parfum de révolution ». Cette reprise marchande de l'événement ne manqua pas d'attirer son lot de critiques, dont celle d'un Hervé Hamon accablé : « Tout cela illustre l'incapacité de la France à discuter de son histoire contemporaine. La France est toujours hors d'état de penser l'événement². » Cette difficulté n'est-elle pas inhérente à toute entreprise d'histoire contemporaine et n'est-elle pas due, tout

¹ Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, « Idées », 1951, p. 34-36.

² Hervé Hamon, cité dans Caroline Vigoureux, « Mai 68 récupéré : sous les pavés, le *business* », dans *Rue 89*, < <http://www.rue89.nouvelobs.com> >, 17 mai 2008, page consultée le 14 avril 2014.

simplement, au fait que la période appartient encore à la mémoire plutôt qu'à l'histoire ? Peut-être l'histoire contemporaine est-elle nécessairement victime de son propre inachèvement, et peut-être cet inachèvement même est-il le signe d'une multiplicité d'interprétations intégrées à autant de mémoires collectives. François Hartog en fait une circonstance aggravante : « l'effet de l'accélération, explique-t-il, n'est plus seulement celui d'une "multiplication" des mémoires collectives, dès lors "impossibles à unifier", comme ce l'était encore pour Halbwachs, mais celui d'une "rupture" avec le passé³. » Aussitôt advenus, les événements sont automatiquement archivés et historicisés, comme déracinés du milieu social – et donc de la mémoire collective – qui les a vu générer. Ils sont rapidement travestis par les médias de masse, fruits de la démocratisation et de la globalisation de l'information. Cette rupture avec le passé concorde avec la fin des « sociétés-mémoires », autrement dit la presque disparition des groupes capables de soutenir une identité collective à travers une mémoire vivante. Hartog ajoute que la mémoire contemporaine est « [e]ntièrement psychologisée, [elle] est devenue une affaire privée, entraînant une nouvelle économie de "l'identité du moi"⁴. » Lorsqu'il reproche à la France de ne pouvoir « penser l'événement », Hamon semble alors confronter une des interprétations de cet événement, interprétation avec laquelle sa propre mémoire est en conflit. Or cette multiplicité d'interprétations est peut-être le signe même de l'inachèvement des années 1968, vacillant entre histoire et mémoire.

³ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, op. cit., p. 137.

⁴ *Ibid.*, p. 138.

Le prochain chapitre permettra d'expliciter la notion de mémoire collective afin de pouvoir, dans les chapitres subséquents, en retrouver les traces patentes ou latentes, soit dans la fable soit dans la structure narrative des textes. Pour ce faire, plusieurs concepts définitoires de la mémoire collective seront analysés, d'abord ceux de souvenir et d'anamnèse, puis ceux d'individu et de groupe. Ensuite, nous reviendrons sur les liens qu'entretient la mémoire collective avec l'identité et l'idéologie, sur les similarités entre mythe et mémoire, et enfin sur la dimension politique de cette dernière. Le chapitre se fermera par l'exploration de la dimension narrative de la mémoire collective. En somme, les pages suivantes viseront à mieux circonscrire un objet dont les limites sont aujourd'hui difficiles à cerner. Nous n'entendons néanmoins pas nous lancer dans une entreprise purement définitoire ; il s'agit surtout de tracer les contours de la mémoire collective pour mieux en retrouver les traces dans la pratique littéraire.

La mémoire collective : définition, entre individu et collectivité

Souvenir et anamnèse

La réflexion sur la mémoire est loin d'être récente, et comme Paul Ricœur l'indique, il a toujours été clair que le phénomène s'articule en deux temps, soit le souvenir lui-même et l'acte de se rappeler : « Les Grecs avait deux mots, *mnêmê* et *anamnêsis*, pour désigner d'une part le souvenir comme apparaissant [...], d'autre part le souvenir comme objet d'une quête ordinairement dénommée rappel,

recollection⁵. » Le souvenir en lui-même, vécu comme une émotion, un *pathos*, est distinct de l'acte de se rappeler, c'est-à-dire du chemin parcouru par l'esprit afin d'arriver à le reconstruire. Quant à l'existence d'une mémoire vivante et partagée qui surpasse le simple individu, s'il fallut attendre le siècle dernier pour la voir devenir un objet d'étude systématique, elle était loin d'être inconnue des philosophes et des écrivains des siècles précédents. Nicolas Russel, qui a tenté de retracer l'élaboration de ce concept, recense dans la littérature française d'avant 1900 des expressions telles que « mémoire des hommes », « mémoire de la postérité », « mémoire éternelle » et « mémoire perpétuelle⁶ », qui sous-tendent toutes l'idée de *souvenirs communs à un groupe d'individus*. On doit cependant à Maurice Halbwachs, sociologue français de la première moitié du XX^e siècle, d'avoir initié les recherches contemporaines sur la mémoire collective. Le concept, qu'il a développé dans *Les cadres sociaux de la mémoire* en 1925, a été affiné dans plusieurs textes publiés à titre posthume en 1950 et regroupés dans *La mémoire collective*. Il y démontre que la mémoire collective est le produit d'un groupe structuré qui est son support et que cette mémoire constitue l'identité du groupe en même temps qu'elle a trait à l'identité de l'individu. L'intégration d'un individu à un groupe quel qu'il soit aura pour effet de fondre son individualité dans le collectif. Avec l'individu, viennent ainsi ses souvenirs, ses expériences passées, qui s'intègrent à ceux de la communauté à laquelle il appartient,

⁵ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 4.

⁶ Russel explique : « Expressions such as *la mémoire des hommes* and *la mémoire de la postérité* explicitly attribute memories to groups, whereas expressions such as *une mémoire éternelle* and *une mémoire perpétuelle* implicitly attribute memories to groups, since they suggest that a memory can pass from one generation to another and that a memory can outlive any one individual human being. » Nicolas Russel, « Collective memory before and after Halbwachs », *The French Review*, vol. 79, n° 4, mars 2006, p. 793.

et, réciproquement, la communauté permet à l'individu de mettre en perspective ses propres souvenirs.

Le groupe

Le groupe, comme l'indique Halbwachs, n'est pas un simple « assemblage d'individus définis et sa réalité ne s'épuise pas dans quelques figures que nous pouvons énumérer et à partir desquelles nous le reconstruirions⁷. » Il s'agit au contraire d'individus regroupés dans une entité collective qui est constituée par « un intérêt, un ordre d'idées et de préoccupations », donc un discours ou un récit qui pourra s'incarner dans les individus. Ces idées autour desquelles le groupe s'articule demeurent cependant, selon Halbwachs, « assez générales et même impersonnelles pour conserver leur sens et leur portée pour [l'individu], alors même que ces personnalités se transformeraient et que d'autres [...] leur seraient substituées⁸. » Ces récits partagés seront autant d'idées qu'elles seront, en un sens, des souvenirs qui participent de l'édification d'une mémoire commune. On parle ainsi de mémoire collective non au sens d'une simple addition de souvenirs mettant en scène ses membres, mais comme un ensemble plus grand que la somme de ses parties, permettant la permanence du groupe dans le temps, incluant les états de consciences passés de l'entité collective comme les idées ou récits qui la constituent. Or, si la mémoire collective est un tout, elle ne peut s'exprimer réellement que par la voix de ses parties, les individus. Dans le cas d'un groupe comme la Gauche prolétarienne,

⁷ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, op. cit., p. 119.

⁸ *Ibid.*, p. 119.

cette parole commune s'est cependant incarnée dans des entreprises collectives, tracts ou journaux, comme *La Cause du peuple*. Elle s'est trouvée exprimée par une multitude d'actions symboliques menées en groupe, comme l'enlèvement de Roger Nogrette ou l'occupation de l'usine de Flins en 1969. L'entité collective et sa mémoire sont, dans un certain sens, absolument dépendantes des individus qui la supportent, si bien qu'advenant la dissolution d'un groupe, la mémoire collective qui le définit est condamnée à disparaître ou à subir de profondes transformations. Les souvenirs, eux, existent encore, mais entièrement subjectivés et réorganisés dans les esprits individuels ou dans de nouveaux groupes.

Identité et idéologisation de la mémoire

Souvenirs, discours, récits

Faire correspondre la mémoire collective à un simple réceptacle d'idées et de souvenirs serait certainement trop réducteur. Afin de bien circonscrire le concept de mémoire collective, il faut nécessairement se pencher sur les liens qu'elle entretient avec l'identité. Que ce soit à l'échelle d'un simple groupe d'amis ou d'une nation entière, les récits partagés permettent à l'individu de se situer comme sujet à l'intérieur d'une société. Pierre Nora, réfléchissant au concept de mémoire collective, en proposait en 1978 cette définition : « [l]a mémoire collective est le souvenir, ou l'ensemble de souvenirs, conscients ou non, d'une expérience vécue et/ou mythifiée par une collectivité vivante de l'identité de laquelle le sentiment du passé fait partie

intégrante⁹. » À la mémoire collective, Nora associe ici plusieurs éléments significatifs. Elle relève pour lui d'une communauté « vivante » – on retrouve ici la notion de groupe évoqué plus haut –, c'est-à-dire d'individus faisant le choix de s'associer autour de souvenirs communs, d'un « sentiment du passé » qui a directement partie liée avec l'identité de la collectivité. Or Nora suppose que les « souvenirs » n'ont pas nécessairement à être vécus par les individus, ils peuvent provenir d'autres sources.

Cette expérience du passé mythifié se replace alors dans une certaine filiation avec d'autres groupes ou d'autres générations à laquelle le groupe s'identifie, et peut pénétrer ce dernier sous la forme d'idées ou de discours. Derrière le mythe révolutionnaire qui s'incarne dans le discours gauchiste des années 1968, n'y-a-t-il pas le souvenir, sinon des révolutions passées, du moins d'une certaine expérience de lutte contre l'idéologie dominante – par exemple les guerres de décolonisation ou la lutte anti-capitaliste – provenant d'expériences vécues par d'autres mais intégrées dans une représentation du « nous » ? Ce genre d'identification permet au groupe de se replacer dans une filiation, d'étendre ses frontières pour inclure dans ses souvenirs ceux de camarades disparus ou dispersés sur d'autres continents. Le souvenir peut ainsi être entendu non seulement au sens où il est généralement admis, celui d'un vécu personnel, mais aussi d'une expérience vécue par d'autres, par filiation, pourvu que cette expérience puisse être constitutive de son identité. Myriam Watthee-Delmotte, en ouverture de *Mémoire et identité : parcours dans l'imaginaire*

⁹ Pierre Nora, « Mémoire collective », dans Jacques Le Goff (dir.) *La nouvelle histoire*, Paris, C.E.L.P., 1978, p. 398.

occidental, évite de parler de « souvenirs » dans sa définition de la mémoire collective, préférant le terme « éléments » : « tant les individus que les collectivités se constituent par une mémoire qui est une construction élaborée au fil du temps et plus précisément, selon les termes de Paul Ricoeur, une "mise en récit" d'éléments destinés à faire sens¹⁰. » Ces « éléments », ce pourrait être autant les événements que les idées vécus ou partagés par les membres du groupe et qui sont amalgamés, ou plutôt réorganisés, afin de former un tout duquel on peut dégager du sens. La mémoire collective ne serait non pas un simple récit des événements passés, mais la mise en récit d'une identité.

Identité et idéologie

Ces liens entre mémoire et identité avaient déjà été mis au jour par Halbwachs, pour qui « [l]e groupe, au moment où il envisage son passé, sent bien qu'il est resté le même et prend conscience de son identité à travers le temps¹¹. » La mémoire collective est une – sinon la – condition d'existence d'un groupe. Ainsi, il « vise à perpétuer les sentiments et les images qui forment la substance de sa pensée¹² ». Ce qui permettait l'existence de la Gauche prolétarienne et des factions gauchistes actives durant les années 1968, c'étaient le consensus de leurs membres autour de mêmes idées et discours, le sentiment d'un passé commun auxquels ils s'identifiaient : celui du peuple, de la masse exploitée. Avec le rejet, comme on l'a

¹⁰ Myriam Watthee-Delmotte, « Introduction », dans Myriam Watthee-Delmotte (dir.), *Mémoires et perceptions. Parcours dans l'imaginaire occidental*, Louvain-La-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2008, p. 7.

¹¹ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, op. cit., p. 77.

¹² *Ibid.*, p. 77.

vu, de l'idée de lutte armée, puis de l'idée révolutionnaire elle-même, le groupe perdait ainsi de sa substance, et par le fait même, il n'était plus en mesure d'être identique à lui-même. Tout s'est passé comme si le pacte qui unissait les membres autour des discours et souvenirs partagés s'était brisé : la dissolution de l'organisation était donc devenue inévitable.

Dans la mesure où la mémoire collective est une collection d'éléments de discours qui doivent être replacés dans une perception commune particulière, elle est idéologisée. Ainsi, Paul Ricoeur explique que « [l']idéologisation de la mémoire est rendue possible par les ressources de variation qu'offre le travail de configuration narrative¹³. » Cette mise en récit des événements permet alors de les replacer dans le contexte d'une idéologie. Ricoeur ajoute que « comme les personnages du récit sont mis en intrigue en même temps que l'histoire racontée, la configuration narrative contribue à modeler l'identité des protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action elle-même¹⁴. » Notons que la mémoire collective est non seulement une réorganisation du discours, mais qu'elle peut servir l'idéologie, et qu'elle permet de l'expliquer et de la légitimer. Tel récit ou événement est idéologisé parce qu'il participe, en définitive, de l'identité « narrative » du groupe.

La violence, qui est à la base même du processus identitaire du groupe révolutionnaire, est aussi, selon Ricoeur, fondatrice de l'identité de la nation : « [c]e que nous célébrons sous le titre d'événements fondateurs, ce sont pour l'essentiel des

¹³ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 103.

¹⁴ *Ibid.*, p. 103.

actes violents légitimés après coup par un État de droit précaire¹⁵ ». Ces actes violents fondateurs s'inscrivent généralement dans un processus de transformation d'un certain ordre politique. Les commémorations d'un événement violent comme Mai 68, le dénaturant au point de le constituer en produits de consommation, pourraient indiquer que les années 68 sont devenues, dans le discours dominant, un événement fondateur de la nouvelle société, violent mais transfiguré, qui sert désormais l'idéologie, et qui est une composante du discours identitaire de la France contemporaine. Vu à tort ou à raison comme le point tournant qui annonce l'ère de l'individualisme, Mai 68 participerait ainsi de transformations politiques dans la vie de la Cité ; il est en cela un événement central de la mémoire collective de la France contemporaine. Les souvenirs, dès lors qu'ils sont réorganisés par l'idéologie politique, non seulement la légitiment, mais se confondent totalement avec elle. Si l'on conçoit la mémoire collective comme une entité structurante, souvenirs, idées et discours s'équivalent dans la mesure où ils peuvent contribuer à l'identification des individus. Le terme « mémoire » prendrait alors un sens beaucoup plus large que celui de simple addition de souvenirs.

Mythe, mémoire politique

Mémoire et mythe

La mémoire collective semble avoir partie liée au mythe, au sens où elle est une collection de récits – de souvenirs – singuliers qui, lorsque fédérés par un méta-

¹⁵ *Ibid.*, p. 99.

récit, deviennent porteurs d'une identité collective. À la manière des mythologies, les mémoires collectives, par les souvenirs qu'elles intègrent, contribuent à organiser les sociétés qui les soutiennent, offrant par exemple aux individus des indications sur le sens de leurs associations d'idées. Soumise à l'idéologie politique, la fonction organisatrice de la mémoire collective comme des mythologies est plus claire : elle devient une partie importante du discours de légitimation. De plus, il n'est pas rare que des souvenirs collectifs accèdent au statut même de mythe, comme ce fut le cas avec la Résistance. Il est cependant nécessaire de cerner davantage une définition du mythe pour approfondir ses liens avec la mémoire collective.

Le mythe est le plus souvent associé au sacré ou au religieux avant d'être associé au politique. Mircea Eliade dit du mythe qu'« il raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des "commencements". Autrement dit, le mythe raconte comment, grâce aux exploits des Êtres Surnaturels, une réalité est venue à l'existence¹⁶ ». Ainsi conçu, il est « le récit d'une "création"¹⁷ » qui implique l'intervention du sacré. Cependant il est tout à fait possible de considérer le mythe dans un sens moins restrictif, comme ce qui permet aux individus et aux collectivités de s'expliquer le monde – et pas seulement son origine. C'est un récit qui règle les rapports humains au sein d'une communauté. En cela, il est hautement identitaire. Mais ce n'est pas là le seul lien qu'il entretient avec la mémoire collective, puisque cette dernière procède d'une mise en récit d'événements passés, symbolisés, d'« images-souvenirs », écrit Jean-Jacques

¹⁶ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 15.

¹⁷ *Ibid.*

Wunenburger, qui sont « intégrées dans une langue pour devenir des unités d'une narration, pouvant s'élever à la forme mythique¹⁸. » Dans ses *Mythologies*, Roland Barthes donne au mythe une acception très large, en affirmant que « le mythe est une parole », et que cette parole est immédiatement signifiante, « formée d'une matière déjà travaillée en vue d'une communication appropriée¹⁹ ». Il ajoute que les différents « matériaux » du mythe, tantôt écrits littéraires ou journalistiques, tantôt objets de la vie quotidienne, « présupposent une conscience signifiante²⁰ ». Sur les étalages de Fauchon, le thé édition spéciale Mai 68 actualiserait ainsi une partie de ce qui apparaît comme un des mythes fondateurs de la société française contemporaine. Le mythe, selon Barthes, appartient à un réseau de significations guidé par une « conscience » et qui n'est donc pas sans lien avec l'idéologie et la définition de la mémoire collective. Si tout dans la mémoire collective n'est pas mythe, toute identité collective présente des récits, des *mythes* qui donnent raison de son existence. Ils permettent de la replacer dans le grand ordre des choses par toutes sortes de filiations avec un temps perçu comme achevé en même temps qu'ils permettent de structurer les rapports entre ses membres au présent. Du mythe, nous retiendrons donc qu'il appartient à un espace-temps révolu et qu'il peut se révéler en tant que récit immédiatement signifiant et qui a trait à l'organisation sociale.

¹⁸ Jean-Jacques Wunenburger, « Les paradoxes de l'anamnèse », dans *Mémoire et identité. Parcours dans l'imaginaire occidental*, op. cit., p. 153.

¹⁹ Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1970 [1957], p. 194-195. L'auteur souligne.

²⁰ *Ibid.*, p. 195.

Mythe et politique

Lorsque les grévistes s'emparent des usines, ils s'approprient des symboles. L'usine dirigée par les patrons et l'usine occupée par les ouvriers renvoient, dans le contexte des grèves de mai-juin 1968, à deux systèmes symboliques différents. Il s'agit d'un renversement politique qui renvoie à la conception aristotélicienne de la Cité, c'est-à-dire à l'association d'individus partageant un même réservoir mythique dictant l'organisation des rapports sociaux. Ces mythes portent nécessairement en eux l'empreinte d'une idéologie particulière. Lorsque la mémoire collective implique de tels mythes organisants, elle se fait en un certain sens politique. Cette conception de la mémoire rejoint en partie celle de Roger Bastide, qui, dans un article où il étudie les structures sociales des Afro-Américains, conclut que « la mémoire collective est bien une mémoire de groupe, mais c'est la mémoire d'un scénario – c'est-à-dire de liaisons entre des rôles – ou bien encore la mémoire d'une organisation, d'une articulation, d'un système de rapports entre individus²¹. » Bien sûr, les rapports familiaux ou ceux entretenus par un groupe d'amis ne sont pas en soi nécessairement politiques, mais la mémoire collective d'une nation ou d'un groupe révolutionnaire, elle, implique des récits de légitimation qui sont à même de décrire dans un cas l'organisation sociale établie, dans l'autre l'organisation sociale à réaliser.

Idéologie, mythologie et mémoire collective, sans se confondre complètement, présentent néanmoins entre elles certaines similarités. Comment peut-on alors définir l'ensemble des récits, souvenirs, discours ou idées liés à

²¹ Roger Bastide, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », *L'Année sociologique*, vol. 21, 1970, p. 71.

l'organisation politique advenue ou désirée d'une communauté ? De l'idéologie, Paul Ricoeur dit que ce qu'elle « vise en effet à légitimer, c'est l'autorité de l'ordre ou du pouvoir – ordre, au sens du rapport organique entre tout et partie, pouvoir, au sens du rapport hiérarchique entre gouvernants et gouvernés²². » Ainsi entendue, l'idéologie est absolument politique mais elle reste virtuelle dans la mesure où elle nécessite, pour s'actualiser, un support narratif. Elle n'est pas non plus simple signifié, elle ne peut être énoncée clairement, et en cela elle s'apparente à un système d'idées latent. L'idéologie peut s'articuler dans des mythes organisants qui constituent dans l'ensemble une mythologie, mais le mythe ne peut rendre compte de la totalité des souvenirs collectifs. Seule la mémoire collective nous semble en mesure de recueillir à la fois mythes et souvenirs. En tant que mémoire d'un état de conscience collective, dès qu'à travers elle s'articule une idéologie, et dès qu'elle est mémoire d'une organisation sociale, elle n'est plus simplement mémoire collective, mais mémoire politique.

Durant les années 1968, ce sont donc deux systèmes d'organisation sociale qui s'affrontent, dont l'une, déjà établie, aura raison de l'autre. Le constat de Hamon selon lequel la France « n'est pas en mesure de penser l'événement » prend donc une nouvelle dimension. Les événements de Mai 68 et ceux des années gauchistes qui suivirent appartiennent à une conception de la politique qui diffère de celle de la France contemporaine, tant dans les mythes et souvenirs partagés que dans l'idéologie même. Néanmoins, les événements ont eux-mêmes été intégrés dans la mémoire collective « victorieuse » qui fournit une interprétation des événements qui

²² Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 101.

semble à certains complètement dénaturée, et pour cause : il existe une différence entre la version de la mémoire politique qui a « créé » les événements des années gauchistes et celle qui est hégémonique aujourd'hui. L'idéologie dominante dénature donc les événements et les replace dans une mémoire collective qui est en mesure de générer du sens, autrement dit un récit qui a pour but de légitimer le pouvoir et l'ordre.

La mémoire comme récit. Narrativité et déformation de la mémoire

Pacte de fiction, pacte de vérité

La mémoire collective et, partant, la mémoire politique, s'articulent, on l'a vu, à travers des récits et elles résultent, comme l'indique Ricoeur, d'un « travail de configuration narrative. » Cette dimension narrative de la mémoire est d'ailleurs au cœur des questions fondamentales du philosophe dans sa phénoménologie de la mémoire. Si les événements sont toujours replacés dans une « conscience organisante » lorsqu'ils intègrent la mémoire collective, n'auraient-ils pas plus à voir avec la fiction qu'avec le réel ? Le récit fictif, l'imagination en quelque sorte, et les récits de la mémoire collective, c'est-à-dire les souvenirs d'une communauté, ont ceci en commun qu'ils participent tous deux d'une manipulation la plupart du temps consciente qui vise la génération du sens. De plus, ces deux formes de récits posent la « présence de l'absent²³ », dans un cas celui d'une entité fictive, dans l'autre celui des choses du passé. Ils se différencient cependant, toujours selon Ricoeur, en ce que

²³ *Ibid.*, p. 54.

l'imagination suppose « la suspension de toute position de réalité et la vision d'un irréel » tandis que le souvenir offre « la position d'un réel antérieur²⁴. » Le récit associé à l'imagination propose un pacte fictionnel : le lecteur ou l'interlocuteur sait qu'il doit suspendre sa conception du réel pour accepter un réel imaginé. Dans le cas de la mémoire collective, il y a bien aussi une forme de pacte qui permet aux individus d'accepter les récits qui leur sont proposés comme une sorte de « vérité », puisque « à la mémoire est attachée une ambition, une prétention, celle d'être fidèle au passé²⁵ », Ricoeur en parle comme de « l'ambition véridative » de la mémoire. Lorsque le sujet se souvient, il tente de reconstruire une vérité advenue, de recréer dans le présent l'image d'un état de conscience passé. Or peut-il se représenter totalement les choses telles qu'elles étaient ?

D'aucuns diront qu'il est impossible de recréer totalement le passé : la mémoire est sélective pour autant qu'elle est soumise à un contexte d'énonciation où interviennent, dans le cas des mémoires individuelles comme collectives, l'idéologie. La mémoire est donc aussi faite d'oublis de divers ordres ; c'est un récit du passé certes, mais un récit troué. Ricoeur évoque les « stratégies de l'oubli » pour désigner les moyens par lesquels le passé se trouve transformé dans le récit de la mémoire. Tel récit est sélectif : « [s]i on ne peut se souvenir de tout, on ne peut pas non plus tout raconter. L'idée de récit exhaustif est une idée performativement impossible. Le récit comporte par nécessité une dimension sélective²⁶. » L'idéologie commande une telle sélectivité, toujours dans l'optique de créer un récit duquel il est possible de dégager

²⁴ *Ibid.*, p. 54.

²⁵ *Ibid.*, p. 26.

²⁶ *Ibid.*, p. 579.

une idée-maîtresse, un sens fédérateur. La configuration s'opère donc « en supprimant, en déplaçant les accents d'importance, en refigurant différemment les protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action²⁷. » Ainsi présentée, la narrativisation des souvenirs relève des mêmes procédés que toute narrativisation du réel ou de l'imaginé, et par le fait même, les frontières entre fiction et réalité se trouvent mêlées. Or selon Ricoeur, c'est la prétention de vérité qui permet au souvenir de se distinguer du récit fictif, et ce, même si le souvenir peut parfois comporter une part d'invention. Halbwachs, d'ailleurs, parlait du souvenir comme d'une « image flottante, incomplète, sans doute et, surtout, image reconstruite : mais combien de souvenirs que nous croyons avoir fidèlement conservés, et dont l'identité ne nous paraît pas douteuse, sont eux aussi forgés presque entièrement sur de fausses reconnaissances²⁸ ». La position selon laquelle il faudrait, dans l'absolu, tenir pour vrais les souvenirs réunis dans une mémoire individuelle ou collective est intenable, mais du fait qu'il se forge un certain pacte véridatif entre les membres d'une communauté et les récits qui intègrent leur mémoire collective, celle-ci est néanmoins *perçue* comme une forme de vérité – déformée, tronquée, trouée, mais vérité tout de même.

C'est aussi par cette narrativisation du passé que la mémoire collective se distingue de l'historiographie contemporaine. Régine Robin, dans *Le roman mémoriel*, explique que, « [a]u contraire de l'historicité chronologique, la mémoire collective fonctionne à la manière de la madeleine de Proust, par associations ou par

²⁷ *Ibid.*, p. 560.

²⁸ Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, *op. cit.*, p. 60.

mobilisation d'un *sens déjà là*. Seul compte, en effet, le sens à donner au passé²⁹. » Dans une mémoire politique, le sens déjà là est celui de l'idéologie. Il s'agit du même procédé que celui par lequel un écrivain assemble les symboles, images et parties de l'action en vue de les replacer dans un tout, dans une suite logique qui relève d'une idée-maîtresse. Dans le cas de la mémoire collective des groupes révolutionnaires comme la GP, l'*utopie* (l'autre lieu, celui à réaliser) est une partie intégrante du discours, de l'idéologie qui fédère les souvenirs de la mémoire collective. En effet, si la mémoire collective fonctionne à la manière d'un récit, tel récit est un moyen qui justifie une fin. Pour Marie-Claire Lavabre, « la sélectivité de la mémoire – officielle, collective ou individuelle – est fonctionnelle : c'est tout simplement la capacité à avoir une vision du monde, à inscrire le présent dans une durée qui ait un sens, entre passé reconstruit et avenir imaginé³⁰ ». La finalité révolutionnaire, le « grand soir » attendu par les révolutionnaires, s'articule dans une multitude de récits. En ce sens, la vague d'établissements en usine serait une tentative d'actualisation d'un de ces récits, celui de la prise de possession, par les ouvriers, des moyens de production. Ces récits constituent l'identité du groupe social autant que les souvenirs reconstruits : passé, présent et futur s'inscrivent dans une même trame narrative soutenue par un projet politique. Jean-Jacques Wunenburger, en évoquant la conception ricœurienne de l'anamnèse, écrit qu'elle peut s'accomplir de deux manières : « soit comme attestation d'une identité originaire, soit comme interprétation destinée à engendrer de

²⁹ Régine Robin, *Le roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Montréal, Preamble, 1989, p. 55. Nous soulignons.

³⁰ Marie-Claire Lavabre, *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, op. cit., p. 36.

nouveaux possibles³¹ ». Dans la mémoire collective d'une avant-garde politique comme la GP, nous croyons que ces deux avenues du travail de configuration narrative de la mémoire ne sont pas exclusives mais participent d'un même mouvement d'anamnèse. Wunenburger ajoute d'ailleurs que « garder finalement en mémoire consiste bien davantage à rouvrir des possibilités enfouies à l'intérieur de ce qui a été et n'a jamais cessé d'être » que de simplement donner une substance à un événement passé « pour perpétuer indéfiniment un passé révolu³² ».

Stratégies de l'oubli

Récit fictif et mémoire collective, s'ils présentent des principes communs, ne peuvent être confondus du fait même que leurs prémisses sont opposées. Si les « stratégies de l'oubli », c'est-à-dire tout le travail de configuration narrative menant à l'élaboration d'une mémoire collective rappelle la fiction, il va de soi que les deux formes ne sont pas équivalentes. Par contre, Ricoeur retient que la fonction de « mise en intrigue » est « le principe sous-jacent aux ressemblances de famille qui demeurent [...] entre récit de fiction et récit historique³³ ». Bien que l'auteur ne fasse pas explicitement mention du récit de mémoire, il est clair que les souvenirs obéissent à ce même principe, voulant que « l'arrangement configurant transforme la succession des événements en une totalité signifiante³⁴ ». La différence est que le récit fictif

³¹ Jean-Jacques Wunenburger, « Les paradoxes de l'anamnèse », *art. cit.*, p. 160.

³² *Ibid.*, p. 161.

³³ Paul Ricoeur, « Entre temps et récit : concorde/discorde », dans Annie Cazenave et Jean-François Lyotard (dir.) *L'art des confins. Mélanges offerts à Maurice de Gandillac*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 253.

³⁴ *Ibid.*, p. 257.

imite en partie le réel, mais propose dans sa totalité un réel imaginé, alors que la mémoire collective « présenterait » un réel déformé – et non imité – et propose aux individus de l'accepter en tant que totalité avérée. L'ambition véridative de la mémoire reste cependant paradoxale, si l'on considère que « [l]e fait de se souvenir apparaît [...] comme une opération composite, tissée, qui est moins répétition fidèle, au sens spontané et même naïf du terme, que reprise, réactivation en une nouvelle représentation qui est à la fois la même et une autre³⁵. » Ainsi entendue, l'anamnèse est donc moins une présentation du réel qu'une représentation, au même titre qu'un roman de science-fiction ou qu'une autobiographie. Force est de reconnaître, à l'instar de Wunenburger, que la configuration narrative de laquelle résulte toute forme de mémoire est pour le moins paradoxale :

Se souvenir du passé oscille entre deux extrêmes : une aspiration à la reproduction, mais toujours asymptotique voire utopique, et dont la restitution conforme du passé appauvrirait peut-être le sens même de ce qu'on vise en revisitant le passé ; une reprise de l'image-souvenir à l'intérieur d'une reconfiguration interprétative qui peut aller jusqu'à un redéploiement imaginaire, mais dont le caractère apparemment fictif ne devrait pas faire oublier la possible justesse dans la mesure où elle condense une vérité de ce qui a été, même au prix de variations³⁶.

Lorsque le sujet se souvient, il est ainsi pris entre réalité et représentation de la réalité. La vérité mise au jour par le biais de l'anamnèse n'est pas absolue du fait qu'elle est fortement marquée par le positionnement du sujet dans certaines communautés interprétatives. L'individu membre d'une communauté ne peut dégager, par ses souvenirs, qu'une *image* de ce qui a été, image qui aurait pu être interprétée complètement différemment par un individu appartenant à des groupes

³⁵ Jean-Jacques Wunenburger, « Les paradoxes de l'anamnèse », *art. cit.*, p. 151.

³⁶ *Ibid.*, p. 161.

différents. C'est en partie ce qui vient expliquer le décalage entre les différentes représentations des événements des années rouges. Les individus appartenant aux différents groupes militants, qui soutenaient chacun une mémoire collective particulière, sont aujourd'hui dispersés. La reprise de ces événements par l'idéologie dominante les a complètement transfigurés, au point qu'on a pu croire oubliée la mémoire politique de tels groupes. Nous croyons au contraire qu'une certaine forme de cette mémoire subsiste, à la manière des « vies ultérieures » que nous mentionnions précédemment, entre autres dans la littérature contemporaine.

*

Toute mémoire collective est une mise en intrigue d'événements qui, lorsque fédérés par une idéologie, édifie une « totalité signifiante » qui prétend à la vérité. Les souvenirs peuvent être instrumentalisés dans la mémoire politique afin de légitimer par exemple le *statu quo* ou le renversement d'un régime politique. Dans le cas des gauchistes des années 1968, ceux qui ont retourné leur veste après s'être désengagés ont en même temps retourné tout un discours collectif afin d'en livrer une version qui cadre avec leur nouvelle représentation du monde. L'histoire « officielle » des années d'engagement met en scène des clichés et topoï niant la volonté de réorganisation politique qui fédérait le discours contestataire et les souvenirs collectifs qui avaient cours durant ces années. Mai 68 n'était pas issu d'une génération spontanée, il s'inscrit dans un processus de désidentification qui va bien au-delà du simple conflit étudiant. La mémoire politique constituée durant les années 1968 visait ni plus ni moins un renversement de l'ordre politique, de la « parole » dominante. Telle entreprise n'aura pas entièrement porté ses fruits, et les événements

seront réinterprétés comme la montée de l'individualisme et comme l'avènement de l'hégémonie de la société libérale avancée. Néanmoins, la mémoire des années 1968 comme une mémoire politique de contestation perdure encore sous d'autres formes aujourd'hui.

Les deux derniers chapitres de ce mémoire visent à retrouver, dans la littérature contemporaine, les marques de la mémoire politique des années gauchistes. Nous croyons que le corpus réuni non seulement prend en charge le récit de certains événements de ces années, en procédant par évocations directes ou indirectes, mais aussi présente dans sa configuration le mouvement même de la mémoire. Retrouver les traces d'avant-gardes politiques dans la littérature d'aujourd'hui contrevient à une certaine idée qui s'est figée de celle-ci ; Jean Bessière, qui interroge les liens entre littérature et collectivité, constate que « [l]a littérature contemporaine est une littérature qui n'a plus essentiellement affaire avec la mémoire collective, sauf à rapporter la mémoire à une manière de muséologie – il suffit de dire la littérature post-moderne³⁷. » Selon lui, le roman contemporain est singulier : il peut représenter la mémoire collective mais il ne peut la constituer, puisque le roman d'aujourd'hui est le récit d'une mémoire singulière, celle de l'auteur. Ainsi, le roman agirait à la manière de l'histoire, consignait la mémoire collective dans une écriture, et ainsi l'achevant. Une telle affirmation pousse à l'extrême le phénomène d'accélération de l'histoire : on n'admet plus que le présent puisse être la continuité d'un passé dont il serait la suite logique. L'existence de la mémoire collective suppose pourtant une

³⁷ Jean Bessière, « Récit littéraire, mémoire, collectivité », dans Ourania Polycandrioti (dir.), *Identité culturelle. Littérature, histoire, mémoire*, Athènes, Institut de recherches néohelléniques, 2006, p. 61.

telle continuité. Dans les romans d'Olivier Rolin, de Natacha Michel, de Didier Daeninckx et de Jean-Pierre Le Dantec que nous avons retenus, on trouve non seulement une réflexion sur les souvenirs collectifs des années 1968, mais aussi les traces d'un *parcours* : la recherche du lien qui unit hier à aujourd'hui. Michel, Le Dantec et Rolin comme Daeninckx dressent le portrait des années 1968 comme fondatrices de l'identité de leurs protagonistes. Tous mettent en scène des personnages qui ont vécu un processus de désengagement ou de dispersion du groupe social auquel ils appartenaient et qui tentent de recoller les morceaux d'une mémoire qui perdure bien qu'elle semble obliérée. En regard de la définition de la mémoire politique qui a été établie dans ce chapitre, nous pouvons donc à présent nous pencher sur son écriture dans la littérature contemporaine.

CHAPITRE 3

REGROUPEMENT ET DISPERSION. FIGURES DE L'IDENTITÉ POLITIQUE

Un psychologue, Zeigarnik, dit qu'on se rappelle surtout ce qui demeure inaccompli. Ce qu'on projetait et qui ne s'est pas traduit par des actes, qui n'a pas passé dehors, dans les choses, persiste dans l'esprit. Je me rappelle surtout les commencements, les jours interrompus, le pays perdu. Écrire est une façon d'agir, la suite – fût-elle amère, distante, détournée – de ce qui n'a pas trouvé sa résolution. C'est l'effet Zeigarnik. Le reste s'est consumé dans un présent pur.

Pierre Bergounioux, *La puissance du souvenir dans l'écriture*¹

Nous avons pu observer, dans l'examen du discours sur les années 1968 effectué au premier chapitre, que l'opposition entre la période révolutionnaire des années 1968 et celle du désengagement qui l'a suivie se cristallisait sur l'opposition entre deux mouvements : celui du regroupement et celui de la dispersion. Dans le deuxième chapitre, nous avons expliqué le fonctionnement de la mémoire collective dans ses liens avec le politique et nous avons pu identifier certains de ses mécanismes, dont l'anamnèse et l'oubli, qui pourraient correspondre aux mouvements du regroupement (le rappel du passé par l'acte de se souvenir) et de la dispersion (l'étiollement du groupe qui supporte une mémoire collective). Ce

¹ Pierre Bergounioux, *La puissance du souvenir dans l'écriture*, Nantes, Éditions Pleins Feux, « Auteurs en questions », 2000, p. 39-40. L'auteur souligne.

troisième chapitre a pour but d'analyser, dans le corpus que nous avons rassemblé, les traces de cet imaginaire du regroupement et de la dispersion, en les considérant comme des topoï, c'est-à-dire des lieux communs qui présentent une « configuration narrative récurrente² ». Pour ce faire, nous observerons d'abord plusieurs thèmes structurants dans les textes afin d'en dévoiler « l'invisible architecture³ ». En effet, le thème se présente comme un « signifié individuel, implicite et concret, [qui] se manifeste dans les textes par une récurrence assortie de variations ; il s'associe à d'autres thèmes pour structurer l'économie sémantique et formelle d'une œuvre⁴. » Les thèmes que nous examinerons, s'ils se retrouvent tous dans les quatre romans du corpus, ont une dimension idiomatique : ils s'incarnent souvent différemment dans chacun des romans. Or notre analyse fera apparaître que certains des thèmes peuvent s'associer pour révéler des « figures » qui, contrairement aux topoï, désignent des sujets ou des états et non des séquences narratives. Ainsi relèverons-nous les figures littéraires du révolutionnaire et du repentir, puis de la fête et de l'errance. Ces deux dernières ne sont pas des figures dans l'acception traditionnelle du terme, mais il nous semble qu'elles relèvent du même processus, c'est-à-dire qu'elles correspondent aux incarnations particulières, dans les textes, des topoï du regroupement et de la dispersion. En montrant que les figures du révolutionnaire et de la fête, par exemple, sont souvent associées au topos du regroupement, on pourra mieux en faire apparaître les résonances, et notamment qu'il met en scène des sujets qui tentent d'influencer ou

² Michèle Weil, « Comment repérer et définir le *topos* ? », dans Nicole Boursier et David Trott (dir.), *La naissance du roman en France. Topique romanesque de l'Astrée à Justine*, actes de colloque, Seattle, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1990, p. 123.

³ Jean-Pierre Richard, *L'univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil, 1961, p. 24.

⁴ Michel Collot, « Le thème selon la critique thématique », *Communications*, vol. 47, n° 1, 1988, p. 81.

d'agir sur le monde. Ce chapitre sera donc l'occasion de dégager la structure interne des textes en regard de l'écriture de la mémoire politique des années 1968, et de montrer la dynamique qui existe entre les différentes représentations des discours s'y rapportant. Nous montrerons donc, pour commencer, les oppositions thématiques liées aux figures de révolutionnaire et du repentir, puis, pour finir, entre celles de la fête et de l'errance.

Le révolutionnaire et le repentir

Morin, Le Goff ou encore Hamon et Rotman, en identifiant Mai à une sorte d'« adolescence prolongée [...] favorable au développement du rêve et de l'imaginaire⁵ », sont quelques-uns des commentateurs qui ont contribué à inscrire dans l'imaginaire collectif l'image du soixante-huitard comme jeune et entouré. Maints personnages révolutionnaires de notre corpus se rapprochent de cette définition archétypale du révolté soixante-huitard – étudiant petit-bourgeois d'une université parisienne – et l'associent à deux thèmes bien précis dans la narration, ceux de la jeunesse et de la communauté. Cette figure trouve son envers dans celle du repentir, qui relève, elle, au contraire, de deux autres thèmes opposés, la vieillesse et l'individualisme. Cette mécanique oppositionnelle est tout à fait signifiante, y compris dans son systématisme : la démarche même de l'écriture est de poser l'exclusion radicale entre deux temps et deux univers – parfois pour mieux tenter de les réconcilier.

⁵ Jean-Pierre Le Goff, *Mai 68. L'héritage impossible*, op. cit., p. 43.

La jeunesse

Dans les romans étudiés, le révolutionnaire apparaît toujours à l'occasion d'une analepse, lorsque le narrateur ou le protagoniste rappelle des scènes du passé ayant pour cadre les années 1968. Dans *Étourdissements*, c'est la lecture d'une nécrologie, celle de David Grimbert, ancien peintre situationniste et mentor de Jean Tanvez, le protagoniste, qui provoque l'anamnèse. Jean raconte alors sa rencontre avec le groupe qui s'est formé autour de l'artiste. Les *Davidsbündler* – les compagnons de David –, malgré leurs affinités, incarnent différentes figures du soixante-huitard à première vue stéréotypées. Par exemple, Line est une militante étudiante qui sacrifie son avenir à l'école d'architecture afin de s'établir en usine, Jean est le prolétaire dont les parents appartiennent au mouvement ouvrier axé sur Moscou, etc. Cette imagerie du révolutionnaire permet à l'auteur de montrer, ensuite, les chemins suivis par ceux qui se sont engagés durant ces années. Le protagoniste de la première partie du roman, Jean Tanvez, reprend lui-même certains préjugés négatifs à l'endroit des militants gauchistes. Lors de sa première rencontre avec le groupe, il fait cette remarque : « Merde, des étudiants, me suis-je dit, en attaquant mon verre. J'étais tombé sur un groupe de ces fils à papa qui passent des journées entières à bavasser, à refaire le monde en blablatant⁶ ». Le roman de Le Dantec ne cherche pas à camper des personnages qui seraient de purs archétypes, loin s'en faut. Or on remarque que les substantifs désignant les révolutionnaires expriment surtout leur jeunesse (« étudiants », « fils à papa »). Cette association entre l'engagement et

⁶ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 30.

la jeunesse apparaît plusieurs fois dans la narration : David s'adresse à sa bande en les appelant « les mômes ⁷», et le narrateur, « jeunes gens⁸ ». C'est que le thème de la jeunesse constitue un des points d'ancrage de cette figure dans les romans étudiés.

La figure du révolutionnaire s'associe aussi au thème de la jeunesse dans *Circulaire à toute ma vie humaine*, même si les scènes décrites dans le roman ne remontent jamais plus loin que les années 1990. Dans une analepse où Sébastien Lechevalier et Belle, son ex-femme qui est aussi la narratrice, parlent de leur passé de révolutionnaires, Sébastien, maintenant repenté, excuse ainsi ses écarts : « Nous n'étions que des *petits garçons* (oh, pardon, pas toi) avec la fureur de nous prendre pour des grands hommes⁹. » Si la narration de *Circulaire à toute ma vie humaine* offre un contrepoids à cette description stéréotypée du révolutionnaire, notamment par les interventions de Belle, qui tente de convaincre Sébastien que les années 1968 n'étaient pas une simple comédie, la correspondance des oppositions entre jeunesse/vieillesse et révolutionnaire/repenti est néanmoins centrale et s'inscrit dans une problématique de l'identité et de la mémoire. Lorsque Belle interroge Sébastien sur le fait qu'il a retourné sa veste, ce dernier lui répond : « Tu me parles de cette période obscurantiste par laquelle nous sommes tous passés [...] ? Tu trouves que j'ai changé ? J'ai changé ? Mais certainement, j'ai changé, regarde-moi. Et il désigne sous ses yeux un cerne triangulaire¹⁰ ». Sébastien associe ici un changement physique (les marques du vieillissement) à un changement idéologique (l'abandon des idéaux

⁷ *Ibid.*, p. 46.

⁸ *Ibid.*, p. 49.

⁹ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, *op. cit.*, p. 50. Nous soulignons.

¹⁰ *Ibid.*, p. 49.

révolutionnaires). L'équivalence de la jeunesse et des idéaux révolutionnaires est d'ailleurs évoquée par la narratrice elle-même au tout début du roman, lorsqu'elle présente Sébastien : « Son passé? Temps des grandes espérances, et aussi bien sûr temps de sa jeunesse¹¹. » Le principe est le même dans *Tigre en papier*, et ce dès l'exposition, où Martin, le narrateur, revient ironiquement sur ses jeunes années : « Faire la Révolution, ce n'était pas tellement préparer la prise du pouvoir, c'était plutôt apprendre à mourir. Ça semble utile quand on est très jeune¹². » En ce qui concerne *Camarades de classe*, le titre même évoque déjà une association entre l'engagement et la jeunesse. Mis à part le titre, ce lien relève de la double identité de François. Alors que ce dernier paraît à Dominique comme désabusé et étouffé par sa vie actuelle, sa vie passée semble ressurgir avec Tarpin, qui correspond donc à une version de François qui appartient au passé. Or ce n'est pas tant par ses actions que Tarpin incarne le révolutionnaire, mais plutôt par le lexique qu'il emploie. Dans un échange avec les participants du forum, se faisant le redresseur des torts causés à la mémoire de leur jeunesse, Tarpin rappelle « le ploutocrate, l'accapareur, le suppôt du Capital, le suceur de sueur Robert Desflanques¹³ », ou encore interpelle son « camarade Ellenec¹⁴ ». Ce lexique réactif agit comme incursion du passé dans le présent, il aura pour effet de revigorer une génération assoupie. En somme, tous les textes se font la chambre d'échos d'un des clichés de Mai, qui établit un rapport presque causal entre la jeunesse et la révolte.

¹¹ *Ibid.*, p. 15.

¹² Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 13.

¹³ Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 68.

¹⁴ *Ibid.*, p. 83.

La vieillesse

Il existe bien dans les romans quelques figures de révoltés ou de révolutionnaires qui ne sont plus dans leur prime jeunesse, comme le peintre Grimbert dans *Étourdissements*. Dans la jeune quarantaine durant Mai 68, c'est autour de lui que se réunissent les membres du *Davidsbünd*. Il faut noter cependant que le texte ne cesse de faire de son âge une « anomalie », en insistant sur la trouble position de mentor de ce personnage, qui exerce son ascendant sur de jeunes gens. Au demeurant, Grimbert n'apparaît pas tout à fait comme un « adulte » et le texte souligne son immaturité. Dans ce roman, le révolutionnaire soit est incapable de vieillir (c'est le cas de Grimbert), soit il vieillit mal. C'est le cas du père de Jean, ce « vieux stal de père, réduit aux os et aux tendons¹⁵ », qui semble symboliser l'idéologie communiste axée sur Moscou érodée par les transformations sociales des Trente glorieuses. C'est encore le cas de Pierre, ancien membre du *Davidsbünd*, qui a par la suite intégré une secte vénérant Mao, qui est devenu sans-abri : « Un zombie, une épave à la peau grise qui tenait à peine sur ses jambes¹⁶ ». Il faut d'ailleurs noter que, dans *Camarades de classe* aussi, un des anciens camarades est devenu sans-abri : « Cheveux huileux agglutinés, barbe hirsute, chairs relâchées, vêtements raidis par la saleté¹⁷ ». Ces passages montrent que la vieillesse semble associée à une symbolique de la persistance d'une idéologie dans un temps transformé auquel elle n'appartient plus. Les idéaux, associés à la jeunesse, ne peuvent persister dans l'âge

¹⁵ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 96.

¹⁶ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 191.

¹⁷ Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 129.

adulte : il en résulte une sorte de corruption de l'être. Caricaturaux par leur allure, ces personnages le sont encore dans leurs agissements. David, qui tente de renouer avec sa jeunesse sur les rives du Saint-Laurent en créant une installation artistique engagée, voit ses espoirs défaits lorsque les sculptures sont détruites par les intempéries. Tarpin, avec ses injonctions et ses slogans flamboyants, a l'air tout droit sorti d'une manifestation de Mai 68. Le seul personnage de révolutionnaire de notre corpus qui soit resté fidèle à ses idéaux et n'ait pas mal tourné est Belle Lechevalier. Cet hapax, exception qui confirme la règle, est d'autant plus remarquable, qu'il s'agit aussi du seul personnage de révolté qui occupe un rôle actanciel important, puisqu'il s'agit de la narratrice, quand tous les autres sont des personnages subalternes voire dispensables.

Si l'on s'en tient à la fréquence et à l'importance actancielle du personnel des romans, le véritable double du jeune révolutionnaire n'est pas le vieux révolté immature ou inadapté, c'est plutôt le repentis, qui entretient un rapport trouble avec son passé. La figure du révolutionnaire, dont on a vu qu'elle était souvent négative, est d'ailleurs le plus souvent élaborée par les souvenirs et les discours de ces personnages repentis. Dans *Circulaire à toute ma vie humaine* et dans *Tigre en papier*, la vieillesse physique marque de manière presque systématique le *renoncement* (à la vie, aux idéaux révolutionnaires). La narratrice du roman de Michel donne quelques pistes à cet effet. Lorsqu'elle revoit Sébastien en arrivant au Prieuré où se tient le colloque, elle fait cette description du visage de son ancien amant :

Un visage où se lisait à livre ouvert le tourment, mais aussi, dans le déblai des traits, comme une rétraction devant le temps qui passe, une horreur du changement

inévitable. Comme si aussi, n'ayant pu empêcher le temps d'aller, dans une forcenée et docile volonté de l'ignorer, les traits avaient versé plutôt qu'ils n'avaient changé¹⁸...

Michel utilise ici un vocabulaire (« rétraction », « versé ») qui sous-tend l'idée d'un renoncement pour décrire le vieillissement des traits de Sébastien. Elle joue même sur la correspondance entre vieillesse et renoncement pour préfigurer le mal qui prendra bientôt d'assaut son ancien mari, qui se retrouvera perdu aux confins d'un passé qui ne cesse de ressurgir et d'un présent marqué par l'oubli : « [Sébastien] gardait une jeunesse dépravée par l'âge, il était abîmé et non pas modifié¹⁹. » Les souvenirs réprimés de Sébastien subsistent toujours en lui, comme tapis en quelque abîme – c'est ce que montre la suite du roman – mais il est intéressant de constater que, comme pour le révolutionnaire, le repentir est associé à un âge, ou plutôt à une « période » caractérisée par une description du corps physique. Le passé est le temps de la Révolution ; le présent, du renoncement ou, dans le cas des premiers exemples, de la persistance incongrue d'idéaux, assimilable à l'oubli, mais un oubli possiblement forcé sur le sujet par une force extérieure, collective, qui force chez lui une sorte de décalage. Lorsque Martin, dans *Tigre en papier*, revoit ses anciens camarades lors de l'anniversaire d'une d'entre eux, il réfléchit au « sarcasme que les corps adressent à l'image de ce qu'on a été²⁰ » : « Et cette dégradation, cette *trahison* de soi par soi qu'on ne voit pas se faire sur les photos trop rares [...], tu ne l'as pas vu non plus se produire [...] et ce sont les grossières exclamations de ce Pompabière qui t'ont soudain fait découvrir ton image dans le miroir, celle d'un enflé qui court après

¹⁸ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, op. cit., p. 31.

¹⁹ *Ibid.*, p. 32.

²⁰ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, op. cit., p. 49.

les papillons noirs de la mort²¹. » Martin prend ainsi conscience de son propre renoncement à travers ses traits, qu'il découvre changés dans le miroir, une trahison lente et imperceptible. François, Sébastien, Martin et le *Davidsbünd* ont ceci de commun qu'ils jonglent entre deux états d'existence, ni tout à fait dans le monde contemporain, ni tout à fait dans celui de leur jeunesse. Leur quête met en scène un processus de remémoration difficile, avec toutes les inexacitudes qu'il est à même d'engendrer, car si les textes tentent bel et bien de faire mémoire, ils posent aussi la question des mécanismes de la mémoire. L'opposition entre jeunesse et vieillesse symbolique n'est pas absolue, et Sébastien et Martin montrent peut-être davantage la volonté de résoudre cette antithèse.

La communauté

La figure du révolutionnaire dans notre corpus reprend bien l'association entre engagement et jeunesse présente dans l'imaginaire collectif et façonnée par la réception de Mai. Force est de remarquer que révolution et vieillesse semblent incompatibles : soit le révolté retourne sa veste, soit il tombe dans la déchéance, incapable qu'il est de s'adapter au nouveau monde qui se présente à lui. L'engagement est encore synonyme de liens sociaux forts. Dans *Camarades de classe*, les anciens élèves sont issus des milieux communistes de la province française : « L'immense majorité des élèves partageaient les idées de leurs parents qui

²¹ *Ibid.*, p. 50. Nous soulignons.

votaient à plus de soixante-dix pour cent pour le parti communiste²². » Camarades de classe, les personnages du roman de Daeninckx le sont donc doublement. Néanmoins, Armhur Tarpin ne rappelle pas dans ses interventions l'esprit du P.C.F., mais bien celui des soixante-huitards : les anecdotes racontées sur le forum sur lequel les personnages se retrouvent bien des années plus tard sont pour la plupart empreintes de l'esprit de ces années de révolte. Il oblige ainsi les autres personnages à se souvenir d'un temps où le groupe, la communauté des idées et des actions structuraient la vie sociale. Ici, le travail d'anamnèse dépend directement du contact avec la communauté d'avant. Dominique, la narratrice, insiste plusieurs fois sur ce fait : « Il a fallu que je lise le courrier [publié sur le forum] pour que des bribes de son existence (et de la mienne) remontent à la surface. C'est assez curieux de constater de quelle manière un souvenir en appelle un autre, comment ça se fraye un chemin jusqu'à la conscience²³... » La communauté, qui, pour les autres romans, est formée plus strictement d'anciens révolutionnaires, a toujours une importance centrale dans les souvenirs des personnages.

Dans *Tigre en papier*, elle est surtout rappelée par l'utilisation presque constante du pronom « vous » dans les souvenirs que Martin raconte à Marie, la fille de Treize, son meilleur ami et ancien camarade de lutte – maintenant décédé. Alors qu'elle l'interroge sur son père, Martin lui raconte les faits d'armes de toute la bande : « je ne peux pas te parler de lui sans te parler de nous. Je ne sais pas comment te faire

²² Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, op. cit., p. 64.

²³ *Ibid.*, p. 73.

comprendre ça, on n'était pas tellement des "moi", des "je", à l'époque²⁴. » Le militant décrit par Martin voit sa subjectivité dissoute dans une communauté. L'histoire, voire l'identité d'un personnage est absolument dépendante de celle de tous les autres. Le livre de Natacha Michel, qui ne présente pourtant aucune anecdote directe des années 1968 – un des thèmes majeurs du roman est l'oubli, après tout –, se déroule lors d'un colloque qui rassemble d'anciens révolutionnaires, aujourd'hui repentis, autour de Thomas Féroé, afin de réaliser son « autobiographie écrite à quelques mains²⁵ ». Cette idée est loin d'être anodine, et Thomas Féroé y insiste en s'adressant à ses anciens camarades : « vous qui détenez chacun un pan de mon existence, vous qui êtes mes témoins et mes garants²⁶. » Le rapport à la communauté est le moyen d'accéder à une représentation d'un espace passé, d'une vie antérieure ou bien d'un ami perdu. C'est aussi le cas de Line, dans *Étourdissements*, qui tente de renouer, bien des années après sa période militante, avec un David alcoolique sur les rives du Saint-Laurent, pour finalement comprendre qu'il ne s'agissait que d'une « manière de renouer, à travers un autre qui [lui] rappelait le temps d'avant, avec l'homme qui continuait à exister en [elle]²⁷ ». Jean, son ancien amant, est ici l'objet de sa recherche. Le contact avec un membre de la communauté permet à Line d'en rejoindre un autre. Mais peut-être est-ce Rolin qui parvient le mieux à mettre en évidence l'essence des communautés militantes telle qu'elle est incarnée dans les romans. S'adressant toujours à la fille de Treize, Martin décrit ainsi ce dernier :

²⁴ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, op. cit., p. 56.

²⁵ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, op. cit., p. 79.

²⁶ *Ibid.*, p. 79.

²⁷ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, op. cit., p. 188.

Un des brins d'une pelote. Je ne peux pas le débrouiller, le dévider, l'arracher de nous, sinon je le ferais mourir une seconde fois. Sans nous, son image se fanerait – sans « nous », toutes nos mémoires s'effacent [...]. On n'était pas l'Histoire, mais on était des histoires, réelles, imaginaires, entrecroisées, qu'on fabriquait, un fagot d'histoires²⁸.

La figure du révolutionnaire est présentée ici comme une figure collective, constitutive d'un groupe où l'identité de l'un frôle celle de l'autre, et même s'y entremêle.

Rolin, Michel, Daeninckx et Le Dantec construisent tous des figures du révolutionnaire dont l'identité est en relation d'interdépendance avec ses camarades, le « nous » n'étant jamais bien loin du « je ». Ce type de regroupement permet davantage de poser la figure du révolutionnaire comme une représentation non seulement individuelle d'un état passé d'un personnage, mais aussi comme une représentation collective examinée en diachronie, et de tenter de retrouver, à travers les déformations entraînées par le passage du temps, l'essence d'une parole, d'un engagement, d'une identité. L'intégration du concept de communauté dans la narration nourrit donc une réflexion sur la mémoire collective des années 1968, entre autres sur différentes images-types appartenant à celle-ci, dont celle du révolutionnaire. En outre, on insiste dans les textes sur le caractère impersonnel de la communauté, trait que l'on pourra trouver aussi chez Antoine Volodine. Selon Pierre Ouellet, la « communauté n'est pas objectivable, elle ne peut être une collection d'étants ou d'individus, c'est-à-dire de sujets *objectivés* existant sur un territoire et

²⁸ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 56-57.

dans une histoire donnés, qui leur seraient propres et leur appartiendraient²⁹. » La communauté et, *in extenso*, la mémoire collective ne semblent donc pouvoir être le fait d'individus ou s'exprimer comme une appartenance ou une possession. C'est en tout cas ce que les fables de nos romans laissent entendre en mettant en scène des personnages comme Dominique, Martin, Line ou Féroé qui ont besoin des autres pour reconstruire les fragments de leur vie d'avant. Les auteurs les posent moins en personnages singuliers qu'en éléments d'un tout dont l'ensemble dépasse la somme des parties.

L'individualisme

À la communauté, qui sert à décrire une sorte de dynamique existentielle du révolutionnaire, entre autres son rapport à l'Autre, est opposé l'individualisme, qui s'associe souvent à la figure du repentir. Mais il faut dire que, plus largement, l'individualisme est inscrit en trait d'époque, comme une caractéristique du temps présent, comme dans *Camarades de classe* : Dominique décrit comment, dans le métro, les passagers ignorent un « accidenté de la vie » qui s'adresse à eux en en appelant à leur charité : « Une gamine que personne n'avait remarquée jusque-là s'est alors approchée d'un premier voyageur en lui présentant une sébile, ne réussissant qu'à le contraindre à braquer son regard vers le sol. Personne n'a utilisé un bras, une main, dont ils étaient tous dotés, pour faire l'aumône de quelques

²⁹ Pierre Ouellet, « La communauté des autres. La polynarration chez Antoine Volodine », dans Pierre Ouellet et alii, *Identités narratives, mémoire et perception*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 71.

dizaines de centimes³⁰. » Dans *Tigre en papier*, l'individualisme tient de la non-reconnaissance et de l'éloignement de l'autre : Martin et la fille de Treize sont opposés par l'âge et le sexe, mais aussi du fait qu'ils possèdent des univers référentiels différents, ce qui engendre entre eux une difficulté à communiquer. L'individualisme est alors entendu comme un refus ou une impossibilité d'aller vers l'autre, qui frappe l'ancien maoïste comme la jeune femme. Il reste cependant plus étroitement associé à l'attitude de la génération de 68 qui refuse de s'éclipser : « On n'a pas à chercher à se faire aimer, on n'a pas à vous imiter, ni à vous admirer », dit Martin à la fille de Treize : « [m]ais on ne veut pas vieillir, on ne veut pas voir le soleil se coucher sur nous, nos ombres s'allonger³¹ ». Ainsi décrite, cette génération vieillissante apparaît elle-même comme égoïste, refusant de céder sa place à la génération suivante.

Les romans qui travaillent le mieux les liens plus spécifiques entre la figure du repentir et l'individualisme restent *Étourdissements* et *Circulaire à toute ma vie humaine*. Dans le premier, le *Davidsbünd* réuni à la fin du roman autour des cendres de David est confronté à une ultime désillusion alors que la compagne d'un des camarades leur donne l'heure juste à propos du peintre : « Vous me faites marrer, vous les soixante-huitards, avec votre vertu à géométrie variable[.] David savait qu'il servait une fripouille et qu'il se servait d'elle tout aussi cyniquement³². » David, qui avait défendu un idéal artistique et révolutionnaire dans la première partie de sa vie, avait renié dans la deuxième ses idéaux pour faire avancer des intérêts tout

³⁰ Dider Daeninckx, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 95.

³¹ *Ibid.*, p. 235.

³² Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 221.

personnels. Le livre de Michel va aussi dans ce sens : ce qui compte désormais pour Sébastien, c'est la « Carrière ». Les participants du colloque sont de la même trempe. Féroé réunit ses anciens amis pour réaliser son autobiographie un peu comme un prophète autour duquel se réuniraient ses disciples. Jacques Démond est guidé par la seule force de ses désirs libidineux : pourchassant Nour, il est même prêt à se refaire révolutionnaire pour la séduire. Quant à l'écrivain Braille, Belle le décrit en ces termes : « Parlant du présent dont il fait le temps privilégié du roman, il avait souligné son très grand avantage qui est de faire tourner le livre sur lui-même, sans issue vers le futur ou le passé³³. » Les livres écrits par Braille sont à son image : le repenti est un aveugle volontaire centré sur lui-même, refusant d'aller vers l'autre, de reconnaître l'existence même d'une autre version de soi, ou plutôt décidant simplement de l'oublier.

Les différents thèmes associés aux figures du révolutionnaire et du repenti décrivent le déplacement d'une vie jadis centrée sur la communauté vers une vie contemporaine toute individuelle. Le révolutionnaire et le repenti deviennent alors des archétypes associés à un temps précis : dans un cas le passé, dans l'autre le présent, ils montrent des changements dans la nature des rapports sociaux, de l'esprit communautaire à l'individualisme. L'analyse de ces figures semble aussi indiquer que, si le révolutionnaire, par le thème de la communauté, est associé à l'acte de se souvenir (par les interventions faites sur le forum dans le roman de Daeninckx, par exemple), le repenti, lui, est associé à l'oubli (le refus du contact avec l'autre serait associé à un refus de se souvenir). La dynamique entre l'époque du passé et du

³³ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, op. cit., p. 67.

présent s'incarne encore dans deux autres figures, celles de la fête et l'errance, qui permettent de caractériser davantage deux ensembles de discours en conflit dans les romans.

La fête et l'errance

Mai 68 et les années d'engagement qui l'entourent ont souvent été associés à une grande fête par leurs commentateurs. L'image forte d'une explosion, d'une *génération spontanée*, trouve son envers dans l'implosion formidable qui a sonné le glas du mouvement au cours de la décennie 1970. Jean Baudrillard, rappelons-le, décrivait vingt ans plus tard Mai 68 comme le temps d'une « joyeuse assumption dans l'imaginaire³⁴ ». Cette perception est largement répandue et fait désormais si bien partie de la trame narrative du grand récit de Mai qu'elle en a occulté les aspects plus sombres. De la grève généralisée de mai-juin 1968, l'historien Franck Georgi dira que « les conditions de son déroulement, la concurrence du mouvement étudiant, la fête de la parole et le spectacle de la rue, les vertiges révolutionnaires et la crise politique, ont contribué à [en] obscurcir durablement [la] perception, entre mythification et occultation³⁵. » Or, fête, spectacle et vertige : ce sont bien des éléments de la représentation des années 1968 que l'on retrouve dans notre corpus. La « fête » qui, dans les romans, est une figure du regroupement, s'y oppose d'ailleurs à « l'errance », figure de la dispersion. Et comme c'est le cas pour le révolutionnaire et

³⁴ Jean Baudrillard, *La Gauche divine. Chronique des années 1977-1984*, op. cit., p. 75.

³⁵ Franck Georgi, « Jeux d'ombres. Mai, le mouvement social et l'autogestion. 1968-2007 », dans *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 98, Avril-Juin 2008, p. 30.

le repentir, ces deux figures semblent correspondre aux deux faces d'une même pièce. Ainsi les thèmes de l'ivresse et des retrouvailles, liés à la fête, trouvent-ils leurs pendants négatifs dans ceux de la folie et de l'exil, associés à l'errance.

L'ivresse

L'ivresse est associée, dans les romans étudiés, à la consommation d'alcool certes, mais aussi plus largement à un état : celui de personnages pris par l'ivresse que leur inspirent leurs combats. Nous entendons donc l'ivresse au sens propre mais aussi au sens figuré, celui d'une sorte d'exaltation de l'esprit, du langage, d'un état second, de bifurcations de l'esprit qui jurent avec l'ordre normal des choses. Elle s'inscrit bien entendu dans la fable, avec les scènes de débauche ou les personnages alcooliques mais aussi, comme on le verra, dans la forme des textes qui miment alors l'étourdissement. Dans son article « Ivresse et militantisme. Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec », Mélanie Lamarre remarque que « les trois auteurs ont recours à la métaphore de l'ivresse pour caractériser leur jeunesse militante, ce qui incite à se demander quel regard ils portent sur leur passé politique³⁶ ». La consommation d'alcool fait partie des « modes de sociabilité³⁷ » qui permettent aux révolutionnaires de tisser des liens. À travers le thème de l'ivresse, les auteurs trouvent leur point d'entrée dans la représentation de l'engagement révolutionnaire, point d'entrée qui n'est pas sans lien avec le discours commun sur les années 1968.

³⁶ Mélanie Lamarre, « Ivresse et militantisme : Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec », dans *Contextes*, n° 6, septembre 2009, < <http://contextes.revues.org> >, page consultée le 3 novembre 2014.

³⁷ *Ibid.*

Le titre *Étourdissements* est en cela révélateur, comme le note Lamarre. Associant étroitement engagement et ivresse, Le Dantec qualifie l'étourdissement, en quatrième de couverture, de « trouble caractérisé par une perte momentanée de conscience³⁸ ». Lors de sa première rencontre avec les *Davidsbündler*, Jean est d'ailleurs accueilli par « des flots de vin³⁹ », expérience qui sera répétée tout au long du roman, jusqu'au dernier chapitre, qui réunit une ultime fois la bande, bien des années plus tard, pour les funérailles de David. Les funérailles elles-mêmes se transforment en véritable fête, où l'alcool permet aux personnages de renouer avec ceux qu'ils ont jadis été. Pour cette occasion, un des compagnons de David se déguise même en Bacchus et s'écrie : « Vous avez devant vous [...] le dernier héros d'une lignée, ô combien flamboyante ! ô combien déchue !, d'une espèce en voie d'extinction⁴⁰. » L'étourdissement défini par Le Dantec se lie ainsi à la figure de la « fête », mais une fête dont on voit tout de suite qu'elle n'est pas celle annoncée par les commentateurs des années 1968, pour qui elle était essentiellement joyeuse et insouciante. Quand, en plus, elle a lieu dans le présent de la narration, elle est souvent accompagnée d'un certain mal être ou d'une note sinistre, montrant de ce fait que l'actualisation du discours sur les années 1968 n'est pas simplement un épisode anachronique, mais qu'elle s'insère dans un processus qui prend ses racines dans une problématique liée à l'actuel.

Il faut donc faire une distinction entre ces deux types d'épisodes, ceux qui ont eu lieu durant les années 1968, et ceux qui surgissent dans le présent. Dans le premier

³⁸ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, quatrième de couverture.

³⁹ *Ibid.*, p. 29.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 241.

cas, Mai 68 est perçu comme la simulation d'une révolte, et dans le deuxième cas, par un jeu d'inversion, on assiste à des simulations de Mai 68, soit des simulations de la simulation. Dans ce dernier cas, l'ivresse engage la représentation d'une communauté *fantasmée* où les camarades réunis semblent être à la fois eux-mêmes et une version antérieure d'eux-mêmes. L'ivresse (ou l'étourdissement) participe de la création d'un lieu de socialisation, mais surtout d'un espace où le passé peut renouer avec le présent : un espace où les contradictions s'abolissent. Or cette rencontre de deux univers est souvent présentée comme fausse, voire comme une comédie. Ces épisodes sont rapportés comme s'ils tenaient de l'irréel, ce qui rejoint le cliché formulé par Roland Castro et rappelé dans le premier chapitre, selon lequel l'engagement révolutionnaire était une guerre faite dans l'« imaginaire », complètement déconnectée du monde réel, « du théâtre » en somme. *Circulaire à toute ma vie humaine* commence de la même manière, par une analogie avec la comédie : la première page du roman présente une « liste des personnages » qui rappelle celle des pièces de théâtre. En mettant l'accent sur la déformation du réel, les auteurs tentent peut-être, par ailleurs, de mettre au jour l'aspect paradoxal de la mémoire collective et de l'acte de se souvenir. La ligne est mince entre le témoignage et la fiction, et l'anatomie, voire l'autopsie de la figure du révolutionnaire et de l'esprit des années 1968 pratiquée dans les romans fait montre de l'impossibilité du processus de remémoration à rendre fidèlement le réel. L'archétype du révolutionnaire et l'apparente « fête » qui caractérisent l'engagement durant cette période sont, nous reprenons ici Ricoeur, des *configurations narratives* symboliques qui participent de l'organisation du discours social. Le trouble d'identité qui affecte Sébastien Lechevalier est celui d'un dérèglement entre une existence présente et une existence

passée vue à travers le filtre déformant d'un système symbolique qui est instrumentalisé par une idéologie. Si l'alcool permet aussi à Sébastien de renouer avec le temps passé, le repentir définit quand même son engagement comme une comédie : « C'est-à-dire, comme toutes les comédies, une affaire de famille, de fils à papa et de papas, et non pas comme dans les tragédies, une histoire de rois, de régimes [...] mettant en branle le sort du monde⁴¹. » Sébastien conçoit ainsi son engagement et celui de ses compagnons comme un « étourdissement » n'appartenant pas au réel : ils « jouaient » la Révolution et ne pouvaient espérer changer ou transformer « le sort du monde ».

L'ivresse peut enfin s'incarner dans les procédés narratifs, comme dans *Tigre en papier*, dont les révolutions accomplies sur le périphérique quienser Paris sont ponctuées d'allers-retours qui expriment les détours mêmes de la mémoire, une inlassable ronde où, selon Bruno Blanckeman, le personnage de Martin « dévide ses souvenirs et circule, sans direction fixe [...] dans les cercles de son passé et les ténèbres d'une histoire révolue⁴². » L'idée d'ivresse, entendue dans un sens non-restrictif, relève donc dans les romans tant de la diégèse que de l'écriture-même. Blanckeman ajoute, au sujet de *Tigre en papier*, que « [l]e motif périphérique désigne emblématiquement tout ce qui tourne, le principe du cercle et la récurrence [...]. Il désigne aussi tout ce qui glisse, le principe de l'écart et du décentrement, cette "marge

⁴¹ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, op. cit., p. 50.

⁴² Bruno Blanckeman, « L'écriture périphérique. Une étude de *Tigre en papier* », dans *CRIN*, « Olivier Rolin : littérature, histoire, voyage », études réunies par Luc Resson et Bruno Tritsmans, n° 49, Amsterdam, Rodopi, 2008, p. 37.

du tout" qui attire l'écriture comme quelque utopique centrale de sens⁴³. » L'ivresse s'entend alors comme une forme de métaphore des chemins erratiques du souvenir. Comme un ivrogne en promenade, celui qui se souvient préfère à la ligne droite « l'écart » et le « décentrement ». Ces bifurcations sont celles des multiples anecdotes de Martin qui ont comme point focal le père de Marie, Treize. Ce que nous apprend cet examen du thème de l'ivresse, c'est que la fête est un dérèglement de l'état normal des choses, mais la fête est essentiellement une figure qui, si elle se manifeste tant au présent de la narration qu'au passé, relève, comme celle du révolutionnaire, du passé. L'ivresse non seulement permet d'expliquer un rapport trouble aux années d'engagement chez certains personnages, mais aussi constitue une des manifestations des conceptions collectives de ce temps dans la littérature. Si elle est un moyen pour les personnages de renouer avec les leurs et avec une version antérieure d'eux-mêmes, sous le signe de la fête, elle trouve son écho dans la folie, associée, elle, à l'errance.

La folie

La ligne est mince entre les thèmes de l'ivresse et de la folie, puisque tous deux relèvent d'une forme de perte de contact avec une réalité donnée. Comme l'ivresse, la folie est un thème de la marginalité, mais si l'état d'ivresse est davantage propice à la réconciliation des personnages avec leur passé ou avec les leurs, la folie, elle, relève dans les textes de la dispersion. Elle est souvent l'état d'un sujet isolé,

⁴³ *Ibid.*, p. 37.

volontairement ou non, dont la faculté à communiquer ou à communier avec l'autre est brisée. Les scènes de folie montrent parfois des personnages aux prises avec le pendant négatif de l'ivresse, comme l'alcoolisme ou la surconsommation de drogues. Souvent, le personnage en proie à la folie tente d'oublier, de résoudre un mal qui est le symptôme d'une forme de désidentification par rapport au monde contemporain.

Ce thème est très présent, dans *Camarades de classe*, dans les scènes où le personnage se drogue. Tout au long du roman, François est en proie à la dépression. Mal placé dans une situation professionnelle où il sent qu'il a trahi ses valeurs profondes, il a recours à différents psychotropes prescrits, ce qui inquiète Dominique : « Je l'avais vu avaler un de ses cachets, la veille, en douce, pour tenter d'effacer la nuit et la plus grande partie possible de la matinée du dimanche. Le sommeil l'avait immédiatement englouti, et il ne s'était levé qu'au petit matin, à la manière d'un automate⁴⁴ ». François est en quelque sorte vidé de sa substance, il est un « automate » déconnecté de la réalité, non pas afin de retrouver une partie de lui-même, comme les personnages ivres que nous avons évoqués, mais bien afin d'oublier la réalité, de rejoindre le néant, comme l'indique l'analogie avec le sommeil. Le personnage dépossédé qui abuse de substances peut aussi être aux prises avec une problématique liée à un trouble identitaire. Dominique elle aussi en souffre, gérant mal sa transsexualité, se gavant avec « [d]es poignées entières de pilules pour envelopper le malaise dans un nuage cotonneux, à la limite de l'overdose⁴⁵. » Il y a aussi David, que l'exil mène vers la Gaspésie où il s'abîme dans l'alcool. Line, qui le

⁴⁴ Didier Daeninck, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 12.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 69.

rejoint et tente de le tirer de cette mauvaise passe, fait sur lui cette réflexion : « il te dégoûte. Non seulement son visage est devenu gris, mais toute prestance l'a quitté et tu le vois, navrée, trotter comme un vieillard désœuvré, passant de la cuisine au bar et du bar à la cuisine⁴⁶. » C'est donc un thème très présent dans les romans, qui marque plusieurs personnages. Il permet de montrer que les figures de la fête et de l'errance s'articulent sur des nuances et donne l'impression qu'elles ne sont que les pendants l'une de l'autre.

Le thème de la folie est plus essentiellement le signe d'un refus, celui de communiquer ou de se rappeler. À ce titre, les personnages en proie à une forme de folie sont souvent présentés comme des spectres. Ainsi, ce qui dégoûte Line chez David est précisément l'aspect fantomatique de son ancien amant, son « visage gris », le fait que toute vie l'ait quitté. Dans *Tigre en papier*, Martin désigne à la fille de Treize un ancien camarade de lutte, Winter, qui n'a jamais pu oublier sa trahison d'un amour de jeunesse : « Regarde ses yeux [...] : on dirait qu'il y a de la gaze dessus. On dirait qu'ils ont été bouillis. Winter est un fantôme⁴⁷. » Winter est coupé du reste du monde, replié dans une histoire sans issue. Martin avoue plus tard être du même lot, évoquant une trahison subie par un des siens : « Ne rien faire revenait à dire que toute notre histoire avait été une fantaisie, un rêve, si nous trahir ne méritait même pas un coup de pied au cul [...]. Ce jour-là, on est vraiment devenu des fantômes [...]. [Il] n'y avait plus de "nous", de "on", de "vous" justement. Il n'y avait plus que des

⁴⁶ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, op. cit., p. 208.

⁴⁷ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, op. cit., p. 75.

"je"⁴⁸. » La perte de contact avec soi, suggérée dans les romans par la « spectralité », est aussi une perte de contact avec l'autre – le moment où Martin et les siens deviennent des fantômes concorde avec le passage du « vous » collectif au « je » individuel.

Si les deux thèmes de l'ivresse et de la folie renvoient à l'altération de la conscience, l'ivresse rassemble, permet de rejoindre l'autre, un autre temps, alors que la folie divise, fait état d'une communication rompue ou empêchée, le sujet y est esseulé. Coupé de lui-même et des autres, il est une île, tantôt refusant un présent avec lequel il se sent en dissonance, tantôt oubliant un passé qui détient une des clés de son existence. Et, souvent, ces deux attitudes se rejoignent en un seul et même sujet : François/Armhur Tarpin traverse ces deux expériences de l'« étourdissement » ; Sébastien Lechevalier, par ses interventions au colloque, contribue à le transformer en véritable fête, mais est aussi aux prises avec la folie, sa « psychose de Korsakov », comme il l'appelle. Vers la fin du roman, exilé dans les jardins du Prieuré, il réfléchit au mal qui l'afflige :

[S]uis-je dans le cas extraordinaire où mon amnésie est celle d'autrui ? Prendrais-je sur moi l'amnésie des autres ? Car si, comme on peut le supposer par mon exemple, si tous ces hommes ont été, comme je découvre l'avoir été moi-même, des révolutionnaires, fut-il jamais dans le monde des hommes qui disent : ce que j'ai fait n'a été que néant ? On peut être obligé de se taire, on peut même concéder s'être trompé, mais nier d'un trait que ce qu'on fit eut un jour un sens, voilà l'amnésie⁴⁹.

La folie, l'aliénation, puisque ces personnages ne s'appartiennent plus, est en quelque sorte, comme l'ivresse, un trait d'époque. Alors que l'ivresse tient des représentations des années 1968, la folie est un constat sur le contemporain des personnages, sur un

⁴⁸ *Ibid.*, p. 164.

⁴⁹ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, *op. cit.*, p. 226.

monde qui a voulu mettre l'ancien à la fosse. L'amnésie dont souffre Sébastien est bien là, dans l'absence de résolution entre deux parties d'un *continuum*. Mais pour mieux comprendre encore comment la fête et l'errance peuvent figurer deux mondes qui s'opposent, il faut examiner deux autres thèmes, ceux des retrouvailles et de l'exil.

Les retrouvailles

Puisque les scènes marquées par les thèmes des retrouvailles et de l'exil recourent essentiellement celles associées aux autres thèmes examinés dans ce chapitre, ces deux dernières sections seront davantage l'occasion de revenir de manière synthétique sur les figures du révolutionnaire et du repentir, de la fête et de l'errance, et de les relier aux topoï du regroupement et de la dispersion. Pour ce qui est des retrouvailles, le thème correspond entre autres à des séquences narratives bien précises où les personnages se rencontrent à l'occasion d'un anniversaire ou d'une commémoration. Plusieurs de ces scènes ont déjà été évoquées : le colloque de *Circulaire à toute ma vie humaine*⁵⁰, l'anniversaire de Judith⁵¹ dans *Tigre en papier* (où Martin rencontre Marie), les funérailles de David⁵² dans *Étourdissements* et la réunion des anciens élèves⁵³ dans *Camarades de classe*. Toutes ces scènes correspondent à un moment charnière dans la narration : pour les romans de Michel Rolin et Le Dantec, ces scènes marquent la réactualisation du passé dans le présent

⁵⁰ *Ibid.*, p. 101-116.

⁵¹ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 47-89.

⁵² Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 233-243.

⁵³ Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 176-178.

(l'ivresse prend d'assaut les participants du colloque, Martin entreprend son monologue à l'attention de la fille de Treize et les *Davidsbündler* retrouvent l'esprit de leurs années de militantisme). En ce qui concerne la réunion d'anciens du roman de Daeninckx, il s'agit du moment où la véritable identité de Dominique est révélée aux participants du forum et confirmée au lecteur. Ce dernier événement rejoint cependant les autres, en ce qu'il marque la réconciliation du passé et du présent. Mais d'autres parties des romans évoquent le thème des retrouvailles, comme les échanges sur le forum de *Camarades de classe* ou certaines anecdotes de Martin. C'est que les retrouvailles se font pour la plupart *in absentia*. Dans *Tigre en papier*, le cinquantième anniversaire de Judith est le moment où le passé commence à ressurgir dans le présent, et ce phénomène est surtout marqué par l'attention portée par Martin au corps physique : « Tous ces êtres amphibies portent dans leur corps, leur visage vieillissants, quelque chose de ce qui fut leurs traits de jeunes gens [...]. Certains, pas trop éloignés encore de l'original, en sont la caricature, tandis que chez d'autres, entièrement retapissés par l'approche de la mort, ne subsiste de leur apparence d'autrefois qu'un détail dissimulé⁵⁴ ». Ce dérèglement dans la perception qu'a Martin du corps de ses amis, où il voit à la fois le corps présent et le spectre du corps passé, constitue une sorte de basculement semblable à celui qui prend d'assaut le colloque auquel participent les anciens camarades dans *Circulaire à toute ma vie humaine*. Cependant Sébastien ne reconnaît pas ses anciens camarades au colloque, pour lui, ils sont des inconnus, car ceux qu'il parvient à retrouver plus tard dans les méandres de sa mémoire ne correspondent absolument pas à ses compagnons d'armes. La scène de

⁵⁴ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 65.

retrouvailles dans *Étourdissements* présente elle aussi une forme de basculement. Alors que les compagnons de David sont réunis pour ses funérailles, ils entonnent « On est pas là pour se faire engueuler », de Boris Vian, scandant : « C’qui prouve qu’en protestant / Quand il est encore temps / On peut finir par obtenir / Des ménagements⁵⁵ ! » De multiples références au temps de l’engagement s’en suivent, marquées par les rires et l’ivresse. Mais l’essentiel est que ces retrouvailles marquent littéralement l’absence du chef de la bande. On retrouve aussi une telle scène dans *Camarades de classe*, bien que les retrouvailles y soient moins arrosées. À la fin du roman, les anciens camarades du forum décident de se retrouver dans un restaurant, et, comme c’est le cas dans *Tigre en papier*, les anciens amis se mettent à « chercher les traces de la jeunesse dans les visages patinés par le temps, certains miraculeusement préservés, d’autres affreusement outragés⁵⁶ ». Mais les retrouvailles sur le forum se font elles aussi *in absentia* : un forum internet est par essence virtuel. Dominique et François ne communiquent donc, dans un certain sens, qu’avec des fantômes.

Ce que les retrouvailles permettent, c’est ce mouvement de soi à l’autre, comme le contact avec la communauté le permettait jadis. En cela, les retrouvailles précisent la figure de la fête, qui est non seulement le moment d’une ivresse qui marque le retour au passé, mais aussi un mode de rapport à l’autre qui appartient à la vie antérieure des personnages, à une vie désormais fantasmée. Par analogie, les retrouvailles sont aussi l’occasion de marquer un rapport à l’histoire : elles placent les

⁵⁵ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 241.

⁵⁶ Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 176.

événements dans un continuum, en soulignant les grands temps de l'existence (l'anniversaire ou même le décès), au contraire d'un présent perçu comme n'ayant pour toute issue que lui-même. Voilà donc toute l'essence du topos du regroupement : il correspond à une possibilité de transformation, d'abord de soi (la volonté de réconcilier une double identité), puis du monde. Il pose la question de la place du passé dans le présent. En cela, il est possible d'affirmer que les figures du regroupement marquent le questionnement sur la survivance de la mémoire collective. Après tout, Pierre Nora en parlait comme d'un « ensemble de souvenirs » soutenus par une « collectivité vivante⁵⁷ ». L'image du spectre, qui revient au cours de l'analyse des figures du regroupement, met justement ce questionnement en évidence : ni vivant, ni mort, le spectre est dans un état intermédiaire.

L'exil

Si les retrouvailles marquent une sorte de point culminant dans les romans, c'est que la situation initiale des personnages se place souvent sous le signe de l'exil. Au début des textes, les personnages sont déjà exilés : le reniement a eu lieu. Martin, dans *Tigre en papier*, évoque plusieurs fois son renoncement, ce moment où ses camarades et lui sont « devenus des fantômes ». Il en glisse aussi un mot à la fille de Treize avant cela, alors qu'ils vont monter dans la *DS Remember* pour aller faire des « révolutions » sur l'autoroute qui encercle Paris : « C'était à la fin de La Cause,

⁵⁷ Pierre Nora, « Mémoire collective », dans Jacques Le Goff (dir.) *La nouvelle histoire*, op. cit., p. 398.

vous aviez décidé la mort dans l'âme de baisser le rideau, de vous disperser⁵⁸. » La fin de l'engagement militant comme la fin d'une simple comédie semble signer le début de quelque chose comme un exil. Les acteurs rentrent chez eux, dispersés dans des existences individuelles qu'ils auront beaucoup de difficulté à apprivoiser : l'errance, soutenue par les thèmes de la folie et de l'exil, est la figure du naufrage, image qui revient dans les romans, comme dans *Camarades de classe*, où Dominique décrit les participants du forum comme des « naufragés du temps⁵⁹ », ou dans *Tigre en papier*, où Martin convient que Treize et lui « étai[en]t un peu des épaves⁶⁰ ». Les naufragés sont des carcasses immobiles et oubliées, vidées de toute vie et lentement corrodées par la mer et l'air salin. Martin explique : « Nos croyances étaient en ruines, mais c'était des ruines sur lesquelles rien n'avait repoussé, rien n'avait été reconstruit⁶¹. » Car l'exil est moins géographique que temporel. Peut-être s'agit-il du résultat d'une nouvelle « désidentification », comme celle qui avait rendu possibles les années 1968, mais cette fois-ci tournée vers le sujet même. Au lieu d'être d'abord un refus d'un récit collectif appartenant à la Cité, il s'agit d'un désaveu de sa propre identité. Rappelons en cela que la mémoire politique en lien avec le discours révolutionnaire est essentiellement collective, que, dans les romans, le militant est d'abord un « nous », et que, en somme, s'il y a reniement du discours révolutionnaire, il y a intrinsèquement un reniement du soi. Quelle substance, donc, pour l'identité individuelle, sinon le vide ? Car plusieurs des anciens militants refusent aussi les règles de la Cité contemporaine : François

⁵⁸ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 92.

⁵⁹ Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 118.

⁶⁰ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 251.

⁶¹ *Ibid.*, p. 251.

sombre dans la dépression à cause de son travail, Martin soulève maintes fois la difficulté qu'il a à communiquer avec la nouvelle génération, Sébastien est pris de folie et David abandonne à regret l'art engagé pour l'art marchand.

L'exil se manifeste parfois, chez les personnages, par une prise de conscience du vide, comme celle de Line, la compagne de Jean, dans *Étourdissements*. À trente ans, après avoir milité aux côtés des *Dauidsbindler* et s'être établie en usine, elle fait cette réflexion à elle-même : « Comme si les trente années que tu avais déjà vécues [...] n'avaient été qu'une friche, *a vaste land*, une terre vaine pourrie par une semence immonde, catastrophique⁶². » Reprenant paradoxalement une image moderne, celle de *The Waste Land* d'Elliot, Line abandonne ses idéaux révolutionnaires et conçoit ses années d'engagement comme une errance stérile. C'est par l'association de l'engagement à un espace vide ou corrompu que l'on peut parler d'exil, comme s'il s'agissait là d'une *traversée du désert* qui n'aurait débouché sur aucune terre promise. C'est aussi en regard de la réorganisation des discours sociaux que Line fait ce constat. Toute légitimation d'une transformation sociale, c'est-à-dire du discours révolutionnaire, est évacuée de la mémoire collective. Les événements ont été réinterprétés, la parole réorganisée. Mai 68, par exemple, n'est plus ce « nous » appelant au changement de paradigme : il célèbre désormais la montée de l'individualisme. Puisqu'ils sont soutenus par des sujets individuels, le bris de contact avec la communauté, symbolisé par l'exil, et donc l'errance, permet de comprendre la dispersion dans toute son ampleur. Cette errance est celle de sujets exilés écartés d'une certaine norme, on les dépeint aux prises avec

⁶² Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 126.

une forme de folie, marquant ainsi la dissociation avec l'état du monde actuel. L'abus de substances psychotropes, la dépression, l'aliénation même, sont les symptômes d'un nouveau « mal du siècle » qui trouve ses racines dans le refus de l'existence passée. C'est ce dont Sébastien prend conscience à la fin du roman de Michel : « Tu as toujours su qui ils étaient, [...] toujours su que le Féroé d'aujourd'hui est le Féroé que tu as connu révolutionnaire et ardent [...] En conséquence, tu as toujours su qu'il n'y a aucune amnésie, aucun Korsakov, mais simplement un refus de reconnaître⁶³ ». Le repentir est donc condamné à errer, il choisit la dispersion, même si elle lui est insoutenable. Parce que, finalement, il rêve secrètement de revenir d'exil, il caresse l'idée d'une rédemption. Sébastien Lechevalier écrit sa « circulaire à toute ma vie humaine », à la fin du roman éponyme, dans ce but bien précis : « tenir un instant sa vie entre ses mains, toute sa vie, sans qu'à tout bout de champ l'oubli, des bifurcations erratiques viennent frapper à la porte à grands coups de comédie⁶⁴. » Martin, lui, tente de démêler la « pelote », la « masse noire » correspondant à son passé. Les protagonistes cherchent ainsi le souvenir d'hier dans le monde d'aujourd'hui, et, ce faisant, montrent que la mémoire des années 1968 existe encore sous quelque forme.

*

Au terme de ce chapitre, il est possible d'identifier avec plus de clarté la logique interne des romans de Michel, *Le Dantec*, *Daeninckx* et *Rolin*. En effet, ceux-ci fonctionnent par la mise en parallèle de deux topoï : celui du regroupement et de la

⁶³ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, *op. cit.*, p. 222.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 255.

dispersion, qui s'incarnent de manière privilégiée dans quatre figures, soit, respectivement, le révolutionnaire et la fête, et le repentir et l'errance. Or ces quatre figures appellent toujours les mêmes thèmes : le révolutionnaire est associé à la jeunesse et la communauté, le repentir à la vieillesse et l'individualisme ; la fête renvoie à l'ivresse et aux retrouvailles, et l'errance, à la folie et à l'exil. Ces oppositions sont systématiques, c'est-à-dire qu'elles organisent la narration. Les romans montrent en effet les points de résolution entre ces oppositions, dont la double identité, la ligne mince entre ivresse et folie, la tension entre l'oubli et le souvenir ne sont que quelques exemples.

Le thème de la jeunesse rappelle certes le discours sur les années 1968, mais surtout il permet d'associer le révolutionnaire au passé. La vieillesse, elle, marque la fin des idéologies. Changements physiques et métaphysiques vont de pair dans les romans. L'étude du thème de la communauté montre que c'est elle qui rend possible le processus de remémoration. Le révolutionnaire a une identité multiple où les existences s'entremêlent, à l'image des anecdotes de Martin. Le repentir, lui, est tourné vers lui-même. Il est dans l'impossibilité de rejoindre l'autre, il a perdu la possibilité de se souvenir. Encore là, le révolutionnaire et le repentir se retrouvent parfois sous les traits d'un même personnage : François/Armhur Tarpin incarne cette dynamique entre la volonté de se souvenir et celle d'oublier. L'ivresse, elle, rappelle les chemins tortueux de la mémoire, en décrit le processus. L'étourdissement permet d'accéder à un espace hors du temps, comme c'est le cas lors du colloque de *Circulaire à toute ma vie humaine*, qui fait coexister ensemble le présent et le passé. Son pendant négatif est la folie, qui montre des personnages ayant choisi l'amnésie,

comme s'ils avaient voulu s'abreuver des eaux du Léthé. Enfin, les thèmes des retrouvailles et de l'exil, qui correspondent à des moments plus ou moins précis de la narration, montrent aussi le rapport des personnages à eux-mêmes et au monde, dans un cas le parachèvement de la quête du souvenir, dans l'autre, le choix conscient de renoncer à une part de sa vie.

Nous pouvons constater que certaines de ces figures et de ces thèmes appartiennent d'abord à la mémoire collective des années 1968 que nous avons exposée au premier chapitre. Mais les romans ne sont pas pour autant les simples réceptacles de ces archétypes ; au contraire, ils en discutent les nuances. C'est que ces images-types, si elles sont extraites du discours sur les années 1968, se trouvent interprétées et mises en relation afin de créer deux *cadres référentiels* distincts, deux mémoires politiques, pourrait-on dire, au sens où elles relèvent de deux types d'organisation du discours social. Les figures-personnages, le révolutionnaire et le repentir, relèvent d'une identité, alors que les figures-états, la fête et l'errance, mettent en scène un rapport au monde. Dans un cas, on retrouve un sujet collectif agissant (le révolutionnaire et la fête), et dans l'autre, un sujet individuel passif (le repentir et l'errance). Il y a plus : les figures du regroupement et de la dispersion peuvent interagir et produisent en fait toute une série de discours hautement sociaux dont il faut, au dernier chapitre, décrire mieux les tenants et les aboutissants. Les romans posent la question de la place de la mémoire politique des années 1968 dans le monde contemporain, de ses héritages, et de l'apparente disparition des grands récits associés à l'époque révolutionnaire. Les prochaines pages viseront à montrer en quoi les topoï du regroupement et de la dispersion discutent de l'interaction entre les deux cadres

référentiels du passé et du présent, de la modernité et de la postmodernité, mais surtout de la parole, transitive et intransitive, qui supporte les deux mémoires politiques.

CHAPITRE 4

COSMOGONIE ET ESCHATOLOGIE. DYNAMIQUES DU RÉCIT

POLITIQUE

Notre mal étant le mal de l'histoire, de l'éclipse de l'histoire, force nous est de renchérir sur le mot de Valéry, d'en aggraver la portée : nous savons maintenant que *la* civilisation est mortelle, que nous galopons vers des horizons d'apoplexie, vers les miracles du pire, vers l'âge d'or de l'effroi.

Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*¹

Les romans de notre corpus sont traversés par un imaginaire de la fin qui semble reconduire les noires prédictions du siècle passé, qui de Valéry à Cioran notamment, reconduisent le constat selon lequel « [n]ous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles². » Or la génération dont sont Michel, Rolin, Daeninckx et Le Dantec n'a connu ni la Première ni la Deuxième Guerre mondiale qui ont marqué Valéry et Cioran. La Deuxième Guerre a toutefois été d'une grande importance pour leur génération, et les romanciers que nous étudions sont nés de l'espèce de vide historique qui l'a suivi, comme l'explique Martin : « ta jeunesse, celle de ta génération, [a] été toute déviée par la proximité de cette énorme masse morte, la guerre mondiale, la défaite, la collaboration[.] C'est de là, de ce désastre

¹ Emil Cioran, *Syllogismes de l'amertume*, Paris, Gallimard, « Folio. Essais », 1987 [1952], p. 64.

² Paul Valéry, « La crise de l'esprit », dans *Europes de l'Antiquité au XX^e siècle*, « Bouquins », Robert Laffont, Paris, 2000, p. 405.

énorme que tu viens, mon bonhomme : sans en avoir été³. » Rolin reconduit ici les images de mort et de ruines, de fin catastrophique d'un pan de l'Histoire et même de fin de l'Histoire de ses prédécesseurs. Par l'engagement révolutionnaire, les personnages de son roman désiraient faire renaître l'Histoire de ses cendres, transformer le monde. Le temps des désillusions les aura résolus à abonder dans le sens de Valéry et de Cioran, et même au-delà : la Fin était atteinte, la grande marche de l'Histoire, arrêtée. Le roman de Rolin, comme tous les romans de notre corpus, décrit un temps marqué par la fin : le repentir dans l'antichambre de la mort, en proie à la dépression ou à la folie, est une image qui revient plus d'une fois. On a pourtant vu, au chapitre précédent, que les romans multipliaient aussi les figures du regroupement, liées aux années 1968 ou à leur récit. Certaines de ces figures apparaissent dans les anecdotes du temps de l'engagement, tandis que d'autres surgissent dans le présent de la narration. Les romans évoquent certes la fin des années 1968, mais aussi, d'une certaine manière, leur résurgence. C'est que les textes étudiés, par les topoï du regroupement et de la dispersion, ne posent pas simplement la question de la Fin, mais celle d'un possible renouveau : la question de la survie de la mémoire des années 1968 dans le monde actuel.

Le troisième chapitre a permis de décrire les mécanismes internes par lesquels s'articulent deux ensembles de figures relevant de deux temps différents, celui des années 1968 et celui du présent. Ces deux ensembles et les discours qui les accompagnent sont socialement organisants, c'est-à-dire que les topoï du regroupement et de la dispersion relèvent de deux modes de rapport social au temps,

³ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 35-36.

deux régimes temporels, deux versions de la Cité. Les nombreuses incursions de la mémoire politique des années 1968 dans le présent de la narration créent un conflit entre ces deux modes de rapport au temps auquel certains personnages tentent de trouver une résolution. Cet ultime chapitre sera l'occasion de mettre en lien ces représentations avec les problématiques sociales, historiques ou politiques qu'elles soulèvent. Il sera d'abord question des significations de la résurgence, dans le présent, des figures et des scènes associées au topos du regroupement. Nous continuerons cette réflexion en faisant le même travail pour les éléments relevant du topos de la dispersion. Chaque fois, ces ensembles discursifs seront mis en lien avec leur appartenance aux régimes moderne et postmoderne ou encore, plus largement, leur résonance mythologique – au sens où nous avons défini ce mot au chapitre 2⁴ –, en tant qu'ils font écho, d'une part, à des récits des commencements, et, de l'autre, à des récits de la fin, tous deux inspirés par un intertexte mythologique, littéraire ou politique. La dernière section du chapitre sera l'occasion d'explorer les voies par lesquelles on tente, dans les romans, d'offrir une forme de résolution au conflit entre la mémoire politique des années 1968 et l'idéologie prétendument dominante du temps présent, et ce, en observant surtout les phénomènes transitifs – comme la transmission – ou intransitifs – tel l'oubli – associés au processus de remémoration. À terme, ces analyses donneront tant un portrait des interactions entre les deux

⁴ Il faut donc entendre « mythologie » au sens de discours socialement organisants appartenant à une mémoire collective, discours qui règlent les rapports entre ses dépositaires et le monde dans lequel ils évoluent. Les mythes sont des éléments narratifs immédiatement signifiants, au sens où l'entend Barthes. Ils peuvent être déviés ou reconfigurés pour servir une idéologie dans une mémoire politique. Les mythes restent cependant des récits d'un temps révolu ou fabuleux : celui d'une création ou d'une annihilation annoncée, par exemple, comme la Genèse ou l'Apocalypse judéo-chrétiennes, ou encore le mythe de Révolution.

ensembles de discours qu'une explicitation des formes de résolution, données dans les romans, aux paradoxes que ces interactions soulèvent.

Incursions du passé

Le resurgissement des figures du révolutionnaire et de la fête dans le présent parvient à créer un espace lié au passé, réactivant du même fait des discours sociaux qu'on croyait relégués dans les cartons poussiéreux de l'Histoire. Mais ce retour du passé est paradoxal : le discours des années 1968 était, à l'instar de celui des avant-gardes, un discours de rupture et non de retour. L'apparition dans le présent des figures liées au regroupement bouleverse l'ordre des choses, crée une sorte de brèche. Mais peut-on parler d'un simple retour du passé ? Y a-t-il, dans ces incursions du passé dans le présent, une tentative de créer quelque chose comme un *futur* ? Une des incursions marquantes du passé se produit quand Nour, la jeune protagoniste de *Circulaire à toute ma vie humaine*, trouve, chez une des repentis du roman, « des malles remplies de tracts et de brochures, avec beaucoup de rouge mais jaunies, ridés, salis par le temps⁵. » Pour Nour, ce qui y est écrit l'est « dans une langue inconnue, un français inconnu au sein du français lui-même⁶. » Influencée par la lecture de ces reliquats, elle fait irruption au colloque, ne faisant qu'augmenter le chaos qui y règne déjà. Porteuses du souvenir des avant-gardes et de la modernité, les figures du regroupement paraissent survivre à la manière de spectres – de mythes – qui hantent encore la mémoire collective.

⁵ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, *op. cit.*, p. 146.

⁶ *Ibid.*, p. 146.

Avant-gardes et modernité

Le personnage de David Grimbert, dans *Étourdissements*, incarne l'avant-garde artistique et politique. Peintre situationniste dans les années 1968, il est le chef des *Dauidsbüundler*, dont il est l'aîné. Lorsque Jean, le narrateur d'une partie du récit, décrit la démarche artistique de son mentor, on y reconnaît aisément la pratique typiquement avant-gardiste du montage qui fait « apparaître des figures familières, des collages de journaux bourrés d'allusions politiques, des silhouettes d'œuvres anciennes sous des taches ou des à-plats colorés⁷ ». Selon Peter Bürger, le montage vise non pas à représenter la réalité, mais à intégrer des « morceaux » de cette réalité dans l'œuvre d'art, conjuguant ainsi l'art et la vie⁸. À travers David, qui est à la fois militant politique et artiste avant-gardiste, c'est le souvenir des avant-gardes artistiques et politiques que tente de faire survivre Le Dantec. Comme le rappelle Nathalie Heinich, l'avant-garde artistique est une « logique de la rupture et du renouvellement » et, en cela, elle est « une structure plutôt qu'un objet⁹ ». Cet élément de définition correspond à la fois aux avant-gardes artistique et politique, même si l'art était parfois révoqué par les organisations gauchistes comme la Gauche prolétarienne. C'est que les avant-gardes artistiques et politiques portent toutes deux

⁷ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 80.

⁸ Le montage est décrit par Peter Bürger comme : « the insertion of reality fragments into the painting, i.e., the insertion of material that has been left unchanged by the artist [...] fundamentally transforms that work. The artist not only renounces shaping a whole, but gives the painting a different status, since parts of it no longer have the relationship to reality characteristic of the organic work of art. They are no longer signs pointing to reality, they *are* reality. » Peter Bürger, *Theory of the avant-garde*, traduit de l'allemand par Michael Shaw, University of Minnesota Press, Minneapolis, 1984, p. 77-78.

⁹ Nathalie Heinich, « Avant-garde », *Encyclopædia Universalis*, Paris, Éditions Universalis, vol. 3, n° 104, 1995, p. 618.

le flambeau du régime moderne. Toutes deux sont en rupture avec le passé, voire le présent, et tournées vers l'avenir. Elles sont les ennemies d'une doxa qu'elles tentent de renverser. Ce combat des avant-gardes est présenté d'une manière tout à fait contradictoire dans *Tigre en papier* par une allusion au Chevalier à la triste figure. Martin fait cette requête à la fille de Treize : « je voudrais au moins que tu comprennes que nous étions peut-être les derniers – oui, nous, tout ridicules qu'on était, mi-don Quichottes mi-Sanchos – à nous intéresser à l'éternité¹⁰. » Serait-il plus propice, dans ce cas précis, de parler alors d'arrière-garde plutôt que d'avant-garde ? La figure du Bacchus, qui se présente à la fin d'*Étourdissements* comme le « dernier héros » révolutionnaire, va dans le même sens. Don Quichotte ou Bacchus incarnent alors, d'une certaine manière, les derniers des premiers, les derniers des héros primordiaux tournés vers l'avenir voire l'éternité, mais qui n'ont pas su transmettre le flambeau de la modernité. La référence au Quichotte apparaît aussi dans *Camarades de classe* où Georges Mandelberg, un des participants du forum, rappelle un défilé auquel les anciens camarades ont participé étant jeunes, et où ils jouaient une adaptation du roman de Cervantès. Il y cite un extrait : « Miséricorde ! N'avais-je pas dit à Votre Grâce qu'elle prît garde à ce qu'elle faisait, que ce n'était pas autre chose que des moulins à vent¹¹ ? » La référence au Quichotte introduit ici une nouvelle contradiction qui s'ajoute à la précédente : les révolutionnaires qui auraient dû être décrits comme des modernes, tournés vers l'avenir, s'incarnent en fait dans un Quichotte perdu dans un passé fabuleux, incapable d'être au présent. Les Bacchus et

¹⁰ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, op. cit., p. 27.

¹¹ Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, op. cit., p. 47.

Don Quichotte de nos romans sont ainsi des figures de la modernité largement paradoxales. Elles n'en sont pas moins des figures fondatrices (de la culture, de la littérature) et c'est aussi ce temps des commencements qu'elles connotent.

Le temps des commencements

Les romans représentent la période révolutionnaire comme un temps révolu, si lointain qu'elle semble appartenir presque à un avant fantasmatique. Ce temps des commencements fait parfois irruption dans le présent, et toujours sur un mode irréel. Le Dantec, dans la dernière partie d'*Étourdissements*, fait ainsi revivre Bacchus au cours de la soirée d'adieu à David, qui se transforme rapidement en ce qui paraît être une orgie romaine : « Jacques ressort de la salle de bains en Bacchus imperator, une serviette de toilette drapée sur son corps nu, brandissant le balai des chiottes à la manière d'un thyrses. » Comme une image tout droit sortie du passé, sous les acclamations et les rires enivrés de ses compagnons, c'est là qu'il se déclare le dernier « héros » de la Révolution « pour qui Culture avec un grand C et Révolution avec un grand R étaient les deux faces d'une seule et même épée¹² ». Or, en liant les avant-gardes politique et artistique à la figure de Bacchus/Dionysos, Le Dantec reprend une association ancienne, présente déjà chez Nietzsche. Antonio Domínguez Leiva a montré combien la figure nietzschéenne de l'Homme nouveau a nourri les avant-gardes :

Les créateurs de l'avant-garde sont ainsi préfigurés dans l'image de « nouveaux philosophes » prophétisés par Nietzsche, « extraordinaires pionniers de l'humanité », le

¹² Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, *op. cit.*, p. 241.

philosophe, « étant nécessairement l'homme de demain et d'après-demain », toujours « en contradiction avec aujourd'hui : il a pour ennemi l'idéal du jour »¹³.

La mythologie des avant-gardes et le dionysiaque possèdent bien des mythes communs : « le jeu, la possession (entre d'un côté l'intoxication hallucinogène et de l'autre la démence), la danse, l'orgie et le sentiment tragique de l'existence¹⁴. » Ceux-là même que les figures du révolutionnaire et de la fête de nos romans mettent en avant. Comme David représente, dans *Étourdissements*, la jonction entre les avant-gardes politique et artistique, l'irruption de Bacchus se lit comme une sorte de possession : tout se passe comme si l'esprit de David (de l'avant-garde) s'incarnait pour montrer que la fin peut être gage de renouveau. Or le Bacchus de Le Dantec paraît d'abord moins héroïque que ridicule. Il est pourtant difficile de soutenir qu'il y aurait là une simple moquerie : d'une certaine manière, cette scène, qui intègre les mythes dionysiaques, participe de l'intégration du discours des années 1968 dans le présent de la narration. On retrouve une scène semblable dans *Circulaire à toute ma vie humaine*, lors de la première journée de conférences du colloque. Sans pour autant affirmer que la scène renvoie explicitement au dionysiaque, on peut noter certains rapprochements avec la scène du Bacchus dans *Étourdissements*. Lechevalier, qu'on croit en « crise », perturbe la conférence des repentis en confondant ces vieillards qui y participent avec les anciens frères d'armes qu'ils ont été. Il accuse ses camarades d'avoir renié leurs idéaux et, ce faisant, crée une sorte de brèche dans le présent, où le passé se déverse. Le rythme de la narration devient

¹³ Antonio Domínguez Leiva, citant Nietzsche, « Le dionysiaque, moteur pulsionnel des avant-gardes ? », dans Véronique Léonard-Roques et Jean-Christophe Valtat (dir.), *Le mythe des avant-gardes*, Clermont-Ferrand, Presse Universitaire Blaise-Pascal, « Littératures », 2003, p. 81.

¹⁴ *Ibid.*, p. 90.

effréné, tous les personnages sont convoqués dans un grand tourbillon : « La salle est en émoi, les sexagénaires hurlent : "On n'est pas à Nanterre ici", un jeune homme demande ce qu'est Nanterre et pourquoi on l'invoque, une femme dit qu'elle va s'évanouir, une autre relève sa jupe », une langue appartenant à un autre temps ressurgit : « – Sortez-moi ce totalitaire, torchez-moi ce solitaire [...]. – La pensée sera convulsive ou ne sera pas¹⁵ », etc. Dans ces passages du roman de Michel, les rapprochements avec le dionysiaque dépendent non d'une incarnation précise, mais d'un esprit général. L'ivresse est surtout celle du langage, puisque la parole est orgiaque : les voix sont superposées, bientôt toute la salle est « possédée » par l'esprit des années 1968, on y fait des allusions à la sexualité, etc. Une telle scène exhibe certains traits bacchiques, comme l'orgie, la possession et une certaine forme d'ivresse. Indéniablement, l'effraction du passé dans le présent déclenche une fureur. L'actualisation du discours révolutionnaire se produit encore ici par une forme de renversement : ce changement de rythme dans la narration donne l'effet d'une rupture, celle entre deux temps qui sont régis par des systèmes idéologiques – et donc un imaginaire – différents.

Les avant-gardes s'incarnent donc dans les romans par la voie d'un imaginaire associé à certaines représentations des années 1968 que nous avons relevées au premier chapitre (fête, comédie, etc.) et qui correspondent peu ou prou aux thèmes associés au regroupement. De surcroît, les incursions du passé dans le présent font référence à un imaginaire qui s'inscrit, à la manière des mythes, dans un temps primordial. Mircea Eliade parle du mythe comme d'un « récit d'une création ». Les

¹⁵ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, op. cit., p. 107.

irruptions du passé fonctionnent sur le même mode, comme des passages qui donneraient accès à un passé conçu comme le temps des commencements. Les différentes effractions donnent au passé un aspect hautement symbolique, presque mythique. Michel ne manque pas de faire référence à ce temps des commencements, entre autres lorsque, dans la scène orgiaque du colloque, une participante parle du comportement de Sébastien comme d'une « [f]olie homérique, folie héroïque », ce à quoi Thomas Féroé, l'organisateur, répond que « [l]es héros sont des hommes d'antan, ils appartiennent à l'irréel [...]. Sébastien Lechevalier n'existe pas *aujourd'hui*¹⁶ ». Pour Féroé, l'irréel est cette forme spectrale que prend l'imaginaire des avant-gardes dans la mémoire collective, il appartient à un passé révolu. Ce temps est en fait celui de l'identité primale des personnages, le temps où ils ont fait leurs armes, celui de leur venue au monde. Avant eux, rien, après eux, le déluge.

Cet imaginaire du passé se crée par l'incursion des figures du regroupement dans le présent. Il recèle donc la mémoire de tout un système discursif qui s'exprime entre autres par des scènes de renversement en lien avec le dionysiaque. Tels discours refont surface dans les romans, à travers l'image du Bacchus dans *Étourdissements*, par la voix de Sébastien dans *Circulaire à toute ma vie humaine*, ou encore celle d'Armhur Tarpin dans *Camarades de classe*. Ce dernier intervient brutalement sur le forum pour redresser certains torts faits à la mémoire commune des anciens compagnons d'étude. Par un langage parfois provocateur, parfois explicitement révolutionnaire, il tente de faire survivre une mémoire en combattant l'inertie même du langage.

¹⁶ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, *op. cit.*, p. 176. L'auteure souligne.

Le temps de la Fin

L'imaginaire du présent se trouve opposé à celui du passé dans les romans, non seulement par les figures étudiées au chapitre précédent, mais aussi par l'appartenance à un régime historique différent. Pour François Hartog, l'articulation entre les deux régimes se situe en 1989¹⁷, comme si la chute d'un mur en avait dressé un autre. Ce changement dans la perception du processus historique place le présent en dehors du continuum historique qui correspond paradoxalement à l'utopie avant-gardiste de la table rase : « le passé n'éclaire plus l'avenir. L'histoire n'élabore plus de l'exemplaire, mais il est en quête de l'unique. Dans l'*historia magistra*, l'exemplaire liait le passé au futur, à travers la figure du modèle à imiter. Derrière moi, l'homme illustre était aussi devant moi ou en avant de moi¹⁸. » Dans les romans, cette coupure entre les deux régimes peut parfois se concevoir comme le début d'un exil. Or la coupure avec le passé n'est pas toujours nette, et certains personnages sont pris entre les deux imaginaires du temps des commencements et du temps de la Fin. Ainsi en va-t-il de Sébastien et la narratrice de *Circulaire à toute ma vie humaine* explique en ces mots la problématique avec laquelle son ex-mari est aux prises, reprenant l'image d'un mur qui viendrait séparer des temps :

Panne à l'hémistiché. Je veux dire : eh bien ! La cheville n'a pas tenu. Il me semble que, ôtée la cheville, le fondu enchaîné moelleux, son passé et son présent cessent de tenir

¹⁷ « Ne pourrait-on inscrire, à titre d'hypothèse, le régime moderne d'historicité entre ces deux dates symboliques que sont 1789 et 1989? Faudrait-il aller jusqu'à clairoonner qu'elles manifestent son entrée et sa sortie de la scène de la grande histoire? Ou, à tout le moins, qu'elles marquent deux césures, deux failles dans l'ordre du temps? » François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, op. cit., p. 116.

¹⁸ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, op. cit., p. 117.

ensemble, viennent s'entrechoquer, provoquant cette compression de terrain où Sébastien ne trouve plus où se tenir. Oui, ce jour-là, 20 août 2002, le mur du temps s'est hérissé de tessons de bouteilles¹⁹.

C'est aussi le cas d'une génération qui, en parvenant à maintenir le déni de l'histoire, a prétendument voulu la « [c]asser en deux²⁰ ». La formule nietzschéenne est un clin d'œil au « dernier homme », qu'on imagine dans le roman de Michel sous les traits de Féroé, Braille et des autres conférenciers du colloque. L'érection du mur entre les années 1968 et le temps actuel amène nécessairement une réflexion sur les changements historiques des pratiques de l'art et de la politique.

Postmodernité et fin des avant-gardes

Le présent marque ainsi l'avènement de la pensée postmoderne et de la fin des avant-gardes. Il en résulte une forme de conflit, dans les romans, entre les deux régimes historiques (moderne et postmoderne). Ce conflit est répercuté dans les problématiques avec lesquelles sont aux prises les protagonistes des romans pris entre deux interprétations de la mémoire politique des années 1968, entre la parole transitive, la possibilité de transformer le monde, et la parole intransitive, l'impossibilité ou le refus de transformer. Jean-François Lyotard, qui a pourtant produit un des ouvrages phare du postmodernisme, *La condition postmoderne*, avoue déjà en 1987 que « le thème du postmoderne se prête merveilleusement à l'activation de la bêtise²¹. » Lyotard indique dans l'entrevue accordée au *Magazine littéraire* une

¹⁹ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, op. cit., p. 58.

²⁰ *Ibid.*, p. 93.

²¹ Jean-François Lyotard, « Du bon usage du postmoderne », propos recueillis par Jean-Loup Thébaud, *Magazine littéraire*, n° 239-240, mars 1987, p. 96.

des variantes du « cliché » postmoderne : « Nous sommes arrivés à un temps [...] où le programme de la modernité est parvenu à bout de course [...] Au fond une manière plate et euphorique de jouer avec la fin de l'histoire²². » Cette « fin de l'histoire », défendue par les tenants d'un néoconservatisme dont est Francis Fukuyama, qui l'annonçait dans son essai *La fin de l'histoire et le dernier homme* en 1992, n'est pas la fin des événements historiques, mais théorise l'aboutissement du modèle socio-politico-économique qui s'incarne dans la démocratie libérale. Cette Fin se perçoit, au sens de Lionel Ruffel, comme une crise théorique et esthétique où les détracteurs et les défenseurs de l'idée postmoderne ont manifesté leur fatalisme²³, et elle correspond peu ou prou à la montée du discours postmoderne. Les « bêtises » dont parle Lyotard, ces clichés sur le postmodernisme, se trouvent parfois articulées dans les romans dans des scènes liées au topos de la dispersion. Ces représentations ne se font pas sans soulever le paradoxe dont nous parlions un peu plus tôt, celui de la table rase, qui marque le temps de la Fin. En fait, c'est comme si le postmoderne avait accompli paradoxalement le dessein des avant-gardes en se débarrassant une fois pour toutes du passé. Cette idée est fortement soulignée dans *Circulaire à toute ma vie humaine* : « Heureux les innocents pour qui l'état actuel est un état naturel. "Le monde a commencé aujourd'hui" est le slogan légitime de ceux qui débutent, et on peut l'entendre de deux façons : soit comme le fade désir de conserver ce qui est, soit

²² *Ibid.*, p. 96-97.

²³ Lionel Ruffel, dans son essai *Le dénouement*, parle des textes publiés dans les années 1980 par plusieurs philosophes qui discutèrent de la fin du « siècle des Révolutions », dont ceux de Jacques Derrida, Jacques Rancière, Francis Fukuyama, en disant que « [c]e qui rassemble le plus fortement ces ouvrages [...] c'est leur ton apocalyptique, qui se lie à une pensée de la mort et du deuil. » Lionel Ruffel, *Le dénouement*, *op. cit.*, p. 25.

comme le louable désir de trouver maussade ce qui n'a pas commencé avec eux²⁴. »

La fin de l'histoire a aussi à voir avec celle des avant-gardes, selon Kirstin Strom : « Les nécrologies de l'avant-garde remontent à aussi loin que les années cinquante. Elles semblent avoir atteint leur âge d'or, par contre, avec la venue des discours sur le postmodernisme²⁵ ». Dans cette conception du postmodernisme où ce dernier est en rupture et non en continuité avec la modernité, l'avant-garde ne peut exister, elle est déjà historique, aussi paradoxal que cela puisse paraître. La fin des avant-gardes est même marquée par l'échec du processus artistique, qui prend les traits d'une aliénation, par exemple chez David dans *Étourdissements*, qui produit une installation artistique sur les bords du Saint-Laurent signifiant « oppression et résistance. Camelote aliénante contre imagination. Impérialisme blanc contre lutte de libération amérindienne²⁶. » L'installation est vite ravalée par le fleuve, ce qui contribue plonger davantage son auteur dans la folie : « de l'immense dispositif qu'il avait imaginé puis installé [...] il ne reste aucune trace [,] tout a disparu, rongé par le sel et la marée²⁷ ». Ici, David échoue à faire revivre « l'esprit » des avant-gardes. Donald Kuspit, dans son livre *Idiosyncratic identities*, explique que « [l]'avant-garde artistique postmoderne est une contradiction dans les termes. C'est une avant-garde dont l'ambition primaire est d'être exposée au musée [...]. Ainsi l'avant-garde



Clicours.COM

²⁴ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, op. cit., p. 94.

²⁵ Kirstin Strom, « Avant-garde of what ? : Surrealism Reconceived as political culture », *The Journal of Aesthetics Art Criticism*, vol. 62, n° 1, hiver 2004, p. 37. Nous traduisons.

²⁶ Jean-Pierre Le Dantec, *Étourdissements*, op. cit., p. 173.

²⁷ *Ibid.*, p. 175.

artistique souffre-t-elle d'inertie idéologique²⁸. » L'avant-garde esthétique du XX^e siècle, comme celle des surréalistes, s'était positionnée contre une autonomie artistique telle qu'elle a été définie depuis Baudelaire. Elle avait remplacé « l'éternité baudelairienne » par un regard essentiellement transitif, tentant de relier les praxis artistique et existentielle, voire politique, attribuant à l'art une visée téléologique, par exemple marchant main dans la main avec la Révolution. Or, alors que les idéaux révolutionnaires courent à la ruine, il se produit un phénomène que le sociologue Pierre-Michel Menger explique en ces termes : « En jouant de l'identification entre le développement culturel et le renouvellement générationnel, le volontarisme public suggère que s'institue une alternative paisible, sécularisée, aux idéologies révolutionnaires, avant-gardistes ou populistes²⁹. » La prise en charge de la culture des avant-gardes par l'État après les années 1970, par les subventions qu'il lui a accordées et par la visibilité qu'il lui a donnée, a produit ce phénomène. Menger explique encore que l'avant-garde ne se bat plus contre l'institution artistique puisqu'une certaine version de cette avant-garde a délaissé son aspect transitif, comme l'expliquait Kuspit, pour en venir à l'autoréflexion. Or la scène finale d'*Étourdissements* paraît brouiller les cartes en ce qu'elle montre une véritable « production artistique » liée à l'avant-garde. Le Bacchus/Dionysos brandissant sa thyrses est un jeu théâtral qui n'est pas sans rappeler le ton dérisoire des dadas ou des

²⁸ « Thus postmodern avant-garde art is a contradiction in terms. It is avant-garde art whose basic ambition is to fit unto the museum [...]. The "leap forward from vanguard to vanguard" has become more important than the content of any vanguard. Thus avant-garde suffers from ideological inertia. » Donald Kuspit, *Idiosyncratic identities*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 336. Nous traduisons.

²⁹ Pierre-Michel Menger, « Art, politisation et action publique », *Société & représentations*, n° 11, 2001, p. 204.

surréalistes, et la réplique à laquelle les *Davidsbündler* rassemblés ont droit est essentiellement politique : le personnage se décrit comme le dernier héros de la Révolution. Même sur le ton comique, cette image qui d'abord paraît être la farce redoublant la tragédie renverse la perspective et semble réaffirmer qu'il existe encore une *possibilité* d'incarner le discours avant-gardiste même si on a prétendu l'évacuer de certaines interprétations de la mémoire politique. La limite entre les topoï de la dispersion et du regroupement s'efface, et l'on ne parvient plus à dire si on est dans la folie ou l'ivresse. Le temps de la Fin, développé dans les romans par le topos de la dispersion, a aussi des liens avec un imaginaire mythique, comme c'était le cas pour le temps des commencements.

Eschatologie

Autant le système discursif des révolutionnaires était celui d'un temps des commencements, marqué par le désir et la croyance en la possibilité de transformer le monde, autant le discours des contemporains semble être celui du temps des « miracles du pire », de la Fin sans issue. Cette transivité perdue, essentiellement politique, qui participe de la structure même des groupes sociaux, compte parmi les grands récits de légitimation dont parlait Lyotard, et qui dans la postmodernité sont évacués : « Le grand récit a perdu sa crédibilité, quel que soit le mode d'unification qui lui est assigné : récit spéculatif, récit de l'émancipation. On peut voir dans ce déclin des récits un effet de l'essor des techniques et des technologies à partir de la Deuxième Guerre mondiale, qui a déplacé l'accent sur les moyens de l'action plutôt

que sur ses fins³⁰ ». La fin n'étant plus nécessaire – nous y sommes arrivés – le récit qui la promet s'éteint avec elle, et c'est précisément dans ce sens qu'il faut entendre l'eschatologie : une fin des récits de la transivité. Lyotard voit comme corrélation à la fin des grands récits la mutation des domaines du savoir dont la *condition postmoderne* est le sujet. La diversification des techniques et des sciences commandent cependant toujours une forme de légitimation qui provient alors de chaque science elle-même. C'est là, dans ces années, que le topos de la dispersion que nous observons dans les romans prend forme – la fin des récits unifiants. Féroé, dans *Circulaire à toute ma vie humaine*, explique ainsi le XX^e siècle à ses disciples, paraphrasé par Belle : « Le XX^e siècle promettait de changer l'homme, l'homme nouveau était dans toutes les bouches, il va être changé mais par la génétique [...]. Désormais, on assiste à une parcellisation bénéfique. L'unité ayant volé en éclats, il y a des îlots de langage, chacun régi par un régime différent. Cette *dispersion* est bonne en soi et doit être respectée³¹ ». On peut voir dans cet énoncé une correspondance avec la dispersion des personnages, qui ont quitté leur noyau communautaire du temps de l'engagement pour évoluer dans leurs existences individuelles. La mémoire politique qu'ils soutenaient se trouve donc dissoute du fait qu'il n'y a plus d'unité entre eux. Ce qui reste, ce sont des bribes de souvenirs, des ruines en quelque sorte, des énoncés dénaturés ou réinterprétés. Dans le temps de la Fin, ce qui subsiste est précisément l'eschatologie. Dans les romans, c'est souvent l'image des ruines, de la table rase sur laquelle rien n'a été rebâti qui inscrit les textes dans un imaginaire

³⁰ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979, p. 63.

³¹ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, *op. cit.*, p. 104. Nous soulignons.

eschatologique. Par exemple, un des participants du forum dans *Camarades de classe* fait cette observation sur son ancienne école, dont il ne reste, du gymnase, « que des ruines noircies qui attendent la pelle d'un bulldozer³² ». Martin, dans *Tigre en papier*, dit de ses anciennes croyances qu'elles sont « des ruines très encombrantes, sur lesquelles rien n'[a] repoussé, rien n'[a] été reconstruit³³. »

Les figures de la dispersion sont liées au constat de la fin : le repentir fait face à un champ de ruines, l'errance est cet état intermédiaire qui le mène ultimement à sa mort supposée. Mais l'inscription de l'eschatologie peut aussi se faire autrement : le temps présent peut aussi apparaître comme la suite du « jugement dernier », une sorte de « paradis ». Danièle Chauvin explique ainsi un des mythes paradisiaques : « [le] paradis [judéo-chrétien] n'est pas entièrement nouveau ; plus que de rupture il faut parler d'*inversion* : le paradis se définit toujours comme un renversement des réalités antérieures : les maladies et les infirmités disparaîtront [et] [l]a mort ne sera plus³⁴ ». Le mythe de l'inversion est positif lorsqu'il est associé au paradis, il est lié à la fin des souffrances. Et l'oubli, qui caractérise le repentir, ne rappelle-t-il pas la promesse faite par Saint-Jean dans l'« Apocalypse » : « Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses auront disparu³⁵ » ? La dispersion des sujets qui ne peuvent plus soutenir la mémoire collective s'inscrit précisément dans cette promesse, le siècle des

³² Dider Daeninckx, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 158.

³³ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 251.

³⁴ Danièle Chauvin, « Apocalypse », dans Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Éditions du Rocher, 1994, p. 108. L'auteure souligne.

³⁵ [Anonyme], « Apocalypse », dans *Le nouveau testament*, Chap. 21, ligne 4. D'après la traduction de Le Chanoine A. Crampon, Desclée, Paris, 1939, p. 326.

Révolutions est confessé, les violences des années 1968 balayées sous le tapis, c'est un « monde fini, un enfer antique³⁶ ». Car cet oubli affirmé chez certains des repentis paraît prendre la forme d'une terre promise³⁷, et Féroé devient saint Jean ; son « Apocalypse », un article célèbre encensé par les « nouveaux philosophes » : « L'article [...] découvrait la spiritualité [...] qui embrassait dans son envol tant de problèmes par elle résolus du monde actuel[. Féroé] validait le monde tel qu'il est à l'aube du troisième millénaire[.] Cette spiritualité n'était pas à venir comme une vulgaire prophétie[.] Elle avait eu lieu, elle avait lieu³⁸. » Cet oubli messianique se situe donc au-delà du jugement dernier si l'on peut dire, dans un monde dégagé des atrocités du siècle. Or il y a aussi dans les romans une multitude de passages qui présentent une forme d'inversion qui n'est pas nécessairement positive, comme dans cette scène où Dominique et François reviennent dans le quartier de leur ancienne école : « Un café, La Marmite, s'était installé au rez-de-chaussée de l'immeuble de la Boutique de Sheila [...]. Le Family avait été remplacé par une Société générale. Un Crédit agricole occupait les locaux du vendeur d'électroménager³⁹ ». Martin, tournant autour de Paris avec la fille de Treize, fera plusieurs fois un constat similaire, parlant des lieux de ses anciens méfaits qui ont aujourd'hui été reconvertis. Plus significativement, l'inversion est au cœur de la figure du repentis, surtout en ce qui

³⁶ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, *op. cit.*, p. 162.

³⁷ Jean-François Hamel montre, dans un article consacré aux actualisations de l'Exode biblique dans le discours sur la littérature et l'engagement des années 1968, que pour certains écrivains de la « génération 68 », la traversée du désert pourrait correspondre à l'engagement des années rouges ; la terre promise, au retour à la littérature. Jean-François Hamel, « Exodes. Les politiques de la littérature d'après "Sortie d'Égypte" de Pierre Michon », *@analyses*, vol. 5, n° 3, automne 2010, p. 51.

³⁸ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, *op. cit.*, p. 33-34.

³⁹ Didier Daeninckx, *Camarades de classe*, *op. cit.*, p. 175.

concerne sa réappropriation du discours dominant, comme l'explique Martin à Marie :

la Révolution, à présent, c'est devenu un gadget, une pacotille bourgeoise. Une fanfreluche. Regarde, écoute, lis autour de toi, Marie : nos élites se disent toutes "révolutionnaires", à présent. Je parle de la bourgeoisie moderne [...]. Je parle des vrais maîtres, ceux que ma génération a inventés, hélas⁴⁰.

Ce qu'il faut déduire de ces passages, c'est que l'inversion correspond à une forme d'oubli qui permet de légitimer le présent comme la réalisation d'une certaine utopie pour certains repentis, comme Féroé. Le présent devient ce lieu hors du temps : le temps de la Fin. Les réinterprétations des années 1968 dont il était question au premier chapitre relèvent essentiellement de ce phénomène d'inversion.

Les deux formes d'inscription de l'eschatologie dans les romans, le paradis et la ruine, cadrent avec deux types de personnages. D'un côté, ceux pour qui l'oubli est assumé, comme Féroé, et de l'autre ceux qui sont pris dans ce lieu transitoire et qui tentent de concilier deux imaginaires associés au passé et au présent – d'où le fait que ces derniers se trouvent superposés dans plusieurs scènes (rappelons ici les échanges sur le forum, le colloque, les funérailles de David, etc.) Ces personnages, comme Martin, Sébastien ou François, représentent un questionnement qui a déjà été soulevé par Sylvie Servoise dans *Le roman face à l'histoire* : « la mémoire actuelle se définit comme une "mémoire-distance", qui n'entretient plus avec le passé un rapport de "continuité rétrospective", mais qui au contraire met en lumière la "discontinuité" du temps⁴¹. » Selon elle, cette problématique correspond à un enjeu majeur de la représentation du temps dans le contemporain : « la représentation d'un passé

⁴⁰ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, op. cit., p. 167.

⁴¹ Sylvie Servoise, *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XX^e siècle*, op. cit., p. 198.

omniprésent et dont nous resterions pourtant à jamais séparés⁴². » Les récits étudiés vont jusqu'à intégrer deux structures discursives correspondant à deux temps. Il y a là conflit entre deux interprétations de la mémoire politique des années 1968. Ce qu'il reste à faire, c'est d'examiner la question de la survie du discours des avant-gardes et de la modernité dans les textes.

Entre transitivité et intransitivité

Paroles conflictuelles

Jean-Claude Montel, dans *La littérature pour mémoire*, fait ce constat qui reprend des idées plusieurs fois croisées : « L'avant-garde des années 70, en rechaussant les bottes et en reprenant la défroque de celle des années 20, a pu vérifier l'adage marxien qui veut que l'histoire ne se répète jamais autrement que sur le mode comique⁴³. » Cette caricature des avant-gardes des années 1968 s'accompagne notamment d'une disqualification de leur discours et plus précisément de leur désir de transitivité, du désir qui les anime de transformer le monde. Quelle est donc la raison pour laquelle les auteurs représentent tout de même ce passé « dont nous resterions pourtant à jamais séparés⁴⁴ » ? Le paradoxe que font apparaître les incursions du passé dans le présent est surtout créé par l'incompatibilité entre les aspects transitif ou intransitif qui caractérisent les imaginaires du passé et du présent, entre l'acte de se souvenir et l'oubli. Si les figures de la dispersion dans les romans tiennent de

⁴² *Ibid.*, p. 198.

⁴³ Jean-Claude Montel, *La littérature pour mémoire*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000, p. 196.

⁴⁴ Sylvie Servoise, *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XX^e siècle*, op. cit., p. 198.

l'eschatologie, l'utopie, entendue comme le lieu de la finalité, est atteinte : le souhait des avant-gardes est réalisé, la rupture est complète, elles sont conséquemment évacuées. Ainsi, le langage de l'eschatologie se referme sur lui-même ; c'est ce qui fait son intransitivité, rendant toute association entre littérature et politique péremptoire. Jean-Claude Montel explique que « [l]es notions "d'adversaires" ayant été dissoutes, "l'ennemi" est partout et nulle part dans un espace devenu totalement subjectif du mode ancien de la politique qui ne survit plus qu'en intellectualité et en nostalgie chez certains écrivains⁴⁵ ». Cette forme de spectralisation de la parole révolutionnaire existe chez les personnages des romans de notre corpus, qui naviguent entre les souvenirs en attendant de frapper l'écueil. Mais la politique est-elle pour autant entièrement subjectivée, internalisée comme le croit Montel ? Rien n'est moins sûr. Lionel Ruffel, dans *Le dénouement*, observe qu'une partie de la littérature offre une forme de résistance : « Face au deuil [de la modernité], plusieurs voies sont possibles. Les héritiers peuvent nier, conjurer une époque, ou au contraire vivre avec ses fantômes, être (au sens propre) hantés par elle ; la transformer et la porter dans l'avenir⁴⁶. » Bien que certains repentis acceptent d'être « hantés » par le passé (on compte parmi eux François, Martin, certains *Davidsbündler* et Sébastien), et jonglent avec l'idée de leur propre fin (représentée par les thèmes de la vieillesse, de la folie, etc.), la mémoire politique dont ils sont dépositaires parvient à tout de même à être « portée dans l'avenir ». Cette opération s'accomplit entre autres par la transmission.

⁴⁵ Jean-Claude Montel, *La littérature pour mémoire*, op. cit., p. 197.

⁴⁶ Lionel Ruffel, *Le dénouement*, op. cit., p. 89.

Paradoxe et transmission de la mémoire

Or la transmission doit d'abord supposer la résolution du paradoxe entre les mémoires politiques et les deux types de langages qui leur sont propres. Tout acte de transmission semble impossible dans le langage intransitif. La transmission est une opération transitive parce qu'elle est *transformation* : en passant d'un sujet à un autre, les souvenirs se resubjectivent, car la mémoire collective est d'abord soutenue par des individualités ayant des systèmes d'interprétation différents du fait de leur appartenance à plusieurs groupes (génération, classe sociale, etc.) Le repentir qui embrasse sciemment la mémoire politique contemporaine (ou l'oubli) va plus loin que le simple renoncement. C'est le cas de ceux que l'on retrouve dans le roman de Michel, comme Claude Waterman qui, interrogé à savoir si Sébastien a prononcé les mots « maoïste » ou « oser se révolter » durant sa frasque à la conférence, répond « [p]as un seul de ces mots dont d'ailleurs je n'ai jamais entendu parler et dont je ne sais strictement pas ce qu'ils veulent dire. Pour moi, c'est du chinois. Est-ce le vocabulaire de la schizophrénie⁴⁷ ? » Cet exemple d'inversion correspond à une évacuation du sens original et une resémantisation. Michel joue ici sur le sens de « chinois », qui renvoie d'une part à l'influence de Mao sur plusieurs groupes révolutionnaires des années 1968, et de l'autre à un discours incompréhensible. Des mots soutenant l'idée de la « révolution », le personnage en fait des symptômes d'une maladie bien précise : la schizophrénie, l'état mitoyen d'une existence physique réelle et d'une existence psychique où le monde est irréalisé. Car le diagnostic posé par

⁴⁷ Natacha Michel, *Circulaire à toute ma vie humaine*, op. cit., p. 166.

Waterman se fonde sur l'aporie qu'entraîne le conflit entre le passé et le présent à quoi la transmission tente d'offrir une forme de résolution.

Dans les romans, la résurgence du passé dans le présent, l'actualisation des figures et des discours lui appartenant, enfin les opérations d'anamnèse ne sont pas conçues comme de simples évocations. Se souvenir n'est pas un processus intransitif, mais bien une opération de transformation. Par la réactivation du passé, on cherche entre autres à le transmettre dans ce qu'il a d'essentiel, par exemple les mythes par lesquels il s'articule. Cette idée de transmission est au cœur de *Circulaire à toute ma vie humaine* au point d'en commander le titre. Cette circulaire, dont Sébastien, qui tient ensemble tous les pans de sa vie, entreprend la rédaction à la veille de sa mort dans un pavillon du Prieuré, tombe dans les mains de Nour, une jeune femme qui fait irruption au colloque. Ayant trouvé dans des cartons des tracts et des pamphlets écrits par les repentis participant au colloque, elle tente de rejoindre Lechevalier. À côté du corps, elle trouve le texte : « Ne suis-je pas, si je m'empare de ces papiers, héritière d'une vraie liberté, quand tout ce que je sais du monde me fera vivre dans des conditions éternelles de servitude⁴⁸ ? » Les souvenirs de Sébastien consignés dans la circulaire ont trouvé leur objet : Nour est *héritière*, de plus qu'elle se trouve libérée, et en cela, apte à devenir un sujet agissant. La clause insiste sur ce fait, délaissant l'idée de refermer le livre – et du même coup le passé – sur lui-même en posant cette question : « La servitude était devant elle, ce qu'elle avait le plus voulu était contre son cœur. La liasse lui servirait-elle de protection et de guide⁴⁹ ? » La fin du roman

⁴⁸ *Ibid.*, p. 271.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 272.

n'est pas la fin de l'histoire, avec ou sans « h » majuscule : le flambeau est passé à Nour, et la mort de Sébastien n'en est pas vraiment une, il s'agit plus d'un dénouement qui constitue le nœud d'une histoire à venir. Alain Badiou avait relevé la problématique du roman de Michel, qui est « la transmission de l'expérience gauchiste des années rouges, telle que la renégation de quelques gauchistes connus et bien placés la rend en apparence impossible⁵⁰. » Cette impossibilité est seulement apparente, puisque l'opération de transmission réussit avec Nour, comme avec Marie, la fille de Treize : « [Marie] incarne, en même temps que les difficultés inhérentes à la transmission du passé, son unique possibilité⁵¹. » Par son monologue à la fille de son meilleur ami, Martin rétablit ainsi le lien entre deux générations, montrant du même coup que la rupture entre passé et présent n'a rien d'absolu. Or, si *Tigre en papier* et *Circulaire à toute ma vie humaine* présentent tous deux une transmission accomplie ou possible, *Camarades de classe* et *Étourdissements* laissent la chose en suspens dans la narration. Dans ces deux romans, la contradiction paraît rester entière, même s'ils montrent tous deux, comme on l'a vu, plusieurs incarnations du passé avec comme épïcêtre, chaque fois, un personnage pris entre les deux versions de la mémoire politique. François, par ses interventions sur le forum, y stimule le processus de remémoration, tandis que la mort de David donne le coup d'envoi aux événements d'*Étourdissements*. Mais ils sont des spectres, et les discours qu'ils portent sont davantage le fait d'une voix collective qu'individuelle.

⁵⁰ Alain Badiou, « Vendanges de la nuit. Sur la prose de Natacha Michel », *Critique*, n° 707, p. 365.

⁵¹ Sylvie Servoise, *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XX^e siècle*, op. cit., p. 252.

Spectres et héritiers : le regroupement des voix

Si le groupe qui supporte la mémoire est dispersé, la mémoire qui paraît mourir avec lui se transforme et se transmet, survit à la manière d'un spectre, comme le définit Jacques Derrida : « Le propre d'un spectre, s'il y en a, c'est qu'on ne sait pas s'il témoigne en revenant d'un vivant passé ou d'un vivant futur, car le revenant peut marquer déjà le retour du spectre vivant promis⁵². » Ce retour vers le passé, Derrida l'explique comme le « désajustement du contemporain⁵³ », et les figures du regroupement sont en cela explicites. Le révolutionnaire et la fête sont des représentations du spectre des années 1968, resurgissant dans les romans comme des clichés d'abord, mais surtout comme les témoins d'une parole perdue qui était essentiellement transitive dans un monde où elle semble maintenant devenue entropique. Le dérèglement de la conscience que cela entraîne, par exemple durant le colloque dans *Circulaire à toute ma vie humaine* ou l'orgie finale dans *Étourdissements*, est symptomatique d'un conflit entre deux régimes du langage et deux régimes de temps. Lionel Ruffel note, dans les romans d'Antoine Volodine, un tel dérèglement, qui explique celui analysé dans les romans de notre corpus : « L'état du narrateur, ou de tout autre tenant de la parole, est un état limite, proche du délire, proche du néant. Le roman s'écrit comme le dernier geste du locuteur avant qu'il ne s'écroule dans la folie ou dans la mort⁵⁴. » C'est le cas de François, le mari de Dominique dans *Camarades de classe*, en proie à la dépression, qui incarne le flamboyant Armhur Tarpin sur le forum, naviguant entre deux versions de lui-même.

⁵² Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, op. cit., p. 162.

⁵³ *Ibid.*, p. 162.

⁵⁴ Lionel Ruffel, *Le dénouement*, op. cit., p. 63.

On connaît déjà le sort de Sébastien dans *Circulaire à toute ma vie humaine*. Quant à Martin, il suggère aussi tel dénouement dans la dernière phrase de *Tigre en papier* : « Et après ? Après, rien. On s'en va, vous en faites pas⁵⁵. »

C'est que la mémoire collective des années 1968 ne meurt pas avec les protagonistes. Si la parole semble spectralisée, elle trouve dans certains cas de nouvelles incarnations – Nour et Marie. Distantes héritières de Prométhée, elles sont les destinataires d'un feu qui est, à travers la mémoire collective, celui de la modernité, de la transivité même du langage. Pour Henri Meschonnic, le langage est « le lieu majeur où se fonde, et combat, l'historicité radicale du sens et de la société [...]. Je dirai que la théorie du langage [...] sert à vivre. Poétiquement et politiquement⁵⁶. » L'expression « vivre » est bien choisie, puisque faire vivre la parole du multiple est précisément l'objet des romans à l'étude, contre la mort, contre l'irréalisation du passé. Contre cette destruction de la parole, et donc de la mémoire collective, les auteurs actualisent, par les figures du regroupement, un langage supposément désuet dans le présent de la narration – et pour autant que le langage est structure, ils actualisent la mémoire d'une organisation du monde, cette *Polis* –, langage qui n'est pas le fait du sujet seul, mais d'un ensemble d'individus. C'est que la pluralité des voix incarnées dans celles des narrateurs cadre mal avec la possibilité d'une autorité individuelle, et du même fait l'auteur – *auctor*, l'idée même du point d'origine de la parole –, qui Martin, qui Armhur Tarpin, qui Belle Lechevalier, n'est que le canal qui permet de donner réalité à cette Cité perdue où se confondent les

⁵⁵ Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 259.

⁵⁶ Henri Meschonnic, *Modernité, modernité*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1993, p. 9-10.

voix du passé. Thierry Saint-Arnoult relève le phénomène chez Antoine Volodine parlant de « polyphonie mutilée » : « Tout d’abord, les personnages paraissent mutilés dans leur chair et leur esprit [...]. De plus, le contact entre les personnages semble rompu. La parole paraît éteinte ou inutile [...]. Enfin, les personnages survivent dans une société détruite où le langage même est en passe de disparaître⁵⁷. » Les romans de Michel, Daeninckx, Rolin et Le Dantec semblent participer d’un même phénomène de démultiplication des voix par une pléthore de moyens narratifs qui sont au cœur même de la structure des romans et que nous avons déjà observés : changement de narrateur chez Le Dantec, multiplication des pronoms référents chez Rolin, double identité (François/Armhur Tarpin) chez Daeninckx, etc. Contre la voix du singulier, de la dispersion, contre la disparition du langage transitif qui est au cœur de la mémoire du moderne, s’élève dans les romans la voix du multiple. Dans la transmission, on trouve une forme de résolution de l’aporie décrite dans les romans. Cependant, la véritable survie du legs des années 1968 se situe en amont dans le souvenir même, ou plutôt dans l’*acte* de se souvenir.

Contre l’oubli : l’anamnèse comme opération transitive

Le regroupement est la manifestation dans les textes de l’injonction à se souvenir. En cela, il est indissociable de l’anamnèse, opération de la mémoire elle-même transitive. L’exergue de *Tigre en papier*, tiré du *Temps retrouvé*, n’est-il pas la

⁵⁷ Thierry Saint-Arnoult, « La polyphonie mutilée. La faillite de la Révolution russe selon Volodine », dans Anne Roche (dir.), *Écritures contemporaines 8. Antoine Volodine*, Paris/Caen, Minard, « Revue des Lettres Modernes. Histoires des idées et des littératures », 2006, p. 172.

preuve même qu'au-delà du désir de transmettre, le texte est aussi celui de la recherche du passé : « Mais ces histoires dormaient dans les journaux d'il y a trente ans et personne ne les savait plus⁵⁸ » ? Or le roman de Rolin n'est pas, à la différence de celui de Proust, exécuté par une autorité égotique : « l'écrivain n'est plus une force qui va, drainant dans son sillage une foule magnétisée, mais qui s'en va, non sans laisser sur son passage, pour mémoire, les traces écrites, quelques chapitres à peine, d'une destinée collective⁵⁹. » *Tigre en papier*, comme les autres romans du corpus, n'est pas non plus une simple vie racontée, une simple « entreprise de remémoration – cathartique et/ou salvatrice – destinée à mettre quelque chose à l'abri de la mort, du silence et de l'oubli⁶⁰ ». Myriam Revault d'Allones croit que l'entreprise subjective de Martin montre plutôt que « la finitude, la perte et la mort, désormais, la hantent⁶¹. » C'est que l'anamnèse est par essence reconstruction et, comme la définit Ricoeur, « interprétation », dont le destin est lié aux exigences du présent, qui serait en mesure d'actualiser la possibilité transitive du langage. Et ces possibilités, celles de la Révolution, de la Modernité, bref celles d'une configuration politique à réaliser, sont elles-mêmes ancrées dans un langage qui cherche simplement, en fin de compte, à vivre.

L'acte de se rappeler doit donc s'entendre comme une opération de transformation. L'autre côté de la médaille, l'oubli, relève dans ce cas d'un refus, conscient ou non, d'agir. Plus encore, dans les romans du corpus, les figures du

⁵⁸ Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, cité dans Olivier Rolin, *Tigre en papier*, *op. cit.*, p. 7.

⁵⁹ Bruno Blanckeman, « L'écriture périphérique. Une étude de *Tigre en papier* », dans *CRIN*, « Olivier Rolin : littérature, histoire, voyage », *art. cit.*, p. 42.

⁶⁰ Myriam Revault d'Allones, « Olivier Rolin. L'histoire sauvée », dans *Esprit*, oct. 2002, n° 10, p. 41.

⁶¹ *Ibid.*, p. 39.

regroupement et de la dispersion se rapportent à une question qui occupe le champ littéraire contemporain : est-il seulement encore possible de *faire œuvre politique* en littérature ? Faire œuvre politique, c'est-à-dire aller au-delà de la simple description, mais parvenir à offrir, comme les avant-gardes, un discours d'opposition à une idéologie dominante ; réussir à opposer deux imaginaires, deux ensembles de mythes organisants. Jean-Claude Montel relevait déjà la problématique en 1997, non sans un certain pessimisme. Après avoir constaté l'effacement, dans la littérature, de la politique « dans ses modes d'affrontement durs ou radicaux », il la voit « disséminée et parcellisée » par les différents mécanismes du postmodernisme, parmi lesquels il nomme les « dérèglementations de communication, de représentation et de jugement⁶² ». Ces « dérèglementations » doivent être entendues comme le résultat du travail de reconfiguration et de renarrativisation des mythes organisants du régime moderne, représenté dans les romans, rappelons-le, par les oppositions thématiques liées aux différentes figures du regroupement et de la dispersion : la communauté et l'individualisme, l'ivresse et la folie, les retrouvailles et l'exil, etc. La résolution ou le dépassement de ces oppositions constituerait la mise en récit d'une résistance face à l'idéologie dominante, et donc la possibilité, en littérature, de *faire œuvre politique*. Il n'est pas dit que tout processus de remémoration dans la littérature est de fait politique. Mais c'est précisément parce que, dans les romans, ce processus est lié à la mémoire des années 1968 conçue dans ses liens avec certains aspects du régime moderne, c'est-à-dire parce qu'il s'y incarne différentes figures du regroupement

⁶² Jean-Claude Montel, *La littérature pour mémoire*, op. cit., p. 199.

associées aux mythes, à l'organisation sociale, à la possibilité de transcender, de transformer, qu'il devient essentiellement politique.

Enfin, il ne faut pas lire, dans la spectralisation de la mémoire des années 1968, un retour du moderne comme on concevrait un retour en arrière ; au contraire il s'agit là davantage d'une transformation, d'un *dénouement* pour reprendre le mot de Ruffel, qui parle en ces termes de la littérature qui offre telle résistance à la Fin :

La spectralité ne serait pas le retour : il ne semble pas qu'on puisse évoquer, bien que la tentation soit grande [...] un retour de la modernité. Mais plutôt son spectre : un désajustement, une intempestivité, une superposition, l'imposition d'un claqué déformé, l'impression tenace qu'on lit un livre à la temporalité complexe ; une actualité qui se double d'un passé et se donne la possibilité d'un avenir⁶³.

Les événements appartenant à la mémoire des années 1968 ne sont pas simplement racontés dans les textes, parce que tel procédé tient uniquement du retour en arrière, d'un déplacement temporel qui laisse entendre une forme de fin, au sens où les souvenirs évoqués appartiennent à un passé dans lequel ils tiennent exclusivement. Bien sûr, ces souvenirs sont représentés dans les romans du corpus et constituent le cœur de plusieurs anecdotes racontées par les personnages. Or le type de souvenir qui nous intéresse davantage depuis le début de notre exercice est davantage celui où il parvient à s'insérer dans le présent de la narration et à le transformer. De ces souvenirs, on compte par exemple l'apparition d'Armhur Tarpin sur le forum. Ici, François n'appelle pas simplement le souvenir de Tarpin comme on rappelle à nous un événement ponctuel. Tarpin agit davantage à la manière d'un avatar qui incarne le discours des années 1968. Tarpin *transforme* l'identité de François, et parvient de fait

⁶³ Lionel Ruffel, *Le dénouement*, *op. cit.*, p. 102.

à *transformer* le forum en un espace où peuvent surgir des formes de rapport au monde en conflit avec celles de l'imaginaire du présent. Le même procédé, rappelons-le, survient dans les trois autres romans : le colloque perturbé par Sébastien, la veille funéraire et l'apparition du Bacchus/Dionysos, et l'anniversaire où Martin rencontre Marie. C'est dans ce type de souvenirs que tient la dimension politique du processus de remémoration. Et c'est parce que ce procédé particulier permet une forme de *transitivité* qu'il est tourné vers l'avenir, parce qu'il tente un dépassement de l'idéologie dominante du présent et suppose non une fin mais un dénouement, et plus encore – une suite.

*

Il est désormais possible de donner une vue d'ensemble de toute l'importance de la mémoire politique dans les romans de Rolin, Michel, Daeninckx et Le Dantec. En effet, les topoï du regroupement et de la dispersion sont l'inscription dans les textes d'un conflit qui tient de deux visions de l'organisation des rapports du sujet à l'Histoire et à la Cité. L'imaginaire du passé est celui des avant-gardes, tournées vers l'avenir, et, en se confondant avec le présent, il pose la question de la survivance d'un mode d'opposition à la doxa, en bref, de certains traits du régime moderne, ce « sujet en nous⁶⁴ » dit Henri Meschonnic. « [La modernité] est la vie. La faculté du présent. Ce qui ait des inventions du penser, du sentir, du voir, de l'entendre, l'invention de formes de vie⁶⁵. » Sujet agissant, donc parole transitive, jurant tant avec la conception du monde des repentis que le discours révolutionnaire se voit résumé par la quête du

⁶⁴ Henri Meschonnic, *Modernité, modernité*, op. cit., p. 9

⁶⁵ *Ibid.*, p. 13.

chevalier de Cervantès, marquant la supposée vanité de l'entreprise révolutionnaire, reléguée à l'imaginaire, comme si on avait tenté d'irréaliser la parole qu'elle soutenait. Ainsi le mythe de la création surgit-il, lié au régime moderne des avant-gardes, pour qui le monde était toujours à venir. Le topos du regroupement est donc par essence transitif en ce qu'il est associé à l'anamnèse et à la transmission d'une mémoire politique, à sa possibilité.

L'anamnèse fonctionne finalement dans les romans comme l'avait conçue Halbwachs : « C'est en replaçant les images du souvenir dans des lieux, du point de vue des personnes et des objets, autrement dit, en utilisant les notions collectives des groupes auxquels on appartient que, par raisonnement, se reconstruit le souvenir⁶⁶. » C'est de cela que les romans tiennent quand ils font référence au passé : du chemin houleux de sa révélation, dont on n'a que des bribes finalement, incertaines chez Martin, qui doute ponctuellement de la vérité de ses dires, ou subjectivées comme chez les participants du forum de *Camarades de classe*, dont les interprétations sont sans cesse contredites par Armhur Tarpin. Mais surtout l'intégration de ce type de souvenirs qui parvient à désajuster le présent révèle une écriture qui tente de réconcilier sa pratique et la politique. Une telle écriture politique met en cause la supposée évacuation des récits de légitimation, leur prétendue dispersion et l'avènement du temps de la Fin, incarnée dans l'imagerie de la ruine ou d'une utopie paradisiaque mais stérile qui restera, en fin compte, insoutenable. Parce qu'à ce langage quelque peu cannibale de la Fin qui, tel un serpent qui se mordrait la queue,

⁶⁶ Paul Sabourin, « Perspectives sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 2, 1997, p. 149.

n'admettrait aucune issue autre qu'un cycle immuable, les textes arrivent parfois à proposer non un simple retour, mais une survie, une possibilité, comme si on tentait de replacer le présent dans la grande marche de l'Histoire.

CONCLUSION

Prends conscience que l'esprit passé est sans jalons, qu'il est clair, et vide, que l'esprit futur est non créé, neuf, que la conscience présente reste naturelle, sans artifices, connaissant ainsi le temps sous son jour le plus ordinaire.

Anonyme, *Le livre tibétain des morts*¹

Au début de ce mémoire, nous nous questionnions sur les manifestations de la mémoire politique des années 1968 dans la littérature contemporaine. Il est apparu que ces représentations se déployaient dans les textes sous la forme d'un réseau thématique qui a partie liée avec deux topoï, le regroupement et la dispersion, qui donnent accès à toute une discussion liée à la problématique de la survie de la mémoire politique des années 1968. Plus largement, il est apparu que les romans du corpus donnaient à réfléchir au rapport de l'art littéraire à l'écriture de la mémoire, c'est-à-dire que l'écriture même porte les inflexions et les détours de la recollection des souvenirs. La question liminaire s'articulait en deux temps : il fallait interroger d'une part les modalités des représentations des années 1968 ; de l'autre, les enjeux politico-historiques soulevés par ces représentations. Cette problématique commandait donc deux segments d'analyse adaptés aux énoncés précédemment formulés, soit une étude rigoureuse des thèmes liés, dans les textes, à la question de la mémoire politique, puis une analyse critique visant à comprendre comment ces représentations interagissent avec le social. Pour ce faire, il fallait avant tout présenter

¹ [S.A.], *Le livre tibétain des morts*, traduit par Gilles Poulain et Rozane Huart, Paris, Bartillat, « de l'Esprit », 1995, p. 101.

une étude du discours des années 1968, ainsi que des réflexions théoriques sur la mémoire collective.

L'examen du discours des années 1968 nous a permis d'identifier qu'un des enjeux principaux qui marque son évolution au cours des décennies est son renversement. Nous avons suivi la chronologie des années 1968 en nous concentrant sur les discours que les événements ont générés : d'abord ceux qui eurent cours durant Mai lui-même, puis durant les années d'engagement qui le suivirent. Enfin, nous avons observé les reconfigurations que ces discours ont subies des années 1980 à aujourd'hui. Les multiples transformations du discours des années 1968 dans les dernières décennies ont motivé certains commentateurs et écrivains à prendre la plume pour témoigner de leurs expériences. Mais les auteurs de notre corpus s'approprient eux-mêmes plusieurs des clichés identifiés au premier chapitre, comme le clivage générationnel, source de tant d'incompréhension entre Martin et Marie, ou encore l'idée que Mai n'a été qu'une vaine fête, reprise par Le Dantec et poussée jusqu'au ridicule à la fin d'*Étourdissement*. Il en résulte que les romans sont en quelque sens fidèles à la vulgate : la réappropriation des lieux communs de Mai par la littérature tempère somme toute l'idée que les auteurs tentent tous également de se faire redresseurs de torts. Au-delà des clichés, les textes reprennent pourtant d'autres éléments des années 1968, comme la parole multiforme et polyphonique, alors que la vulgate en a retenu qu'elle était celle de l'individualisme. Les quatre romans jouent sur le dédoublement des voix, sur le difficile passage du « nous » au « je ». De plus, le processus de désidentification soulevé par Ross, qui est une des conditions d'existence des années 1968, est lui aussi repris dans les romans. Par exemple, Martin

mentionne plusieurs fois qu'il est en décalage par rapport au monde contemporain, François sombre dans la dépression à cause de son travail, etc. Comme les étudiants et les militants étaient jadis allés puiser dans plusieurs imaginaires différents (tiers-mondiste, révolutionnaire, maoïste), Martin, François et les autres repentis qui font l'expérience d'une certaine forme de désidentification rappellent à eux l'imaginaire soixante-huitard et tentent par deux fois (dans *Tigre en papier* et *Circulaire à toute ma vie humaine*) de transmettre cette mémoire collective qui ne peut faire sens que lorsqu'elle est partagée.

Au deuxième chapitre, nous avons décrit les processus de la mémoire collective avec pour visée d'en retrouver les traces ou les effets dans les romans. Nous avons souligné qu'elle suppose un lien entre le sujet et la communauté, et les différences entre le souvenir et l'action de se souvenir, l'anamnèse. Il a ensuite été possible de voir les liens que la mémoire collective entretient avec l'identité et l'idéologie, puis avec le mythe et le politique. Ainsi, la mémoire collective ne peut être actualisée, voire réalisée, que par les individus qui la portent. Les romans du corpus correspondent aussi à une telle réalisation de la mémoire politique des années rouges, bien qu'ils paraissent quelque quarante années plus tard. Les auteurs y renouent non seulement avec un passé, comme dans le cas du roman historique, mais ils tentent de poser le présent en filiation avec celui-ci. Car la mémoire collective se construit par un système de filiations de sens, qu'on lit dans les romans, entre autres, par l'importance, pour les révolutionnaires, d'événements qu'ils n'ont pas connus ou des figures narratives envers lesquels ils manifestent toutefois un certain attachement (la Deuxième Guerre mondiale dans *Tigre en papier*, la figure dionysiaque dans

Étourdissements, Don Quichotte dans *Camarades de classe*). Les anecdotes racontées par les personnages devenus vieux sont des récits d'expériences mythifiées et correspondent à la mise en récit d'une identité considérée comme passée avec laquelle ils tentent de concilier ce qu'ils sont désormais. Ce qui explique la difficulté de leur entreprise, ce sont les reconfigurations narratives mêmes qu'a subies la mémoire des années 1968, et qui coïncident avec un changement de perception du rapport au temps. Deux systèmes symboliques, chacun possédant leurs propres mythes organisants, leurs propres rapports au politique, se sont affrontés durant les années 1968. L'un subit une forme d'essoufflement durant les décennies 1980 et 1990, au point où l'autre n'admettra plus son existence. On n'a qu'à penser aux repentis qui participent au colloque de *Circulaire à toute ma vie humaine*, qui nient vertement tantôt le sens du lexique révolutionnaire (Waterman, après la frasque de Sébastien), tantôt l'existence même de Sébastien Lechevalier (Féroé, durant sa conférence).

Cependant, c'est en observant le déploiement des deux topoï du regroupement et de la dispersion que nous avons pu commencer à comprendre les modalités de l'inscription de la mémoire politique des années 1968 dans la littérature contemporaine. Les thèmes développés dans les romans paraissent d'abord s'inscrire en un système d'oppositions entre révolutionnaire (jeunesse/communauté) et repentis (vieillesse/individualisme), puis entre la fête (ivresse/retrouvailles) et l'errance (folie/exil), où l'on retrouve plusieurs fragments de la vulgate. Le révolutionnaire est présenté comme un jeune impulsif ; le repentis, comme un vieillard désabusé, mais certains protagonistes, comme François ou Sébastien, répondent des deux catégories.

C'est que les romans de Daeninckx et Michel ne sont pas exactement des romans du repentir, à la différence certainement de ceux de Le Dantec et Rolin. Les repentis ne sont jamais présentés de manière positive dans les premiers, alors que dans les derniers les repentis n'ont pas toujours une connotation négative. Or tous les romans parlent d'une forme de réconciliation entre le passé et le présent, et l'étude thématique à laquelle nous avons procédé le montre bien. La réconciliation des identités peut même suggérer une certaine forme de critique des idées préconçues de la vulgate. Belle, par exemple, reste fidèle à ses idéaux, et pourtant vieillit bien. Les thèmes étudiés permettent aussi de comprendre le processus d'écriture de la mémoire collective puisqu'ils correspondent à des éléments du discours social. Le contact avec la communauté engage toujours le processus de remémoration. Les anecdotes de Martin, par exemple, regorgent de ces pronoms « nous » et « vous » qui montrent l'individualité dans un nécessaire rapport aux autres. C'est que la mémoire collective n'est pas « possédée » par une individualité, elle est une construction plurivocale. En outre, l'ivresse est directement associée au chemin parcouru par celui qui se souvient, alors que la folie marque le repli et le refus, dans tels cas, le refus du passé, dans les autres, celui du présent. Les thèmes associés au regroupement sont aussi, dans une certaine mesure, spectralisés. Les retrouvailles, par exemple, se font toujours *in absentia*, mais marquent tout de même le moment où les protagonistes parviennent à renouer avec leurs souvenirs. D'un autre côté, l'exil fait référence au moment où les révolutionnaires ont pris congé d'une existence qui ne parvenait plus à trouver, dans le nouveau monde, d'adéquation avec quelque récit collectif que ce soit. Ces oppositions observées au troisième chapitre s'érigent donc en véritable système de représentations qui donnent accès à la signification de plusieurs réalités vécues par les

personnages, comme l'engagement ou le désengagement, le rapport à l'histoire et l'écriture même de la mémoire.

Ce sont ces enjeux qui, au quatrième chapitre, ont été examinés. Les figures du regroupement présentées dans les romans ont d'abord à voir avec la pratique avant-gardiste – politique et artistique – qui, en tant que logique du nouveau, s'incarne paradoxalement sous le mode spectral, comme si une brèche s'ouvrait dans le présent qui permettait à l'avant-garde de venir le hanter. Mieux, ces spectres de la modernité prennent la forme de figures à charge mythologique, dont Bacchus. Cette transgression, puis le jeu de la possession dont de tels resurgissements sont l'exemple, signent une tentative de replacer le présent dans un *continuum* historique. L'acte de se souvenir apparaît alors comme un geste transgressif qui n'est pas sans lien, paradoxalement ici encore, avec la logique moderne. Tout indique, dans les romans, qu'il s'est érigé quelque chose comme un mur entre le passé et le présent, et ce dernier n'admettrait plus l'existence même d'un discours moderne de la transitivity. La postmodernité ainsi décrite dans les romans serait le parachèvement du désir avant-gardiste : la logique structurelle qui soutient l'avant-garde ayant été accomplie, elle ne servirait plus à rien. Dans les textes, ce présent est décrit comme un *après*, c'est-à-dire une fin, comme le confirment les scènes et figures eschatologiques des ruines, par exemple, ou la logique paradisiaque du renversement qui correspond à une forme d'oubli et donne l'image d'un monde placé en dehors de l'histoire. Puisque le discours transitif est disqualifié, tout acte de transformation est impossible, et le présent se referme sur lui-même. Or les romans tentent d'offrir une forme de résolution aux problématiques vécues par les repentis qui sont pris entre le

temps du passé et du passé. Cette résolution tient dans la transmission de la mémoire politique des années 1968 et la resubjectivisation de ses souvenirs dont ils sont la juste image : pris dans un état intermédiaire, le discours transitif attend une forme de renaissance. Celle-ci commence d’advenir dans le processus de transmission, d’ailleurs vécue comme une forme de libération par Nour. La parole est essentiellement une force vitale ; l’oubli ou le silence, une pulsion morbide. Les résurgences de la fête, mais surtout le révolutionnaire présenté comme le résultat du processus de remémoration, peuvent même donner à l’anamnèse une dimension politique, comme si se souvenir, aujourd’hui, relevait de la lutte engagée. L’acte de réminiscence est un désir de vie, une pulsion d’existence qui rend possible, pour les personnages, le dépassement des oppositions entre hier et aujourd’hui. Plus que de donner lieu à une simple narration du passé, la recollection des souvenirs s’opère comme la transcendance d’un rapport au temps et au politique qui, au final, pose une simple question : que se passe-t-il après la fin ?

La question est posée, et la réponse se fait attendre. Parce que la littérature qui prend pour objet les années 1968 est précisément une littérature de l’intermédiaire, de l’irrésolution. Natacha Michel parle d’un Mai 68 « omis, concassé, mâchonné, exécré, [qui] a disparu des mémoires. Mais pas nécessairement des consciences. La seule preuve qu’il ait existé est la hargne, la haine, le mépris et la peur qu’un aujourd’hui esclave lui manifeste encore². » Le présent, qui semble-t-il s’était défait des liens qui l’enchaînaient à l’Histoire, fonctionnerait davantage sur le mode du déni

² Natacha Michel, *Ô jeunesse ! Ô vieillesse ! Mai 68, le mai mao*, Paris, Le Perroquet, « Les conférences du rouge-gorge », 2002, p. 3.

conscient. Car il semble s'agir d'une histoire de mort, de fantômes et de renaissance, du refus d'accomplir le deuil d'événements dont on a préféré travestir les significations essentielles en prenant soin de balayer les miettes sous le tapis. Que peut donc la littérature, sinon, selon les mots de Marc Angenot, « rapporter [...] cette cacophonie interdiscursive, pleine de détournements et de glissements de sens et d'apories plus ou moins bien colmatées³ » qui forme le discours social dans lequel elle est immergée ? Sous cet angle, l'intégration dans la narration de multiples images reçues des années 1968 se comprend comme la représentation exécutée par une subjectivité (l'auteur) d'un ensemble de discours collectifs, exercice dont, soit dit en passant, le mécanisme ressemble étrangement à la définition que Maurice Halbwachs fait du rapport de l'individu à la mémoire collective (la mémoire collective est accessible à l'individu par le biais de son point de vue subjectif). Que peut donc cette littérature, sinon mettre au jour l'irrésolution même qui frappe le temps dans lequel elle s'inscrit ? Prenons l'exemple d'une autre littérature de la mémoire, contemporaine de celle de notre corpus, que nous avons déjà convoquée à quelques reprises, celle d'Antoine Volodine. Largement influencée par le *Bardo Thödol*, le livre des morts tibétain qui énonce les étapes qui mènent de la mort à la réincarnation, l'esthétique volodinienne est celle du transitoire, de personnages pris dans ce lieu noir entre leur mort et ce qui vient après, comme Linda Woo, dans le texte « Discours aux nomades et aux morts ». Linda y parle des écrivains post-exotiques, un mouvement littéraire imaginé par Volodine :

³ Marc Angenot, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (dir.), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, « Problématiques », 1992, p. 18.

Une fois écrasés et condamnés [...], les écrivains du post-exotisme se sont obstinés à exister encore [...]. Leur mémoire est devenue un recueil de rêves. Leurs marmonnements ont fini par façonner des livres collectifs et sans auteur clairement revendiqué. Ils se sont mis à ruminer sur les promesses non accomplies et ils ont inventé des mondes où l'échec était aussi systématique et cuisant que dans ce que vous appelez le monde réel⁴.

Les écrivains post-exotiques ont ceci de commun avec certains protagonistes des romans de notre corpus qu'ils sont détenteurs de récits collectifs qui se sont vu irréaliser par ce qui constitue désormais le « monde réel », c'est-à-dire qu'il s'est passé, dans l'univers post-exotique, une réorganisation de la mémoire collective qui n'est pas sans lien avec celle qu'ont vu se produire les personnages des romans de Michel, Le Dantec, Daeninckx et Rolin. Les écrivains post-exotiques ont aussi une identité interchangeable, ils sont le symbole de la communauté qui soutient la mémoire collective, à l'instar des compagnons de Martin qui forment ce « nous » dans ses anecdotes. On pourrait ainsi concevoir les personnages de ce type de littérature comme des êtres de mémoire, ou encore comme des fragments de mémoire. Tous ces personnages sont à bien des égards des passeurs. Les fins des quatre romans dont nous avons fait l'étude sont à cet égard éloquentes. L'anecdote finale de Martin, dans *Tigre en papier*, rapporte le suicide de Treize, le processus de transmission est accompli et la boucle est refermée. Dans *Étourdissements*, Line et Jean se retrouvent le lendemain de la soirée d'adieu à David dans un café, qu'ils décident de quitter main dans la main. Dominique et François, dans *Camarades de classe*, arrivent à la soirée de retrouvailles : l'histoire se clôt quand Dominique annonce son changement de sexe aux invités. Enfin, dans *Circulaire à toute ma vie humaine*, Nour s'empare de la circulaire écrite par Sébastien, qui vient de mourir, et

⁴ Antoine Volodine, *Écrivains*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2010, p. 36.

monte dans une voiture avec quelques participants du colloque. Ce que ces fins ont de commun, c'est qu'elles ont toutes à voir avec la mort : celle de Treize, de Sébastien, de David et, plus symboliquement, de Dominique en tant qu'homme. Mais ces fins envisagent aussi une suite à ces morts, quoiqu'en aucun cas on ne s'avance à la décrire. On peut aussi dire que la fin des romans présente une forme ou une autre de renaissance, ou, si on nous permet le rapprochement avec le *Bardo Thödol*, les débuts d'une réincarnation. Les romans de Volodine et des auteurs de notre corpus s'apparenteraient donc à une sorte de voyage, entre mort et renaissance, dans ce lieu transitoire, marqué par une temporalité fluctuante du fait des multiples incursions du passé qui font de ces récits plus qu'une littérature de la survie et du conflit, comme nous le notions dans l'introduction, mais aussi, et peut-être de manière plus signifiante, une littérature de l'intermédiaire.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus d'études

DAENINCKX, Didier, *Camarades de classe*, Paris, Gallimard, « Folio », 2009 [2008].

LE DANTEC, Jean-Pierre, *Étourdissements*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2003.

MICHEL, Natacha, *Circulaire à toute ma vie humaine*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2005.

ROLIN, Olivier, *Tigre en papier*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2003 [2002].

Études sur *Tigre en papier*

BRIOT, Frédéric, « La littérature et le reste. Gilbert Lascault, Olivier Rolin, Jacques Roubaud, Antoine Volodine », dans Dominique Viart (dir.), *Écritures contemporaines I. Mémoires du récit*, Paris/Caen, Lettres modernes/Minard, 1998, p. 157-175.

DAMBRE, Marc, « Olivier Rolin romancier et les "puissances orageuses de l'Histoire et des Lettres" », dans Matteo Majorano (dir.), *Le goût du roman*, Bari, Graphis, 2002.

FONDO-VALETTE, Madeleine, « Le militant à l'ère du soupçon d'après *Tigre en papier* d'Olivier Rolin », dans Jean-Yves Guerin (dir.), *Fiction et engagement politique. La représentation du parti et du militant dans le roman et le théâtre du XX^e siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2008, p. 263-270.

LAMARRE, Mélanie, « Ivresse et militantisme : Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec », dans *Contextes*, n° 6, septembre 2009, < <http://contextes.revues.org> >, page consultée le 3 novembre 2014.

SCHUEREWEGEN, Franc, « À quel âge faut-il lire Proust ? (Sur *Tigre en papier* d'Olivier Rolin) », dans Aline Mura-Brunel (dir.), *Retour du romanesque*, Amsterdam, Rodopi, 2006, p. 11-24.

RASSON, Luc et Bruno Tritsmans (dir.), *Olivier Rolin : littérature, histoire, voyage*, Amsterdam, Rodopi, 2008.

REVAULT d'ALLONES, Myriam, « Olivier Rolin. L'histoire sauvée », dans *Esprit*, oct. 2002, n° 10, p. 35-42.

RUBINO, Giafranco, « L'envers du lieu. Bon, Daeninckx, Rolin, Toussaint », *Lendemains*, vol. 27, n° 107-108, 2002, p. 56-72.

Étude sur *Circulaire à toute ma vie humaine*

BADIOU, Alain, « Vendanges de la nuit. Sur la prose de Natacha Michel », *Critique*, n° 707, 2006, p. 362-368.

Études sur *Camarades de classe*

JEANNEROD, Dominique, « Mort du détective et fin de l'histoire chez Didier Daeninckx », *Australian Journal of French Studies*, vol. 44, n° 1, janvier 2007, p. 32-43.

RUBINO, Gianfranco, « L'envers du lieu. Bon, Daeninckx, Rolin, Toussaint », *Lendemains*, vol. 27, n° 107-108, 2002, p. 56-72.

Étude sur *Étourdissements*

LAMARRE, Mélanie, « Ivresse et militantisme : Olivier Rolin, Jean Rolin, Jean-Pierre Le Dantec », dans *Contextes*, n° 6, septembre 2009, < <http://contextes.revues.org> >, page consultée le 3 novembre 2014.

Autres ouvrages

[Anonyme], « Apocalypse », dans *Le nouveau testament*, traduit par le Chanoine A. Crampon, Chap. 21, ligne 4, Desclée, Paris, 1939, p. 307-328.

[Anonyme], *Le livre tibétain des morts*, traduit par Gilles Poulain et Rozane Huart, Paris, Bartillat, « De l'Esprit », 1995.

ADAM, Gérard, « Étude statistique des grèves de mai-juin 1968 », *Revue française de science politique*, vol. 20, n° 1, 1970, p. 105-119.

ADELY, Emmanuel *et alii*, *Écrire, Mai 68*, Paris, Argol, 2008.

ANGENOT, Marc, « Que peut la littérature ? Sociocritique littéraire et critique du discours social », dans Jacques Neefs et Marie-Claire Ropars (dir.), *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, « Problématiques », 1992, p. 10-27.

APOLLINAIRE, Guillaume, *Alcools*, Paris, N.R.F., 1920.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

BARTHES, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1970.

—, *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.

BASTIDE, Roger, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », *L'Année sociologique*, vol. 21, 1970, p. 65-108.

BAUDRILLARD, Jean, *La Gauche divine. Chronique des années 1977-1984*, Paris, Grasset, 1985.

BARRABAND, Mathilde, « Organisations secrètes. La Gauche prolétarienne dans la littérature française contemporaine », Anthony Glinoeur et Michel Lacroix (dir.), *Le travail de la référentialité. Romans à clés et romans de la vie littéraire*, Liège, Presses universitaires de Liège, « Situations », 2014, p. 179-193.

BERGOUNIOUX, Pierre, *La puissance du souvenir dans l'écriture*, Nantes, Éditions Pleins Feux, « Auteurs en questions », 2000.

BESSIÈRE, Jean, « Récit littéraire, mémoire, collectivité », dans Ourania Polycandrioti (dir.), *Identité culturelle. Littérature, histoire, mémoire*, Athènes, Institut de recherches néohelléniques, 2006.

BÜRGER, Peter, *Theory of the avant-garde*, traduit par Michael Shaw, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1984.

CAMUS, Albert, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, « Idées », 1951.

CHAUVIN, Danièle, « Apocalypse », dans Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco, Éditions du Rocher, 1994, p. 106-127.

DE CERTEAU, Michel, « Pour une nouvelle culture. Prendre la parole », *Études*, n° 5, 2008 [1968], p. 628-635.

CIORAN, Émile, *Syllogismes de l'amertume*, Paris, Gallimard, « Folio Essais », 1987 [1952].

COLLOT, Michel, « Le thème selon la critique thématique », *Communications*, vol. 47, n° 1, 1988, p. 79-91.

COMBES, Patrick, *La littérature et le mouvement de Mai 68. Écriture, mythe, critique, écrivains, 1968-1981*, Paris, Seghers, 1984.

—, *Mai 68. Les écrivains, la littérature*, Paris, l'Harmattan, 2008.

DERRIDA, Jacques, *Spectres de Marx*, Paris, Gallilée, 1993.

DOMÍNGUEZ LEIVA, Antonio, « Le dionysiaque, moteur pulsionnel des avant-gardes ? », dans Véronique Léonard-Roques et Jean-Christophe Valtat (dir.), *Le mythe des avant-gardes*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, « Littératures », 2003, p. 79-92.

ELIADE, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963.

EVERETT, Sally, *Art Theory and Criticism. An Anthology of Formalist, Avant-Garde, Contextualist and Post-Modernist Thought*, Jefferson, McFarland, 1991.

GEORGI, Franck, « Jeux d'ombres. Mai, le mouvement social et l'autogestion. 1968-2007 », dans *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 98, Avril-Juin 2008, p. 29-41.

GREIMAS, Algirdas-Julien, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Presses universitaires de France, 1986.

HABERMAS, Jürgen, « La modernité. Un projet inachevé », traduit par Gérard Raullet, *Critique*, t. 37, n° 419, avril 1982, p. 950-967.

HALBWACHS, Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Presses universitaires de France, 1968.

HAMEL, Jean-François, « Exodes. Les politiques de la littérature d'après "Sortie d'Égypte" de Pierre Michon », *@naleses*, vol. 5, n° 3, automne 2010, p. 50-69.

HAMON, Hervé et Patrick Rotman, *Génération I. Les années de rêve*, Paris, Seuil, « Points », 1998 [1987].

—, *Génération II. Les années de poudre*, Paris, Seuil, « Points », 1998 [1988].

HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, « La librairie du XXI^e siècle », 2003.

HEINICH, Nathalie, « Avant-garde », *Encyclopædia Universalis*, Paris, Éditions Universalis, vol. 3, n° 104, 1995, p. 617-619.

LE GOFF, Jean-Pierre, *Mai 68, l'héritage impossible*, Paris, La Découverte & Syros, « Poche », 2002.

KUSPIT, Donald, *Idiosyncratic identities*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

LAVABRE, Marie-Claire, *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1994.

LINHART, Virginie, *Volontaires pour l'usine, Vies d'établis 1967-1977*, Paris, Seuil, 2010.

LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.

—, « Du bon usage du postmoderne », propos recueillis par Jean-Loup Thébaud, *Magazine littéraire*, n° 239-240, mars 1987, p. 96-97.

MENGER, Pierre-Michel, « Art, politisation et action publique », *Société & représentations*, n° 11, 2001, p. 167-204.

MESCHONNIC, Henri, *Modernité, modernité*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1993.

MICHEL, Natacha, *Ô jeunesse ! Ô vieillesse ! Mai 68, le mai mao*, Paris, Le Perroquet, « Les conférences du rouge-gorge », 2002.

MONTEL, Jean-Claude, *La littérature pour mémoire*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2000.

NORA, Pierre, « Mémoire collective », dans Jacques Le Goff (dir.) *La nouvelle histoire*, Paris, CELP, 1978, p. 398-401.

OUELLET, Pierre, « La communauté des autres. La polynarration chez Antoine Volodine », dans Pierre Ouellet *et alii*, *Identités narratives, mémoire et perception*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2002, p. 69-84.

RICHARD, Jean-Pierre, *L'univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil, 1961.

RICOEUR, Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, « L'ordre philosophique », 2000.

RICOEUR, Paul, « Entre temps et récit. Concorde/discorde », dans Annie Cazenave et Jean-François Lyotard (dir.) *L'art des confins. Mélanges offerts à Maurice de Gandillac*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, p. 253-263.

ROBIN, Régine, *Le roman mémoriel. De l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Montréal, Préambule, 1989.

ROSS, Kristin, *Mai 68 et ses vies ultérieures*, traduit par Anne-Laure Vignaux, Paris, Complexe, 2005.

RUFFEL, Lionel, *Le dénouement*, Paris, Verdier, « Chaoïd », 2005.

RUSSEL, « Collective memory before and after Halbwachs », *The French Review*, vol. 79, n° 4, mars 2006, p. 792-804.

SABOURIN, Paul, « Perspectives sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs », *Sociologie et sociétés*, vol. 29, n° 2, 1997, p. 139-161.

SAINT-ARNOULT, Thierry, « La polyphonie mutilée. La faillite de la Révolution russe selon Volodine », dans Anne Roche (dir.), *Écritures contemporaines 8. Antoine Volodine*, Paris/Caen, Minard, « Revue des Lettres Modernes. Histoires des idées et des littératures », 2006, p. 159-176.

SERVOISE, Sylvie, *Le roman face à l'histoire. La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XXe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Interférences », 2011.

SOMMIER, Isabelle, *La violence révolutionnaire et son deuil. L'après 68 en France et en Italie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1998.

STROM, Kirstin, « Avant-garde of what? Surrealism Reconceived as political culture », *The Journal of Aesthetics Art Criticism*, vol. 62, n° 1, hiver 2004, p. 37-49.

UNION DES JEUNESSES COMMUNISTES (marxistes-léninistes), « Résolution politique de la première session du premier congrès de l'U.J.C.(m.l.) », Tiré des *Cahiers Marxistes-Léninistes*, n° 15, janvier-février 1967, dans *Wikiwix*, < <http://archive.wikiwix.com> >, page consultée le 28 novembre 2013.

VALÉRY, Paul, « La crise de l'esprit », dans *Europes de l'Antiquité au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2000, p. 405-414.

VOLODINE, Antoine, *Écrivains*, Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2010.

VIGOUREUX, Caroline, « Mai 68 récupéré. Sous les pavés, le business », dans *Rue 89*, < <http://www.rue89.nouvelobs.com> >, 17 mai 2008, page consultée le 14 avril 2014.

WAGNER, Frank, « Leçon 12. Anatomie d'une révolution post-exotique », *Études littéraires*, vol. 33, n° 1, hiver 2001, p. 187-199.

WATTHEE-DELMOTE, Myriam (dir.), *Mémoire et identité. Parcours dans l'imaginaire occidental*, Louvain-La-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2008.

WEIL, Michèle, « Comment repérer et définir le *topos* ? », dans Nicole Boursier et David Trott (dir.), *La naissance du roman en France. Topique romanesque de l'Astrée à Justine*, actes de colloque, Seattle, Papers on French Seventeenth Century Literature, p. 123-137.